L. CA

CONTEMPLATIONS

DE L'AME

CONTEMPLATIONS

DE L'AME

Poésies

PAR L. CATALA

TOULOUSE

IMPRIMERIE DE K.-CADAUX

RUE DE LA TRINITÉ, 8

—

1843

CONTEMPLATIONS DE L'AME.

à Mme Bélome qui a contribué avec tant de zèle au succès de mon fils Auguste, en mettant à son service tout son dévouement et tout son cœur.

Si elle eut été sa mère, elle n'aurait fait ni plus, ni mieux.

Aussi ma reconnaissance pour elle sera l'un des souvenirs, les plus durables, et les plus doux de ma vie.

Delatalay

LIVRE I.

Resp Pf XIX 57

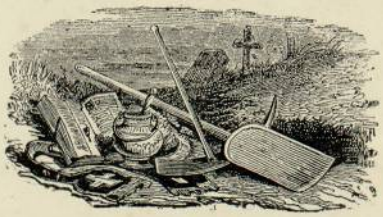
L. Catala

—o—

CONTEMPLATIONS

DE L'AME

Poésies



BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE

TOULOUSE

IMPRIMERIE DE K.-CADAUX, ÉDITEUR

RUE DE LA TRINITÉ, 8.

—

1842

PRÉFACE.

—

Voici quelques pensées recueillies par un solitaire qui, loin du tumulte des villes, se livre à la contemplation de Dieu et de l'humanité.

Quoique jeune encore, il a fait l'épreuve de la vie, il en connaît les déceptions et les mécomptes : il sait que les joies sont périssables et les douleurs éternelles, que chaque jour nous prend un rêve, chaque heure une illusion ; il sait où conduit cette voie si large, si unie, dans laquelle on

entre, à vingt ans, le cœur riche d'espérance, les mains pleines de fleurs!

Il a vu ces fleurs tomber une à une, cette espérance se fondre comme un peu de fumée que le vent chasse; et il a maintenant la conviction que deux choses seules méritent d'occuper la pensée de l'homme: Dieu et l'éternité.

Aussi, il livre ces quelques pages au public dans un but moral et religieux, mais sans aucun rêve d'intérêt ou de gloire; il ne s'inquiète pas plus de ce qu'on en dira et de ce qu'elles deviendront, que l'arbre ne s'inquiète des feuilles que lui enlève le premier souffle de l'automne.

La puissance de Dieu, l'infirmité de l'homme, le calme d'une vie obscure, l'agitation d'une existence élevée et qui porte envie; les joies, mais plus souvent les larmes de la famille; les jouissances de la religion et de la foi; l'espérance de

l'avenir ; les félicités du ciel après les épreuves de la terre; la Croix du chemin et l'Église du hameau, ces deux consolations ; le Cénobite et le bon Pasteur, ces deux dévouements; la Samaritaine et Israël, ces deux symboles; le Grain de sénevé et le Figuier stérile, ces deux apologues; Job et Jésus-Christ, ces deux douleurs: voilà les principaux sujets de ses chapitres et de ses contemplations.

Rarement son regard s'est tourné vers les gloires de la terre, et seulement quelquefois pour les plaindre.

La gloire! mot stérile, fleur perfide au bord d'un abîme. Il a vu celles du siècle, il a compté leurs triomphes, plus tard leurs désespoirs et leurs larmes; et alors il a pensé tristement que toutes ces gloires ne valent pas la vertu du pauvre qui porte, sans se plaindre, le fardeau de sa misère et de ses labeurs; le dévouement du cénobite qui

quitte le monde pour se réfugier en Dieu; la résignation de la sœur de charité qui se consacre au soulagement des malades et des orphelins.

La gloire pèse peu dans la balance divine; et qu'est-elle, en comparaison de ces pénibles devoirs saintement remplis!

« Bonaparte, Byron, illustration des batailles, « illustration de la poésie, vous avez vécu au mi- « lieu des angoisses et des haines; votre vie fut « un combat, votre mort un martyre et une ex- « piation; vous avez deux tombeaux historiques: « Missolonghi et Sainte-Hélène; mais valent-ils « la tombe ignorée d'un moine de la Chartreuse? »

C'est qu'ici-bas tout est éphémère, tout excepté la vertu. Il vient un âge où l'homme se dégoûte de ce qui l'a charmé: Amour, puissance, beauté, poésie, vous laissez toujours quelques regrets amers; quand le cœur vieillit et se dés-

enchante, il s'étonne d'avoir cru à vos joies, à votre prestige : il pleure le passé, et il attend l'avenir avec crainte.

L'auteur de ce livre a dit adieu à toutes les chimères. Il en est une cependant qu'il caresse encore, il espère que Dieu lui pardonnera cette faiblesse! Il aime la poésie, parce qu'il a recours à elle pour dire les sensations, les joies, les espérances de son âme. Comme il a vu de près l'écueil, il se plaît à faire entendre, au milieu de l'orage, une voix amie au pécheur en péril, à lui montrer le port au milieu des éclairs, et à lui tendre la main du haut du rivage.

Il aime la poésie, parce qu'elle est sa prière à à Dieu; parce qu'il se sert d'elle pour se souvenir de ceux qui l'aiment ou l'ont aimé; pour consoler des orphelins qui pleurent ou des exilés qui passent; pour gémir, le soir, sur des tombes oubliées; pour fléchir des cœurs aigris et des haines

aveugles; pour ramener des brebis perdues ou des femmes égarées, et pour faire entendre à tous un cri de pardon et d'amour.

Il s'est imposé une tâche de prière et de méditation, avec la foi et l'espérance pour but: il la remplira avec résignation, en attendant que l'Éternel rappelle son âme à lui, et que le vent du ciel disperse ici-bas sa poussière.

DIEU.

I.

La gloire d'un grand nom fascine l'œil de l'homme;
Mais, gloire de la terre, elle durera peu:
Elle doit se courber, n'importe qu'on la nomme
Bonaparte ou Byron, Jérusalem ou Rome,
Sous le genou puissant de Dieu!

L'épine et la douleur s'abritent sous la rose;
Enfants, nous nous trompons de désir et de vœu...
Le jour qui semblait pur devient un jour morose;
Une larme se cache au fond de toute chose:
Il n'est de joie, ici, qu'en Dieu!

L'heure qui doit venir pour l'âme est un mystère :
Elle ignore le temps, le dessein et le lieu ;
L'oiseau sait mieux que nous si le vent doit se taire ;
Aveugles, nous marchons au hasard sur la terre,
Et tout se montre à l'œil de Dieu!

Le bonheur nous séduit, son aile nous effleure,
Dans l'ombre nous suivons le météore en feu ;
Il doit durer un siècle : il dure à peine une heure ;
Et sur son espérance éteinte l'âme pleure.
Il n'est d'espérance qu'en Dieu!

L'esquif voguait sur l'onde, en riant de l'orage :
Le lac était si pur! le ciel était si bleu!
D'où vient que ces débris accusent un naufrage?
Oh! c'est que la tempête a déchainé sa rage,
Et que le seul abri, c'est Dieu!

LE BON PASTEUR.

II.

Qu'est-ce qu'un bon pasteur? C'est celui qui regarde,
Lorsqu'il rentre au bercail, si quelque agneau s'attarde
Convoité par les loups qui rôdent à l'entour;
C'est celui qui, cherchant de riches pâturages,
Ne veut pas exposer ses brebis aux orages,
Et les couvre de son amour!

C'est celui qui, suivant la loi de l'Évangile,
Au marbre des palais préfère l'humble argile,

A la coupe des rois la coupe de Jèsus,
A l'or du publicain le denier de la veuve,
Le sac du mendiant à la tunique neuve
D'un libertin ou d'un Crésus;

C'est celui qui, semant la parole divine,
Arrose l'arbrisseau séché dans sa racine,
Et s'entoure d'enfants, ces bien-aimés de Dieu;
Homme devant lequel la haine se désarme,
Et dont l'œil a toujours, prête à fondre, une larme
D'amour, de pardon et d'adieu;

C'est celui dont les pieds se meurtrissent aux ronces;
Qui de notre agonie accueille les réponses,
Et nous rend au Seigneur, que nous avions quitté;
Quand la route du mal s'ouvre perfide et large,
C'est celui dont la main nous aide et nous décharge
Du fardeau de l'iniquité!

Qu'est-ce qu'un bon pasteur? L'ange de la chaumière,
L'âme qui donne à tous son pain et sa prière,
Le guide de l'aveugle et l'esquif du marin,
L'étoile du nocher, qui dans la nuit s'isole,

Le baume qui guérit, la larme qui console,
Et le bâton du pélerin!

Qu'est-ce qu'un bon pasteur? Un arbre sur la route,
Un reflet de la foi qui dissipe le doute,
A tous les abandons un seuil toujours ouvert,
Une lueur qui brille au milieu des ténèbres,
Un hymne de bonheur parmi des chants funèbres,
Un filet d'eau dans le désert!

C'est l'épi dédaigné que glane l'orpheline,
L'herbe que les brebis broutent sur la colline,
La graine que l'oiseau trouve sur le chemin,
Le port où les pécheurs pendant l'orage viennent,
La table dont le pauvre et l'enfant se souviennent,
La main qui presse toute main!

Quand la discorde hurle aux portes du prétoire,
Quand le sang va tracer une page d'histoire,
Quand les cœurs sont remplis de venin et de fiel,
C'est celui qui, caché dans l'humble presbytère,
Ne se mêle, parfois, aux clameurs de la terre
Que pour parler au nom du ciel!

Aussi, quand le vainqueur, haletant de colère,
Foule aux pieds sa victime, archange tutélaire,
Il se montre..., et le fer rentre dans le fourreau;
C'est un médiateur qui, dans les jours d'orage,
Épargne bien du sang, éteint plus d'une rage,
Et fait rougir plus d'un bourreau!

Qu'est-ce qu'un bon pasteur? C'est celui qui pardonne
L'assassin condamné que sa mère abandonne,
Et qui monte avec lui l'escalier de la mort;
C'est celui dont le cœur, que la tristesse navre,
Trouve des mots d'amour qui font, sur ce cadavre,
Courir le frisson du remord;

Celui qui met le Christ sur ses lèvres éteintes,
En lui faisant, tout bas, des remontrances saintes,
Qui reçoit son secret et son dernier adieu;
Qui prie, à deux genoux, pendant le sacrifice,
Pour boire jusqu'au bout le fiel de ce calice,
Et demander sa grâce à Dieu!

C'est celui dont la mort est pleurée et bénie!
Pauvre dont l'indigence entoure l'agonie,

Père dont les enfants portent long-temps le deuil,
Livre saint composé de quelques pages blanches,
Prêtre auquel il faudra payer les quatre planches
Qui doivent être son cercueil;

Existence qui part comme elle était venue:
Sans péché, sans remords, chauve, débile et nue;
Entraille dont l'amour n'avait rien de charnel,
Mémoire qui de tous obtiendra des louanges,
Ange que le Seigneur reçoit, parmi ses anges,
Au sein du bonheur éternel!

LA CROIX DU CHEMIN.

III.

J'aime la croix rustique
Plantée au bord du champ,
Près de la haie antique ;
Ce signe symbolique
Parle au cœur du méchant.

Le voyageur qui passe,
Lui dit un mot d'adieu ;
Il y trouve la trace
D'un sang que rien n'efface ;
Car c'est le sang de Dieu.

La veuve, l'orpheline,
Et le vieillard en pleurs,
Que la misère incline,
En montant la colline,
Y posent leurs douleurs.

Leur voix, qui se désole,
Se plaît à la bénir;
Sa douleur les console:
Elle est une auréole
De joie et d'avenir.

Le monde les abreuve
De rigueur et d'affront:
Pauvre, orpheline ou veuve,
Tous en portent la preuve
Écrite sur le front.

Mais toute humble souffrance
Finit devant la Croix;
Sans nulle différence,
Elle dit: Espérance!
Aux pauvres comme aux rois.

D'humbles fleurs fugitives
Y naissent pour mourir;
Elles tombent tardives:
Jamais des mains furtives
Ne viennent les flétrir.

Quelques buissons de rose
L'ornent de leur rameau;
Souvent, à la nuit close,
Pour s'endormir, s'y pose
Un jeune passereau.

Le rossignol y chante,
Le matin et le soir;
Et, pieuse ou méchante,
A cette voix touchante,
L'âme naît à l'espoir.

Une croix sur la route,
C'est un rayon du ciel
Qui dissipe le doute;
C'est, pour l'homme, une goutte
D'ambroisie et de miel.

C'est une larme sainte
Qu'on verse en nous voyant;
C'est une douce plainte,
Une lueur éteinte
Qui nous guide en fuyant;

C'est un ami fidèle
Qui de nous se souvient;
Pour un hôte aimé d'elle,
C'est la pauvre hirondelle
Qui chante et qui revient;

Un rêve, une apparence
Que nous aimons d'amour;
L'heure de l'espérance,
L'heure de délivrance,
Et l'heure du retour.

Rien ne laisse de trace:
Proscripteur et proscrit,
Sur la terre tout passe;
Mais nul sillon n'efface
La croix de Jésus-Christ!

LE CÉNOBITE.

IV.

A M.r D. C.

Dans le port solitaire où nul vent ne t'arrive,
Permets que ton ami te salue et t'écrive.
Depuis l'heure cruelle où tu t'es éloigné,
Combien de fois mon œil de larmes s'est baigné!
Au lieu de livrer, seul, mon esquif au naufrage,
Que ne t'ai-je suivi quand tu fuyais l'orage!
Que n'ai-je dit au monde un solennel adieu,
Pour aller, comme toi, m'abriter près de Dieu!

Je n'eus pas ce bonheur! Ami, que tu fus sage
De finir, à vingt ans, ta course et ton voyage,
Et de briser, avant qu'elle vînt te saisir
Pour se river au cou, la chaîne du plaisir!
Dans un âge où le cœur se séduit et s'abuse,
Du piège des méchants tu devinas la ruse,
Et, malgré le grain mûr répandu sur tes pas,
Les rets de l'oiseleur ne t'attirèrent pas.
Et moi, plus imprudent, je quittai le bocage,
Appelé par des voix qui partaient d'une cage;
Aussi, lorsque, pour fuir un chant qui me lassait,
Mon aile s'entr'ouvrit, je fus pris au lacet!

Depuis, j'ai bien souffert! je dois souffrir encore!..
Toi, qui t'es rapproché du rayon de l'aurore,
Dis-moi ce qu'on entend à la porte du ciel!
A mon breuvage amer mêle un peu de ton miel;
Conte-moi ce que dit l'ange qui te visite;
Laisse asseoir à ta table un hôte parasite,
Donne-moi de ton pain, donne-moi de ton eau:
Colombe du Seigneur, abrite le moineau!
Perdu sur des écueils où la vague m'accable,
Nocher compatissant, viens me jeter un cable,

M'arracher de l'écume où mon corps se salit,
Et m'offrir une part de cercueil et de lit!

Tu fus un ami tendre; as-tu cessé de l'être?
Tu ne m'as pas encore honoré d'une lettre:
Il m'en coûterait trop de me croire oublié!
Tu te tais par amour, sans doute, et par pitié.
Lorsque, du haut du ciel, tu la vois dans le gouffre,
Tu crains d'humilier la victime qui souffre!
Il faut rompre un silence affligeant pour mon cœur:
Frère, je veux savoir ta peine et ton bonheur.

Que fais-tu dans le cloître? As-tu des nuits heureuses?
Des cyprès couvrent-ils la tombe que tu creuses?
T'y reposeras-tu, les yeux vers le Levant?
A-t-elle un bois derrière, une pente devant?
La charge de tes jours, la trouves-tu légère?
Ta tête est-elle bien, sur un lit de fougère?
Ton matin est-il pur, et ton soir sans remords?
Avant de t'endormir, te souviens-tu des morts?
Est-il aride et dur, le sol que tu défriches?
Vos épis sont-ils pleins, vos vergers sont-ils riches?
Combien d'heures, par jour, passes-tu dans les champs?

De l'oiseau qui se cache écoutes-tu les chants?
Bois-tu l'eau du rocher? La branche d'aubépine
T'offre-t-elle sa fleur, en gardant son épine?
Du fruit de vos travaux le pauvre a-t-il sa part?
Ta tombe avance-t-elle? es-tu loin du départ?

Frère, ne cache rien; dis-moi toutes ces choses,
Ta joie ou ta douleur, tes ronces ou tes roses;
Dis ce que l'âme éprouve en se vouant à Dieu:
Parle-moi de la vie et de la mort! Adieu...

A M.r L. C.

La Chartreuse de Grenoble, Juillet 1841.

Tu te souviens de moi, cendre aux vents envolée,
Pécheur creusant, le soir, une tombe isolée,
Une tombe dont nul ne saura le chemin,
Et qui se fermera, peut-être, avant demain,
Car l'ombre sur mes yeux descend plus épaissie!
Tu te souviens des morts! oh! je t'en remercie!
Ce souvenir d'amour que l'on garde pour eux,
Soulève leur cercueil et les rend presque heureux:

C'est une action sainte, et Dieu, qui nous regarde,
Sourit du haut du ciel à celui qui le garde.

Quand ta lettre est venue, ami, j'étais au champ:
Le soleil m'effleurait de son rayon couchant,
L'ombre de mon manteau se prolongeait derrière,
Et la cloche sonnait l'heure de la prière.
Quand j'ai vu que ton cœur venait m'entretenir
Des jours de mon passé, je n'ai pu retenir
Des larmes qui tombaient furtivement à terre,
Et des soupirs d'amour que ma tombe a fait taire!

Pourquoi me parles-tu, lorsqu'il s'est envolé,
De ce temps de délire à mon âme volé?
De ces moments perdus dans une joie indigne?
Frère, j'ai tressailli de crainte à chaque ligne!
Des hauteurs du rivage où je suis abrité,
Je sens mieux le péril du flot que j'ai quitté:
Je n'ai plus le bandeau qui couvrait mon visage,
Et je vois les écueils semés sur le passage.
Oh! que je bénis Dieu de m'avoir entendu,
En rayonnant, la nuit, sur mon esquif perdu,
Quand du phare voisin la flamme allait s'éteindre,

Et me livrait sans guide au vent près de m'atteindre!
Je t'appelai long-temps de la voix, de la main,
Te montrant le rayon qui marquait mon chemin;
Bientôt mon œil cessa de distinguer tes voiles,
Les nuages du ciel y cachaient les étoiles;
Et lorsque, le matin, un port s'ouvrit pour moi,
Je priai le Seigneur d'avoir pitié de toi.

Frère, depuis trente ans que ce port me dérobe,
Aucun souffle des mers n'a soulevé ma robe,
Et j'espère y passer les jours que Dieu me doit,
Sans qu'aucun de leurs flots m'ait effleuré du doigt.

Nul écho du dehors n'arrive à la Chartreuse:
Une fois seulement, sanglante et désastreuse,
La Révolution de son pied vint toucher
Ce nid de passereau bâti sur un rocher.
De ce cloître béni, que la sagesse habite,
Un ordre des tyrans chassa le cénobite;
Des hommes forcenés comblèrent son cercueil,
Et lui fut, pauvre et nu, mendier sur un seuil.
Mais, depuis ce malheur, nul vent, nulle secousse
N'ont tourmenté ses murs, qui se couvrent de mousse;

Les moines sont venus, et, dans le saint enclos,
Personne n'a troublé leurs chants ou leurs sanglots.

Le couvent est bâti sur une côte nue,
Un sentier rude et long en forme l'avenue :
Il s'enfonce, parfois, dans un val tortueux,
Pour se montrer, au loin, aride et montueux ;
Quelques ceps inféconds embellissent la pente
Des coteaux désolés où le torrent serpente ;
Les souffles de l'hiver, par avril assoupis,
Y laissent, par hasard, germer quelques épis.
Mais quand l'automne prend son enveloppe grise,
Lorsque le mois des morts fait éloigner la brise,
Quand novembre a porté les neiges et le vent,
La désolation règne autour du couvent :
Des cabanes de pauvre, à son mur adossées,
S'y montrent tristement sur le roc exhaussées ;
Hors le cri d'un vieux pâtre ou le bruit d'un râteau,
Un silence de mort règne sur le coteau.
Eh bien ! dans ce désert qu'oublia la nature,
Les moines ont vaincu le sol par la culture ;
A force de travail, de sueurs et de soins,
La terre ingrate donne assez pour leurs besoins ;

Ils ont fendu le roc : un mur de pierre sèche
A nivelé le champ qu'a fécondé la bèche.
Sur la pente, ces murs, élevés en gradins,
Ont formé des plateaux, des vergers, des jardins,
Et quelques coins de blé, que la côte préserve
Des rafales d'hiver, trésor que Dieu conserve.

Voilà l'asile auguste où je me suis caché,
Où comme un lierre au mur mon pied s'est attaché,
Où trente ans de mes jours sont passés comme une heure,
Où des douleurs de l'homme aucune ne m'effleure,
Où le ciel m'a rendu ce qu'il m'avait ôté,
Où j'ai mon lit de mousse et ma tombe à côté!

Mais la cloche du soir m'appelle au réfectoire,
Plus tard, je finirai ma lettre et mon histoire.

—

La lune a commencé sa course dans les cieux,
Je dérobe au sommeil des moments précieux

Pour reprendre ma lettre et te parler encore,
Car je dois être au champ au retour de l'aurore.

Tout dort à la Chartreuse: un calme solennel
Règne dans les dortoirs, où veille l'Éternel.
Oh! si tu l'entendais ce silence angélique,
Qu'interrompt, par moments, un cri mélancolique!
Si tu menais ici ton esquif submergé,
Que tu te sentirais heureux et déchargé!
Si tu venais mourir dans le cloître où nous sommes,
Que tu regarderais avec pitié les hommes!
Que tu plaindrais leur sort, que tu prîrais pour eux,
Mon frère, en les voyant si nus, si malheureux!

Et, maintenant, sur toi mon âme se reporte:
Ami, que ne viens-tu frapper à notre porte!
Tu n'auras pas besoin de la heurter deux coups:
Le bercail s'ouvrira pour te sauver des loups.
Agneau, pendant la nuit attiré dans le piège,
Viens déposer ici l'angoisse qui t'assiège,
Et retrouver le chien et le pâtre béni:
Oiseau, sous mon cyprès tu bâtiras ton nid.

Nous nous prosternerons sur une même pierre;
Si je meurs avant toi, tu cloras ma paupière,
Et, pendant une nuit, dans ma cellule, seul,
Tu garderas mon corps caché dans le linceul;
Ou si, de quelques jours le ciel te faisant grâce,
De la vie, avant moi, ton Dieu te débarrasse,
Si plus tôt que le mien ton exil s'achevait,
Frère, je veillerai debout à ton chevet;
J'exhorterai ton âme, au moment du passage,
Jusqu'à ce que la mort effleurant ton visage,
Tu tomberas, penché sur le sein d'un ami,
Si calme, qu'on croira que tu t'es endormi.

Le monde est un orage, et l'homme est un arbuste:
Laisse-lui ton manteau pour notre froc auguste.
Ce manteau fastueux, garni d'or et d'argent,
Que, peut-être, acheta le pain de l'indigent,
Cet habit fastueux, qui l'insulte et le blesse,
Cache un crime souvent, toujours quelque faiblesse!
Sous notre froc s'abrite un sein intègre et fort,
Que rien ne fait frémir, ni le mal, ni la mort.
De mes frères en Dieu viens augmenter le nombre;
Tes pieds sont fatigués, et la route s'encombre:

Faible, il faudrait bientôt te traîner à genoux;
Prends le sentier à droite, et monte jusqu'à nous!

Dans le refuge saint qui de toi me sépare,
Voici quel est mon jour, songe au tien, et compare:

Dès que vers l'Orient une étoile pâlit,
Le travail nous réclame, et nous quittons le lit;
Avant d'aller au champ, nous entrons dans l'église
Pour invoquer, tout haut, Dieu qui le fertilise:
Là, nous lui demandons son appui pour nos blés
Et pour nos ceps naissants que l'orage a troublés;
Nous prions en commun: puis chacun, solitaire,
Va verser la sueur que réclame la terre.

Dans le coin du coteau par le maître assigné,
Je creuse un sillon droit, à la corde aligné,
J'en arrache l'ortie et les herbes légères
Qui dérobent le suc des plantes potagères;
Aux arbustes penchés je donne des appuis,
Pour leur verser de l'eau je remplis l'urne au puits;
Je délivre la fleur de la chenille immonde;
Quand l'arbre est trop chargé, ma faucille l'émonde;

Je mets les jeunes ceps à l'abri d'un enclos,
Et je compte les fruits depuis la veille éclos.

Quelquefois, ruisselant sous mon habit de laine,
Je m'assieds sur la terre, afin de prendre haleine;
J'élève vers le ciel mon âme et mon regard,
Et je demande à Dieu l'époque du départ!

Après quelques instants de repos je me lève:
Le sillon commencé se poursuit et s'achève;
Sans plainte, du labeur je supporte le poids;
Je remplis mon panier, de racines, de pois,
De légumes qu'on sème aux derniers jours d'octobre:
Ce sont là les seuls mets de notre table sobre;
Et, tel qu'un laboureur fatigué de travail,
A pas lents et chargé je reviens au bercail.

Frère, tu veux savoir si ces biens que Dieu donne
Ont une part pour nous, une autre pour l'aumône,
Et si le mendiant, à la porte arrêté,
Implore notre cœur sans en être écouté.
Il n'en est pas ainsi, nous dîmons notre table
Pour offrir au passant l'obole charitable,

Pour donner un morceau du pain qui nous nourrit,
Aux pleurs de l'orphelin, que le jeûne amaigrit:
C'est là notre bonheur! et comme les apôtres,
Avant d'être pour nous, nos soins sont pour les autres;
Nous ne laissons jamais se morfondre à genoux,
Les veuves du hameau qui s'adressent à nous,
Nous versons dans leur âme un mot qui les soulage,
Et nous compatissons au malheur comme à l'âge.

Souvent, pendant la nuit, pélerin inconnu,
Sur la montagne, à pied, plus d'un hôte est venu;
La colline a brisé les sandales qu'il porte?
Il pose le bâton sur le seuil de la porte,
Il demande au prieur s'il veut le recevoir
Et lui donner le pain et le lit pour un soir.

A la voix de celui qu'un flot de neige couvre,
Un sourire répond, et la porte s'entr'ouvre;
Nous essuyons ses pieds par la marche meurtris,
Des arbres émondés nous brûlons les débris,
Pour qu'un feu bienfaisant l'anime et le réchauffe;
Nous recouvrons son corps d'une plus forte étoffe,
Nous versons dans la coupe un vin dont la rougeur

Rend la joie et la vie au pauvre voyageur,
Un vin délicieux dont notre lèvre est vierge.
C'est ainsi que de tous la Chartreuse est l'auberge,
Une auberge où jamais les pauvres n'ont payé,
Où chacun est admis, d'où nul n'est renvoyé.

Nous sillonnons les champs jusqu'à midi : c'est l'heure
Où chaque travailleur rentre dans la demeure.
Devant la table, alors, humbles, nous nous rangeons
Debout, silencieux, tandis que nous mangeons;
Ensuite du prieur le sermon nous réclame;
Il médite avec nous sur la vie et sur l'âme :
Nous nous humilions sur les dalles du chœur,
Et s'il reste une tache au fond de notre cœur,
Nous l'avouons tout haut, nous l'offrons à la face
De tous, et de chacun la prière l'efface.
Quand le prêche est fini, sans même nous asseoir,
Nous prenons le râteau pour les labeurs du soir.

Je veux tracer ici, pour que tu les retiennes,
Quelques hymnes, élans de nos âmes chrétiennes;
Puissent ces cris d'amour, d'espérance et de foi
Amortir les douleurs qui palpitent en toi!

PRIÈRE DU RÉVEIL.

Seigneur, en ouvrant ma paupière,
Pour prier je tombe à genoux!
Je ne suis que cendre et poussière;
Si cette aurore est ma dernière,
Qu'elle soit sans partage à vous!

Le moindre choc, le moindre orage
Peut me flétrir et me pencher!
Du brin d'herbe je suis l'image:
Quand vous lui retirez l'ombrage,
On le voit pâlir et sécher.

Aussi, mon Dieu, je vous rends grâce
Des biens que vous me prodiguez!
Sur le crucifix, que j'embrasse,
Je jure de suivre la trace
Où vos pas se sont fatigués!

Vous étiez pur, et vous souffrîtes :
Pour la terre il fallut mourir !
Et moi, qui n'ai pas vos mérites,
Puis-je laisser ce que vous prîtes,
Puis-je me plaindre de souffrir !

Devant la Croix, que je révère,
Je jure de m'humilier,
De monter pieds nus le Calvaire :
Brisez-moi, Seigneur, comme un verre,
Si je venais à l'oublier !

Grand Dieu ! que le jour qui se lève
Pour le salut me soit compté !
Comme il commence qu'il s'achève,
Sans faire le mal, même en rêve,
Et selon votre volonté !

PRIÈRE DU CHAMP.

Seigneur, roi de la terre et du ciel, toi qui donnes
Aux plantes le zéphir et l'eau : saintes aumônes

Qui font mûrir la graine et couler les ruisseaux
Où viennent s'abreuver l'enfant et les oiseaux;
Seigneur! toi qui, d'en-haut, avec amour t'inclines
Sur le brin d'herbe sec, sur la fleur des collines,
Sur l'agneau qui, le soir, appelle le bercail,
Sur le pauvre accablé de faim et de travail,
Sur l'orphelin, sans feu, l'hiver dans la chaumine,
Sur celui qui, la nuit, dans la plage chemine,
Quand le sentier douteux qui dirigeait ses pas
S'efface tout-à-coup, et qu'il est seul et las;

Seigneur! toi qui du ciel comme un ami te penches
Vers le toit qu'a brisé le choc des avalanches,
Vers le pâtre attardé qui cherche son troupeau,
Vers l'aveugle qui tend sa main et son chapeau,
Vers le chien résigné qui le mène et le garde,
Tendre ami dont l'amour le lèche et le regarde;
Seigneur, exauce-nous! éloigne de nos champs
Le venin de l'orage et le pied des méchants!
L'épi sera fécond, il incline la tête,
Pour quelques jours encore éloigne la tempête!
Laisse mûrir le grain et le fruit du rameau:
Que deviendraient, sans eux, les veuves du hameau?

Lorsque, pendant l'hiver, à notre seuil clouées,
Ces femmes grelottant sous leurs capes trouées,
Étaleraient leur faim, leur âge et leurs douleurs,
Nous n'aurions à donner que de stériles pleurs!

Le jardin est fécond, le verger est prospère:
Chacun de nous attend, chacun de nous espère!
Que ferions-nous, Seigneur! si tu nous enlevais
Ces biens que tant de fois nos sueurs ont lavés?

Condescends à nos vœux, écoute nos prières:
Nous avons répandu le froment sur des pierres,
Et, protégé par toi, le froment a germé;
Laisse-le recueillir à ceux qui l'ont semé!
Ne nous retire pas l'appui que tu nous prêtes,
Abaisse ton regard sur des anachorètes
Qui vivent pour le ciel, qui sont contents de peu,
Qui travaillent, surtout, pour le pauvre et pour Dieu!

Mais tu sais mieux que nous ce dont nous sommes dignes;
S'il te plaît de briser nos vergers et nos vignes,
De déchaîner l'orage et d'arracher nos blés,
Sous ta main redoutable, en silence accablés,

Nous bénirons ton nom, nous chanterons ta gloire,
Et nous saurons, toujours, prier, souffrir et croire!

PRIÈRE DE LA TOMBE.

Tombe, où je dois descendre
Quand mon heure viendra,
Lit de terre et de cendre
Où l'homme peut apprendre
Ce qu'un jour il sera!

Depuis trente ans je creuse
Ma couche avec amour!
Hôte de la Chartreuse,
A l'heure ténébreuse,
Tu m'as vu chaque jour.

O toi que j'aime, ô tombe,
Dérobe ma douleur!
Lorsque sa plume tombe,
Abrite une colombe
Que poursuit l'oiseleur!

La vieillesse me penche,
Et les vents m'ont courbé;
Ma tête est nue et blanche:
Du sommet de la branche,
Fruit mûr, je suis tombé.

Seigneur, avancez l'heure
Qui doit m'unir à vous!
Combien, pour que je meure,
Faut-il que mon œil pleure
De larmes, à genoux?

Depuis long-temps j'en verse,
Et mes yeux sont lassés;
La ronce, âpre et perverse,
Depuis long-temps me perce,
Oh! n'est-ce pas assez?

Mais pourquoi cette plainte?
Ai-je tout expié?
Ai-je assez bu d'absinthe,
Et, dans la route sainte,
Assez meurtri mon pied?

La terre me réclame :
Mon Dieu, je dois souffrir ;
Mais, d'un rayon de flamme,
Purifiez mon âme,
Avant que de mourir !

Et que votre œil auguste
Quelquefois soit baissé
Sur un fragile arbuste
Que l'ouragan robuste,
Un soir, a renversé !

PRIÈRE DU SOMMEIL.

Avant de finir ma journée
Et de me livrer au sommeil,
Toi dont l'amour me l'a donnée,
Adieu, Seigneur, jusqu'au réveil !
Sur mon lit d'herbe et de fougère,
Fais que la nuit me soit légère,

Qu'un ange veille auprès de moi;
Et qu'aucun fantôme, aucun rêve,
A mes pieds, sanglant, ne se lève
Pour glacer mon âme d'effroi!

Comme un pasteur fidèle et tendre,
Tu m'as éloigné du danger;
Quand j'appelle, tu sais m'entendre:
Je suis l'agneau, toi le berger!
Mon corps, usé par les fatigues,
A besoin que tu lui prodigues
Tous tes soins et tout ton amour:
Je suis une ombre, une apparence
Qui vit de pleurs et d'espérance,
En attendant le dernier jour!

Sur la dalle où je m'agenouille
Vois l'empreinte de ma douleur!
Depuis si long-temps je la mouille,
Ou de larmes ou de sueur,
Que dans moi la source est tarie;
Que, bientôt, ma tête flétrie

Jusqu'aux genoux se penchera :
Écorce aride, plante sèche
Que demain, peut-être, la bèche
De la terre retranchera.

Mais lorsque, semblable à la feuille,
Je tomberai dans le vallon,
Que ta justice me recueille
Et me dérobe à l'aquilon!
Si j'ai vécu comme le juste,
Reçois-moi dans l'asile auguste
Où les anges viennent s'asseoir!
Lorsque j'ai gémi sur la terre,
Ne me laisse pas, solitaire,
Pleurer sur le seuil, sans espoir!

Dans cette attente, je me couche,
Je te bénis au fond du cœur,
Et le dernier mot de ma bouche
Est un élan vers toi, Seigneur!
Sur ce lit, où je vais m'étendre,
Si la mort venait me surprendre,

Je serais pur et sans péché;
Que sais-je? peut-être, à cette heure
Où mon âme t'implore et pleure,
Déjà son souffle m'a touché!

Bien des choses encor me restent à te dire;
Mais l'aurore va poindre, et je cesse d'écrire.

—

D'un bâton résineux j'allume la lueur,
Sans avoir de mon front essuyé la sueur.
Après un jour bien dur, et des sillons sans nombre,
Où l'arbuste ébranché m'a seul donné son ombre,
Cher ami, je reprends notre aimable entretien
Pour répandre dans toi ce que mon cœur contient.

Après trente ans d'oubli qu'une lettre a de charmes!
Tu sentiras la mienne humide de mes larmes!
En lisant le tableau qu'hier je t'ai tracé
Des peines du présent, de celles du passé,

Ton âme éprouvera des tristesses subites,
Sans doute, et tu plaindras les pauvres cénobites;
Tu te diras, peut-être : « Ils sont bien malheureux!
« Ils font tout pour le ciel, qui ne fait rien pour eux.
« Passer le jour au champ, la nuit à la prière,
« Voir, devant, un sillon, une tombe derrière,
« Vingt fois de sa sueur arroser l'épi mûr :
« Tout cela pour n'avoir qu'un morceau de pain dur,
« Un vêtement grossier, des fruits âpres, arides,
« Un lit de feuille morte et de précoces rides!...

Si tu disais cela, tu te tromperais bien!
Le fardeau de nos jours pèse moins que le tien,
Car nous portons en nous cette force divine
Que Dieu met dans les flancs de ceux qu'il prédestine:
Les plus rudes travaux nous paraissent légers.
Tels que, sur l'Océan, les oiseaux passagers,
Nous savons que nos pieds laisseront sur la rive
La chaîne et les anneaux que la douleur nous rive.
Devant l'éternité par la prière absous,
Nous regardons le ciel, et jamais au-dessous.
L'âme a quitté le corps, enveloppe grossière;
Elle voit, en pitié, ce morceau de poussière

Qui, plus tôt ou plus tard, emporté par les vents,
Couvrira les chemins où passent les vivants.
Qu'importe que le corps chaque jour dépérisse,
Que jamais sur nos fronts la sueur ne tarisse,
Que vers nous la vieillesse et le mal soient venus?
Si nous sommes, ici, faibles, humbles et nus,
Notre âme plane au ciel dans sa sphère éternelle;
Morts pour l'humanité, nous ne vivons qu'en elle :
Et voilà ce qui fait, frère, que nous raillons
L'exil, la faim, la mort, la bèche et les sillons,
Et que, dans la Chartreuse, ombre vague, isolée,
Dieu me donne une vie heureuse et consolée.

J'achève mon récit, ce matin suspendu
Par le premier rayon vers mon œil descendu.

Nous sommes tous au champ, le soir, après une heure,
Soit l'été, soit l'hiver, lorsque la bise pleure,
Quand son murmure aigu siffle dans les buissons,
Et qu'avant la sueur, nous avons des frissons.

La terre où nous semons est si pauvre, si dure,
Si faible quand survient la neige et la froidure,

Si sèche, quand l'été la brûle de son feu,
Qu'il faut la travailler beaucoup, pour avoir peu!
Si la bèche en nos mains long-temps était inerte,
La colline, avant peu, serait âpre et déserte:
La ronce envahirait les sillons négligés;
Et de cet abandon les épis affligés
S'inclineraient pliés par les oiseaux avides
Qui viendraient dévorer leurs grains rares et vides:
Nous aurions, parmi nous, la misère et la faim!
Aussi, nous travaillons, sans relâche et sans fin,
Pour que notre sueur la féconde et l'abreuve:
D'abord, pour les enfants; ensuite, pour la veuve;
Après ceux-là, pour nous. Quand le soleil couchant
Porte de notre froc l'ombre au-delà du champ,
Quand sous le vent du soir la fougère s'agite,
Quand le pauvre attardé se rapproche du gîte,
Que la lune se montre avec ses rayons blancs,
Et qu'au nid les oiseaux vont s'abriter, tremblants;
Alors, chacun de nous, en priant, s'achemine
Vers un enclos désert, au nord de la colline.
Quelques buissons aigus, quelques chardons penchés,
Des cyprès sans vigueur, par l'orage ébranchés,
Couvrent ce lieu de mort dont la tristesse navre:

Là, notre main prépare une tombe au cadavre.
Un tableau de douleur s'offre alors aux regards:
Devant chaque cercueil tu verrais des vieillards,
Dont le front accablé se courbe vers la terre,
Remplir du fossoyeur le triste ministère,
Et près du tertre blanc, par leurs mains élevé,
S'incliner sur le sol de leurs larmes lavé!
Et cette heure du soir, lugubre et solennelle,
L'ombre qui s'épaissit la couvre de son aile:
C'est alors qu'avertis que notre jour est clos,
Nous rentrons, fatigués, la bèche sur le dos.

Frère, si le tableau de mon bonheur te tente,
Si le vent de la terre a renversé ta tente,
Si tes cheveux blanchis laissent à découvert
Un front pâle et ridé, notre seuil t'est ouvert!
Viens y guérir tes pieds que la fatigue blesse,
Y passer, près de nous, les jours que Dieu te laisse,
De ton passé d'erreurs perdre le souvenir,
Y vivre de prière, et gagner l'avenir!!!

A M.r D. C.

Au nom du ciel, merci de tes paroles saintes!
Ta lettre, dans mon âme amortit bien des plaintes!
Un peu de ce bonheur que la tienne ressent
A réjailli sur moi, cher frère, en la lisant!
J'ai formé des projets: si le ciel les exauce,
Nous aurons même pain, même lit, même fosse,
Même sillon au champ, même espoir sur l'écueil,
Même prière à Dieu, même larme dans l'œil!

Blessé dans mes désirs, dans mes chimères d'homme,
Que ma plaie a besoin de parfum et de baume!
Qu'il est temps que mon pied s'arrête quelque part
Pour reprendre courage et songer au départ!

L'orage me poussant dans une voie ingrate,
A renversé ma tente élevée à la hâte;
Et je suis maintenant sans abri, pauvre, vieux,
Avec le matin sombre et le soir pluvieux,
Avec tout un passé d'erreur et de faiblesse!
Frère, crois-tu que Dieu, touché de ma vieillesse,
Si je venais à lui, si je m'humiliais
Plus bas que le roseau qu'on courbe sous les pieds,
Si je ceignais mes reins d'un douloureux cilice,
Si je buvais le fiel à flots dans le calice,
Si je purifiais le corps par le travail;
Crois-tu qu'il recevrait l'agneau dans le bercail?
Si de mon repentir l'ardeur était sincère,
De mon cœur profané laverait-il l'ulcère?
Si devant votre seuil j'arrivais las et nu,
Serais-je à votre table admis et *bien venu*?

A ce pardon de Dieu mon espoir se rattache!

Pour lui, de ta sueur je m'impose la tâche :
J'irai creuser, aussi, la tombe avec mes mains ;
D'elle seule et du champ je suivrai les chemins ;
Je souffrirai du froc la rude pénitence,
Et, peut-être, le ciel bénira ma constance.

Je n'entreprendrai pas ici de retracer
Les douleurs de la voie où Dieu m'a fait passer :
Je ne veux pas troubler le calme de ton âme
Par l'affreux désespoir qui dans la mienne clame.
Si je te racontais l'histoire de mes jours,
Les sanglots, de ma lettre arrêteraient le cours!
Lorsque j'aurai caché mon ombre dans le cloître,
Puisse leur souvenir s'en aller et décroître!
Puissé-je à votre seuil le laisser oublié,
Mon frère, en y laissant la poussière du pied!

Adieu! que le Seigneur te console et te garde!
Nous nous verrons bientôt, si l'écueil ne m'attarde.

REMONTRANCE.

V.

Ton front est sans nuage ;
Il est comme les cieux,
Après un jour d'orage :
L'espoir, riante image,
Se montre dans tes yeux.

Tu te pares de roses,
Pour aller, à genoux,
Promettre bien des choses
A l'amant que tu n'oses
Nommer d'un nom plus doux.

L'aurore à peine touche
L'horizon qui prend feu,
Et, debout sur ta couche,
Son nom sort de ta bouche
Avant celui de Dieu!

Une couche plus belle
Deviendra ton séjour,
Quand l'époux, sous son aile,
A l'heure solennelle,
T'abritera d'amour.

Mais songe qu'apparente,
La joie a peu de jours;
Le bonheur, ombre errante,
Est une onde courante,
Qui passe, et pour toujours!

Ne livre pas ta voile
Au souffle de ces mers;
Bien des fois une étoile
Qui nous guidait, se voile,
Et les flots sont amers.

La grève est parsemée
De fleurs et de gazon,
L'aurore est embaumée;
Mais la nue enflammée
Mugit à l'horizon.

Souvent, une nuit sombre
Change une fête en deuil;
Et, perdu comme une ombre,
Notre navire sombre,
Au loin, sur un écueil.

Les roses que tu portes
Pour gage à ton époux,
Peut-être seront mortes,
Même avant que tu sortes!
Ces fleurs sont comme nous.

Ainsi donc, jeune femme,
Pare-toi ce matin;
Mais songe que, dans l'âme,
La joie est une flamme
Qu'un peu de souffle éteint.

Tu vas à ses regards dévoiler ton mystère,
Fleur que Dieu n'avait pas faite pour notre terre,
Et qu'il réservait pour l'autel;
Tu vas lui montrer nu, ton sein, puis tes corolles:
Ange, tu lui diras de ces douces paroles
Que l'on n'entend que dans le ciel.

Le Seigneur t'envoya, par une nuit d'orage,
Consoler des nochers qui pleuraient un naufrage;
Mais il serait bientôt venu
Te rappeler d'ici pour t'ouvrir son royaume,
Fleur trop belle pour nous, trop pure pour un homme
Qui nâquit dans les pleurs et nu.

Sainte apparition, lumière matinale,
Oh! n'abandonne pas ta robe virginale
Aux souffles impurs d'ici-bas,
Toi qui dois t'en aller, qui n'es pas de ce monde;
Toi dont l'œil est si doux, dont la tête est si blonde,
Et dont l'âme ne pèche pas!

Oh! ne vas pas salir ta blancheur dans la boue;
A des baisers mortels ne livre pas ta joue:

Conserve ta virginité;
Et peut-être, ce soir, lumineux météore,
Un ange, qui te garde un souvenir encore,
Te prendra dans l'Éternité.

Si tu savais combien toute chose est amère,
Tu ne quitterais pas les baisers de ta mère,
Et tu préfèrerais à de folles amours
Le sien, car celui-là survit aux mauvais jours!
La coupe de l'hymen, coupe adorée et sainte,
Sous deux gouttes de miel cache des flots d'absinthe;
Et quand s'évanouit le prestige trompeur,
Devant l'abîme ouvert nous reculons de peur.
Mais le destin nous pousse et nous force à descendre
Par des sentiers couverts d'ossements et de cendre;
Et ce long avenir, qui nous semblait si beau,
Se réduit à des pleurs versés sur un tombeau!

Attends que sur ton front une main chaste cueille
La couronne de fleurs que chaque souffle effeuille,
Et que, dans peu de jours, tes vingt ans révolus
Éveillent dans ton cœur quelques regrets de plus;

Alors l'illusion mettra son manteau sombre :
Voyons si ton regard sera pur et sans ombre,
Et si sur ton visage, aux célestes pâleurs,
On n'apercevra pas une empreinte de pleurs!

Tu ne seras encor qu'au début de la route :
Tes pieds faibles auront à la parcourir toute,
Et tu mesureras, sans bâton à la main,
D'un œil épouvanté la longueur du chemin.
Tu verras se flétrir, au souffle de l'orage,
Tes jours l'un après l'autre ; et, pendant le voyage,
Les passants qui t'auront vue en des jours meilleurs,
S'en iront sans offrir une larme à tes pleurs.
Tes enfants, si le ciel à ton amour en donne,
Te suivront un moment par la main, et personne
Aux petits voyageurs, qui viennent de si loin,
N'accordera le pain dont leur âge a besoin ;
Aussi, lasses, un jour ces créatures frêles
Fermeront dans tes bras leur paupière et leurs ailes,
Et tu resteras seule au milieu du chemin,
Seule avec la vieillesse! Attends jusqu'à demain,
Jeune fille ; et, peut-être, une pensée amère
Viendra t'épouvanter et te rendre à ta mère!

UNE ÉGLISE EN RUINE.

VI.

Ton mur s'affaisse et se lézarde,
Les ronces germent sur ton seuil,
Et le passant qui te regarde,
Sans pitié détourne son œil.

Ton beffroi, signal de prière,
Pierre à pierre s'est abattu;
Il est couché dans la poussière,
Tant les orages l'ont battu.

Ton dôme, où de saintes images
Attiraient les regards épris,
Où des cœurs montaient les hommages,
N'offre plus que quelques débris.

Dans le chœur, où des voix divines
Chantaient les psaumes de David,
La mousse croît sur des ruines
Où les vipères font leur nid.

Le cimetière qui te borne
Du côté d'où vient le soleil,
Est, comme toi, lugubre et morne,
Dans le silence et le sommeil.

Bien des tristesses sont passées
Sur cette terre des douleurs,
Où les tombes presque effacées
Sont couvertes d'herbe et de fleurs!

Ce cimetière, pauvre veuve!
A partagé ton abandon:
On n'y trouve nulle croix neuve
Parmi l'ortie et le chardon.

Deux dalles que le temps dévore,
Y présentent des mots confus;
Ce souvenir, qui reste encore,
Dans peu de jours n'y sera plus.

Parfois, la chèvre qui s'égare
Quand le pâtre rentre au hameau,
Vient y brouter une herbe rare
Ou quelques feuilles de rameau.

Mais il est vierge des empreintes
Qui trahissent des pas humains:
Toutes les tombes sont éteintes,
Et nul n'en connaît les chemins.

Vous voilà donc, toi sœur, lui frère,
Tristes débris abandonnés,
Sainte église, saint cimetière,
Tous deux perdus et profanés!

Les restes d'un village antique
A vos côtés gisent épars:
Là sont des fragments d'un portique,
Ici croulent de vieux remparts.

L'isolement, sur ces ruines,
Règne lugubre et solennel;
Un grain maigre, entouré d'épines,
Y mûrit pour l'oiseau du ciel.

Le vieillard qui, le soir, s'attarde,
N'y rencontre aucun souvenir;
Si quelquefois il les regarde,
Ce n'est jamais pour les bénir.

Église d'une époque éteinte,
Sise au milieu de ces tombeaux,
Le temps, qui comble toute empreinte,
Arrache ta vie à lambeaux.

Tes murailles seront courbées
Par cet orage au large vol;
Tes dernières pierres tombées,
Te mettront au niveau du sol.

Alors, la bèche et la charrue
Se briseront en t'arrachant;
Le portique, le chœur, la rue
Et l'enceinte, tout sera champ!

Quand sur la terre un peuple passe
Sans y laisser des ossements,
Quand tout un siècle ainsi s'efface,
Quand s'écroulent ses monuments;

Mon Dieu! que voulez-vous que laisse
L'homme isolé, timide oiseau,
Plus tôt tordu dans sa faiblesse
Qu'une liane ou qu'un roseau.

Eglise que le ciel plaça sur la colline,
Phare à jamais éteint qui guidais le pécheur,
Plusieurs passent ici sans que leur front s'incline:
Moi, j'éprouve à ta vue une angoisse divine,
Une angoisse qui parle au cœur!

Je chemine à pas lents dès que sur la montagne
A travers les cyprès mon œil te voit blanchir:
Un sentiment pieux, en montant, m'accompagne;
Mais devant tes débris la tristesse me gagne,
Et je m'assieds pour réfléchir.

Ta splendeur d'autrefois à mon âme rayonne :
Je retrouve, vivants, ces jours si loin de nous !
Le son de l'angélus confusément résonne,
Et je crois voir, alors, le pauvre qui moissonne,
Pour prier se mettre à genoux.

Les pâtres du hameau vont fêter le dimanche,
Ils ont quitté la gerbe et le labeur des champs ;
L'autel est embelli d'un cierge à double branche ;
Sur la table de Dieu brille une nappe blanche :
La prière est mêlée aux chants.

Mais je te vois bientôt dans toute ta détresse,
Dans tout ton abandon et ton infirmité :
A tes débris sacrés nul cœur ne s'intéresse ;
Dans ses bras de géant la ruine te presse
Et profane ta nudité.

Dans les sentiers fleuris où se pressait la foule,
Les herbes ont couvert toute empreinte du pied ;
Leur nombre prouve bien que nul pas ne les foule ;
Et le bloc de rocher qui sur le penchant roule,
S'y pose et demeure oublié.

J'aime à contempler, seul, ta douleur solitaire :
Ton dépérissement est fertile en leçons ;
Lorsqu'on est saturé des choses de la terre,
De toute tombe il sort une voix salutaire
Qui dit bien haut que nous passons !

Cette voix de la mort, sur ton seuil je l'écoute,
Et de nobles désirs se réveillent en moi ;
Je m'y sens déchargé d'un remords ou d'un doute :
J'y laisse la fatigue, et je reprends ma route
Avec l'espérance et la foi.

Cette voix de la mort, l'insensé la dédaigne ;
Ce nom de sa mémoire est bientôt effacé :
Dans la vie, il n'est rien que sa jactance craigne ;
Plus tard, dans la douleur, lorsque son âme saigne,
Il se tourne vers le passé.

Oh ! malheureux celui qui, devant tes décombres,
Ne sent pas dans son œil une larme courir,
Et qui part sans penser que ses jours seront sombres,
Que les hommes, ici, passent comme des ombres,
Et qu'il faut pleurer et souffrir !

Mais sous le vent du soir le cyprès se balance,
La ronce des tombeaux à mes côtés bruit,
Vénus à l'horizon, radieuse, s'élance:
Sainte ruine, adieu! j'ai peur de ton silence,
Et plus encore de ton bruit!

LA SAMARITAINE.

VII.

« Jeune femme de Samarie,
« Dans la source où boit le troupeau
« Remplis ton urne, je t'en prie :
« Donne à Jésus, Fils de Marie,
« Un filet d'eau.

« Depuis ce matin, à l'aurore,
« Pieds nus, je poursuis mon chemin ;
« Une soif de feu me dévore,
« Et je dois cheminer encore
« Jusqu'à demain.

« Verse-moi cette amphore pleine :
« Ma lassitude en a besoin ;
« Soulage un voyageur en peine,
« Et laisse-le reprendre haleine,
« Car il va loin.

« Pour ton eau qui vient de la terre,
« Je te donnerai l'eau du ciel :
« C'est la seule qui désaltère,
« Vierge de mélange adultère,
« Pure de fiel. »

Et la femme Samaritaine
Laissa boire le Fils de Dieu :
Il sentit une joie humaine,
En baignant, dans l'amphore pleine,
Sa lèvre en feu.

« Tu ne perdras pas une goutte
« De cette eau donnée au Sauveur :
« Son amour te la rendra toute. »
Et Jésus se remit en route,
Las et rêveur.

LA VOIE HUMAINE.

VIII.

Qu'elle est aride et solitaire
La route où nous devons marcher!
Les hommes passent sur la terre
Comme un chevreuil sur le rocher.
Notre poussière est périssable:
Cendre, nous marchons sur le sable;

Et nos pas s'effacent plus tôt
Que le rayon d'un météore,
Qu'une lueur devant l'aurore,
Qu'un brin d'herbe devant un flot.

Recueillons les cris et les plaintes
Qui vont mourir dans le lointain,
Comptons les étoiles éteintes
Avant le retour du matin;
De la cîme du promontoire,
Sur la mer orageuse et noire
Jetons un regard douloureux,
Et suivons avec amertume,
Près de l'écueil couvert d'écume,
L'esquif errant et malheureux.

J'en vois un qui n'a plus de voiles
Et qui lutte contre les flots;
Parti sur la foi des étoiles,
L'espoir guidait les matelots.
Devant l'aurore, ouvrant sa porte,
Les passagers, d'une voix forte,

Chantaient le bonheur du retour,
Respirant tous avec délice
L'air du golfe, qu'à peine plisse
La première brise du jour.

Et maintenant loin de la terre,
Se débattant avec effort
Contre le péril qui les serre,
Ils tendent les mains vers le bord!
C'est une mère épouvantée,
Sa fille, sur son sein jetée,
Pour s'y mettre à l'abri des flots;
C'est leur aïeul qui les regarde,
Pauvre vieillard! qui n'a pour garde
Que sa faiblesse et ses sanglots.

Cette mer, cet esquif qui sombre,
Ce désespoir des nautonniers,
Jetant au sein de la nuit sombre
Des cris qui seront les derniers;
Cette tempête épouvantable
Qui couvre leur voix lamentable;

Ces nuages d'où l'éclair sort,
Ces bras que la terreur fait tordre,
Ces angoisses et ce désordre,
Voilà la vie avant la mort!

Voilà la vie avec son verre
Débordant d'absinthe et de fiel,
Avec sa charge et son calvaire,
Cette rude étape du ciel.
Lorsqu'un flot de sueur l'arrose,
Combien de fois l'homme dépose
La croix qui sera son poteau!
Et, lorsqu'en pleurs il l'a reprise,
Combien de fois son cœur se brise
Devant la hauteur du coteau!

Il faut pourtant qu'il le parcoure
Jusques au terme, ce chemin;
Qu'en se traînant il le laboure
Avec les pieds, avec les mains!
Lorsque la ronce l'aiguillonne,
Sa sueur ou son sang sillonne

Ce champ de peine et de douleur;
Et sur ce sol opiniâtre,
La nature, aride et marâtre,
Ne sème jamais une fleur.

Près du sillon qui se prolonge
Jusqu'au bord de l'éternité,
Il s'assied quelquefois, et songe
Aux malheurs de l'humanité:
Dans sa mémoire il les repasse;
Son regard mesure l'espace
Que sa douleur a traversé;
Et, devant les maux qui l'attendent,
Deux pleurs de sa paupière pendent,
Et son front pâlit abaissé.

Sa constance se décourage:
Pourquoi fertiliser le champ,
Si les épines et l'orage
Lui jettent leur venin méchant?
Pourquoi couper les folles herbes
Qui croissent au milieu des gerbes,

Si sa sueur les fait grandir ?
Pourquoi ce labeur sans relâche,
Si pour dix ronces qu'il arrache
Il en voit mille reverdir?

Et, le blasphème sur la bouche,
Le doute dans le fond du cœur,
Au bord du sillon il se couche,
Las d'insomnie et de labeur.
Cette croix pesante qu'il traîne,
Ce fardeau d'angoisse et de peine,
Il le rejette avec courroux;
Mais un remords, une prière,
Un souvenir laissé derrière,
Le font mettre, en pleurs, à genoux.

Ainsi, battu par les orages,
Environné d'écueils et d'eau,
Si quelqu'un, au sein des naufrages,
De l'homme allège le fardeau;
Quand dans la nuit il se désole,
Si quelque rayon le console,

C'est la foi, céleste flambeau,
Qui lui fait voir, après sa course,
Pour tremper la lèvre, une source,
Et pour s'endormir, un tombeau!

Bienheureux celui qui s'incline
Devant l'auguste volonté,
Comme Dieu montant la colline
Pour mourir lorsqu'il est monté;
Et qui, pauvre ou dans l'opulence,
Verse ses larmes en silence
Et se résigne à la douleur;
Qui, sans désespoir et sans plainte,
Boit le vinaigre après l'absinthe,
Et rapporte tout au Seigneur!

Mais malheureux celui qui doute
En disant que tout doit finir,
Que l'homme et l'animal qui broute
Auront tous deux même avenir;
Que notre âme, immortelle essence,
Source de vie et de puissance,

Avec le corps s'arrêtera ;
Et que, plus fine ou plus grossière,
Ce n'est toujours qu'une poussière,
Qu'un peu de brise emportera !

Sa voie est plus rude et plus sombre :
Roseau secoué par le vent,
Des orages il perd le nombre,
La douleur le pousse devant ;
Son cœur, où la détresse crie,
N'admet pas cette autre patrie
Où l'attend l'immortalité !
Et lorsque, sanglant, il succombe,
Pour le cadavre il a la tombe,
Et pour l'âme, l'éternité !

LA FONTAINE DU SAULE.

IX.

Depuis long-temps, fontaine aimée,
Je n'avais pas bu de ton eau,
Par l'odeur du saule embaumée :
Ma douleur dans l'âme enfermée,
Triste, priait sur un tombeau.

Auprès de toi, tout me rappelle
Un doux rêve qui dura peu :
Rêve de femme jeune et belle,
Qui passa fugitif comme elle
Quand la terre l'offrit à Dieu.

Semblable au rayon qui s'embrase,
Son œil bleu brilla dans mon ciel;
Ma lèvre s'approcha du vase,
J'y bus le délice et l'extase:
Ma soif n'y laissa que le fiel.

Bientôt, malade et solitaire,
Aussi débile que la fleur
Quand l'orage l'incline à terre,
Elle s'entoura de mystère
Pour porter seule sa douleur.

Et quand le souffle de l'automne
Dépouilla le dernier rameau
D'une feuille ridée et jaune,
On vit les veuves, sans aumône,
Pleurer cet ange du hameau.

Coule, coule fontaine aimée;
Rappelle-moi le souvenir
De cette fleur sitôt fermée,
Qui n'ouvrit sa lèvre embaumée
Que pour prier et me bénir.

L'ENFANT DU PAUVRE.

X.

Il n'avait que dix ans, et la mousse éternelle
Ne couvrait pas encor la tombe paternelle;
Sa mère et ses deux sœurs, plus petites que lui,
Dans un humble châlet se trouvaient sans appui.
L'été, ce court rayon, lançait sur la Savoie
Sa dernière espérance et sa dernière joie.
Quelques épis de blé, ramassés dans les champs,
Et tombés, pour l'oiseau, des gerbes des méchants,

Trois chevreuils, par la nuit attirés dans les pièges,
Voilà ce qu'ils avaient pour la saison des neiges!
Et l'enfant mesurait, de ses tristes regards,
Ces épis, ces chevreuils dont il faisait trois parts;
Il calcula les jours: mais une preuve amère
Lui dit ceux où le pain manquerait à sa mère;
Et ce bon fils, dont l'âge éloignait la raison,
Parla comme eût parlé le chef de la maison:

« Ma mère, lui dit-il, l'été fuit nos collines;
« Vous êtes ici-bas trois pauvres orphelines,
« Trois brebis qu'un pasteur nourrissait au bercail
« Du pain de son amour, du pain de son travail,
« Brebis qu'à sa vertu le ciel avait données,
« Et maintenant, hélas! brebis abandonnées!

« Ma mère, tu le sais, l'hiver est dur ici,
« Le foyer bien étroit, le pain bien rétréci!
« La neige, qui du ciel et des montagnes tombe,
« Fait de notre châlet un frère de la tombe;
« Nous serons sans labeur pendant six ou sept mois:
« Si j'étais fort, j'irais poursuivre les chamois,
« J'affronterais l'hiver qu'évite la prudence,

« Pour apporter, le soir, à tes pieds l'abondance :
« Rien ne m'arrêterait, mère, pour te nourrir ;
« Mais, à dix ans, la neige et le froid font mourir.

« Je suis donc au bercail une bouche inutile ;
« Je veux aller, pour toi, travailler à la ville :
« Je serai le garçon d'un humble ramoneur ;
« Sage, je servirai mon maître avec honneur.
« Dans la maison des grands les cœurs sont charitables :
« Je mendîrai, le soir, les miettes de leurs tables ;
« Et ce que mon travail me vaudra, sou par sou,
« Heureux, je l'enverrai, ma mère, tu sais où !
« Approuve mon projet, permets que ton fils parte ;
« Ne crains pas que jamais du devoir il s'écarte,
« Et que, dans la cité, le mal vienne ternir
« Ce front pur et sans plis que ta main va bénir !
« Je te rapporterai mon âme chaste et vierge,
« Mes souliers à gros clous et ma veste de serge :
« Je m'éloigne de toi comme un oiseau du nid ;
« Mais mon cœur restera dans ce châlet béni ! »

Au récit animé du fils de la montagne,
Les sœurs faisaient à part leurs châteaux en Espagne :

L'une avait du pain blanc, la plus grande un mouchoir;
Mais la mère cacha son front de désespoir!

—

Pendant toute la nuit, le front sur une chaise,
La mère répandit des larmes à son aise,
Étouffant ses sanglots de crainte d'éveiller
Ses enfants étendus sur le même oreiller.
Quand l'aurore, éclairant la montagne voisine,
Vint rendre superflu le flambeau de résine,
Et que dans le châlet le jour entrant à flots,
Amortit un instant sa peine et ses sanglots,
Elle fut se placer devant la couche sainte :
Les deux sœurs embrassaient dans une même étreinte
Le frère bien-aimé qui devait, dans deux jours,
Abandonner leur seuil, peut-être pour toujours!
En voyant de leurs bras l'innocente caresse,
Son cœur fut inondé d'angoisse et de tendresse,
Sur le front de son fils son front vint se poser,
Et là, tout son amour fut dit par un baiser;

Ses pleurs tombaient à flots : cette rosée amère
Fit éveiller l'enfant dans les bras de sa mère :
« Oh! pourquoi pleures-tu? Dieu veut nous séparer :
« Soumettons-nous à lui! » — « J'ai besoin de pleurer
« Et de répandre en toi mon âme et ma tendresse
« Pour décharger mon sein du fardeau qui l'oppresse,
« Et pour avoir, plus tard, la force de bénir
« Mon enfant qui s'en va pour ne plus revenir;
« Mon premier-né qui prend la route de la France,
« Avec un peu de pain et beaucoup d'espérance :
« Espérance trompeuse! et qui, le plus souvent,
« Du cœur désabusé s'enfuit au premier vent!

« Si tu sentais, mon fils, s'il est dur, s'il en coûte
« De te laisser ainsi, seul, poursuivre la route,
« Où la faim et le froid, fléaux de l'indigent,
« Te feront repousser partout, faute d'argent!
« Tu ne sais pas combien cette angoisse déchire!
« Une mère peut seule éprouver ce martyre!
« L'hiver, lorsqu'à nos pieds l'ouragan gémira,
« Comme l'herbe du mont mon âme frémira;
« En pleurant, je dirai : Mon enfant, à cette heure,
« Au milieu de la nuit n'a ni pain, ni demeure;

« Peut-être, sur un seuil il soupire étendu,
« Et ceux qui sont passés ne l'ont pas entendu!
« Tes sœurs partageront mes craintes maternelles,
« Et verseront pour toi des larmes fraternelles :
« Puisse le ciel avoir ces larmes en pitié,
« Et te bénir au nom de leur sainte amitié!

« Oh! que tu vas laisser de vide et de silence
« Dans ce pauvre châlet que l'orage balance!
« Peut-être, le Seigneur touché de ta vertu,
« Pour l'amour de toi seul ne l'a pas abattu!
« Et quand nous n'aurons plus cette garde divine,
« Jeté par l'avalanche au fond de la ravine,
« Dans son linceul glacé la neige le prendra,
« Et quelqu'un, par hasard, au loin te l'apprendra!

« Mais cependant, mon fils, ma misère est si grande
« Qu'il faut me résigner à faire cette offrande,
« A te laisser partir à la garde de Dieu,
« En t'embrassant avec des sanglots pour adieu!
« A demain, le départ!... La veste des dimanches
« Tiendra tes membres chauds : j'ai deux chemises blanches
« Que je te conservais pour la Saint-Jean d'hiver,

« Je te les donne avec le pantalon gros vert :
« La propreté sied bien à la misère même ;
« Dans les villes, surtout, c'est un trésor qu'on aime.

« Prends l'Imitation, ce céleste flambeau,
« Que t'expliquait ton père, et qu'il trouvait si beau !
« Si tu souffrais un jour, ce livre salutaire
« T'aiderait à porter les douleurs de la terre :
« C'est le livre des saints, par leur sagesse écrit
« Pour le pécheur qui veut imiter Jésus-Christ.

« Ne perds pas l'habitude, où que tu sois, n'importe !
« De prier ; en priant, l'enfance devient forte :
« La prière et la foi sont le suprême bien
« De l'enfant, du vieillard et de ceux qui n'ont rien :
« C'est le trésor béni du pauvre et de la veuve,
« La source toujours pure où leur lèvre s'abreuve,
« Un rayon dans le ciel qui vient les consoler
« Et qui sèche les pleurs que la faim fait couler.
« Dans les cités, où l'air est mortel pour l'enfance,
« La prière sera ton arme et ta défense ;
« Le vice, dont la main dessèche et fait vieillir,
« Sous une forme aimée y viendra t'assaillir :

« Il te montrera l'or qui donne tant de joie;
« Fuis comme un passereau devant l'oiseau de proie;
« A ta fragilité c'est un piège tendu:
« Tu te croirais heureux, et tu serais perdu!

« Médite mes conseils, mon enfant! prends bien garde:
« Le méchant se croit seul; mais le ciel le regarde,
« Il compte ses erreurs; et quand le moment vient,
« Quand le cercueil est là, de tout il se souvient!
« *Que ferais-je, mon Dieu, si*, pendant son absence,
« Mon fils dans la cité perdait son innocence!
« S'il ne me rapportait ce cœur et ce regard
« Aussi chaste, aussi pur qu'à l'heure du départ!
« Si cette fleur des monts que l'indigence envoie
« Allait se profaner dans une indigne joie!
« Après des jours bien longs, si vous me la rendiez
« Sans feuille et sans parfum, sèche et foulée aux pieds!

L'enfant, pour apaiser la peine de son âme,
Sur son sein attendri pressait la pauvre femme;
Par un baiser pieux sa lèvre lui parla,
Et cet embrassement muet la consola.

Quand le ciel s'éclaira de sa lueur première,
La famille passait le seuil de la chaumière;
Les quatre voyageurs suivaient, les yeux baissés,
Sur les flancs du coteau des chemins mal tracés:
Les sœurs marchaient devant; la mère, dans les transes,
Faisait à son enfant de douces remontrances:
L'enfant les écoutait, abattu, mais sans pleurs,
Pour ne pas augmenter le poids de ses douleurs;
Ils marchaient à pas lents, et chacun avait crainte
D'être arrivé trop tôt au val de la croix sainte:
C'est devant cette croix, courbés aux pieds de Dieu,
Que leur œil doit verser la larme de l'adieu!

La montagne était sombre; une lueur douteuse
Descendait des coteaux la pente raboteuse;
Les étoiles encor belles vers le couchant,
Des oiseaux endormis faisaient taire les chants:
Quelques chevreuils, surpris, paissant près d'une roche,
Dans l'abîme profond fuyaient à leur approche;
L'horizon était pur; le regard du pasteur

Cherchait une nuance en vain sur la hauteur:
Nul nuage du ciel n'obscurcissait la face;
La brise, des vallons humectait la surface.
Le soleil de l'été, près de se refroidir,
Sur les pics les plus hauts tout à coup vint bondir;
Et ce coursier de l'air, aux ailes enflammées,
Caressait, en passant, les plantes embaumées.
Devant cet horizon si gracieux, si pur,
Que réflétait un lac dans son miroir d'azur;
Devant cette nature et ses beautés divines,
Que l'enfant était triste, en quittant les collines!
Si l'amour filial ne dirigeait ses pas,
S'il osait s'arrêter, il ne partirait pas!
Oh! que cet avenir, qu'il voyait près d'éclore,
Devant lui, maintenant, fuit et se décolore!
Et que sur ses projets qu'un rayon a fondus,
Il jette, en soupirant, des regards confondus!

Mais le val de la croix se montrait sur la pente:
Un ruisseau, descendu des glaciers, y serpente;
Cette croix de bois noir, rendez-vous des chasseurs,
Fixait depuis long-temps le regard des deux sœurs:
Joyeuses, des bergers elles suivaient les pistes;

Mais tout à coup leurs fronts prirent des teintes tristes.

Les quatre voyageurs, sans mouvement, sans voix,
Se sont mis à genoux devant la sainte croix;
La mère, dans ses mains, déroule un vieux rosaire:
Elle implore, en priant, la force nécessaire,
Et compte les douleurs de la Mère de Dieu,
Pour pouvoir supporter celle d'un tel adieu!
Lorsqu'il l'eut contemplée immobile en prière,
L'enfant avec amour l'embrassa par derrière,
Et, sans se retourner, se remit en chemin
En donnant à ses sœurs un serrement de main.

La mère dont la voix expira sur la lèvre,
Le vit, dans le ravin, bondir comme une chèvre;
Elle se tint debout, et, d'un œil inquiet,
Contempla le bonheur qui d'elle s'éloignait;
Et lorsqu'il disparut dans l'ombre des collines,
Elle eut, comme le Christ, sa couronne d'épines;
Elle sentit son front pâlir, puis ruisseler,
Et sa bouche s'ouvrit en vain pour l'appeler.
Il fallut regagner la cabane du pâtre,
En suivant des coteaux le long amphithéâtre,

Et meurtrir, sur les rocs tombés de la hauteur,
Des pieds qu'avaient brisés la marche et la douleur!
Oh! que pour remonter la colline fut rude!
Combien de fois, tombant mortes de lassitude,
Chacune, en s'essuyant le front avec la main,
Arrêtait ses regards, en pleurs, sur un chemin!

Quand l'enfant eut quitté les bras de ses compagnes,
Il descendit d'un trait la pente des montagnes;
Il ne se tourna pas, de peur qu'un souvenir
Ne glaçât son courage et le fît revenir.
Mais lorsque, se trouvant au milieu d'un bois sombre,
Il ne fut entouré que de silence et d'ombre,
Auprès d'un vieux melèze, au gigantesque tronc,
Il s'assit en posant ses deux mains sur le front.
Oh! que cet orphelin que l'indigence exile,
Qui passera la nuit peut-être sans asile,
Se sentit abattu, tremblant, exténué,
Quand du bras maternel il se vit dénué!
Avec quelle douleur, quelles inquiétudes
Son œil interrogeait les mornes solitudes!
Il implora le ciel, un ange l'entendit:
La voix de l'espérance à ses pleurs répondit;

Et, guidé par l'éclat d'une secrète étoile,
Il remit sur le dos sa besace de toile.

« Seigneur, sur cet enfant abaissez le regard!
« Daignez tendre la main au petit savoyard;
« Qu'il marche à vos côtés comme un aveugle en laisse,
« Dans la route si longue, hélas! pour sa faiblesse!
« Imprimez sur son front ce signe de douleur
« Qui fait que l'étrangère a pitié du malheur;
« Et, pour que les bercails s'ouvrent à son passage,
« Mettez la pureté du cœur sur le visage!
« Préservez avec soin du contact des méchants
« Et de leur souffle impur cet orphelin des champs!
« Il quitte le foyer pour un motif auguste:
« Qu'il marche, aidé par vous, dans le sentier du juste!
« Donnez-lui la santé, l'aumône et le travail,
« Pour qu'il puisse bientôt revenir au bercail
« Apporter l'abondance aux brebis orphelines,
« Et pleurer de bonheur en montant les collines! »

Le savoyard marchait: un souvenir du ciel
Versa sur sa douleur le baume de son miel;

Et, riche de vertu, de force et d'espérance,
Le soir du second jour il salua la France.

—

Le linceul de l'hiver, tendu sur la Savoie,
Avait dans la montagne effacé toute voie;
Les cieux étaient déserts; l'autour et l'épervier
Avaient fui de leur aire, au retour de janvier:
L'aigle seul, cet oiseau du deuil et des abîmes,
Restait pour contempler des désordres sublimes!
Le châlet des pasteurs, posé sur le vallon,
Pauvre nid qu'inclinait le choc de l'aquilon,
Recouvert, entouré d'un tas de neige énorme,
N'ôtait pas au désert sa blancheur uniforme.
Oh! que dans ces cercueils, pendant six mois fermés,
Les jours paraissaient longs aux troupeaux affamés!
A l'enfant qui vit d'air et de soleil, au pâtre
Qui n'a pas une feuille à jeter dans son âtre!
A la veuve sans pain, espérant le printemps,
Qui doit lui ramener son fils pleuré long-temps!

Que de fois elle ouvrait à moitié la fenêtre
Pour voir si le soleil d'avril allait paraître,
Et si le vent du sud, soufflant sur les coteaux,
Permettait aux bergers de paître les troupeaux!
Mais l'air était glacé, la plage solitaire;
Les brouillards, descendus des monts, rasaient la terre;
Dans l'horizon étroit que son œil parcourait,
Un aigle, par hasard, quelquefois se montrait,
Et son cri, que la faim rend plus aigre et plus triste,
Seul venait témoigner que la nature existe.

Auprès de l'âtre éteint la veuve vint s'asseoir:
La gorge mugissait, et la bise du soir
Secouant le châlet qu'un bloc de neige écrase,
Le faisait, par moments, chanceler sur sa base;
Et ce bercail de chaume, assis sur le rocher,
Ressemblait, à cette heure, à l'esquif du nocher
Qui, surpris par la mer, attend qu'une secousse
Le brise sur l'écueil où l'orage le pousse;
Et le vent s'entendait plus sinistre, plus fort:
Il portait dans son sein des éléments de mort!
La mère appréhendait que les neiges fendues,
Du séjour des glaciers en masse descendues,

Sous leur effort puissant mettant à nu le sol,
Ne vinssent emporter le châlet dans leur vol.
Chaque année, à l'époque où les montagnes blanches
Dans le fond des ravins tombaient en avalanches,
Elle était dans l'attente, et son pleur écouté
L'avait mise à l'abri du fléau redouté.
Mais au bruit incessant de la plage qui gronde,
Son angoisse est plus forte et la sueur l'inonde;
Son front est pâle et froid: un frisson de terreur
De quelque grand péril semble l'avant-coureur....
Tout-à-coup, un fracas de trombe et de tonnerre
Sous ses pieds chancelants a fait mouvoir la terre,
Et, comme un brin tordu que disperse le vent,
Le châlet dans l'abîme est emporté vivant!

Ceux qui vinrent ensuite au bercail de la veuve,
N'y rencontrèrent rien pour indice et pour preuve:
Hors le rocher du seuil, la neige avait tout pris....
Et lorsque l'orphelin, de retour de Paris,
Du berceau paternel voudra chercher la trace,
Il faudra que le cœur lui désigne la place!

—

Un soir, il revenait triste, découragé;
Que depuis le départ son front avait changé!
Que l'ennui, les refus, la souffrance et le jeûne
Avaient flétri ce front si candide et si jeune!
A la porte des grands son âme avait laissé
Les rêves de bonheur dont il s'était bercé;
A prier sur leur seuil il sait ce que l'on gagne,
Il ne quittera plus désormais la montagne:
Là, trois cœurs innocents, à son amour ouverts,
Lui feront oublier la rigueur des hivers;
Et si, parfois, le pain manque dans sa demeure,
Les pleurs sont moins amers près de quelqu'un qui pleure.

Il montait à pas lents les détours d'un sentier
D'où bientôt le bercail se verrait tout entier.
Quand il fut sur la crête, une terreur soudaine
Sur ses pieds chancelants le fit tenir à peine:
Il connaissait les lieux, et le premier regard
N'avait pas abusé le pauvre savoyard.
De quel coup déchirant son âme fut frappée!

La place du bercail était inoccupée!...
L'avalanche, en tombant, l'aura pris dans son vol,
Se dit-il en voyant le roc nu sur le sol.
En songeant à ses sœurs dans l'abîme jetées,
Qu'il avait du remords de les avoir quittées!
Il redouble le pas: chacun, en le voyant,
Pour ne pas l'affliger s'éloignait en fuyant.
Vers un rayon d'espoir son âme qui s'élance,
Avec effroi bientôt a traduit ce silence;
Il monte cependant. Parvenu sur le lieu,
Il appelle sa mère et ses deux sœurs: grand Dieu!
A peine quelques brins de chaume et de fougère
Restaient pour souvenir du berceau de son père!
Les arbres par le choc avaient été rompus,
Et leurs troncs se montraient noircis et corrompus!
L'enfant, de ce désastre explorant le théâtre,
Voulait sur son malheur interroger un pâtre;
Mais, depuis que la mort les avait désolés,
Ces lieux, dans leur douleur, demeuraient isolés.
Il s'assit, consterné, sur le tronc d'un vieil arbre:
Du seuil de sa cabane il regardait le marbre,
Ce seuil empreint pour lui de souvenirs vivants
Que n'effaceront pas les neiges et les vents.

Au milieu de la nuit, seul sur ce mont sauvage,
Sa plainte fit pleurer les échos du rivage.
Un soir, il revenait y prier à genoux,
Lorsque trois voix d'en haut lui dirent : Viens à nous !
Et l'enfant, détaché chaque jour de la terre,
Pour entendre ces voix s'entourait de mystère;
Du châlet, à toute heure, il visitait le seuil :
Et quand l'automne vint, là s'ouvrit son cercueil.

Une croix de sapin, signe lacrymatoire,
Rappelle aux savoyards cette touchante histoire;
Et quand l'hiver au loin chasse leur jeune fils,
Les mères vont, en pleurs, baiser ce crucifix!

UN NID D'OISEAU.

XI.

Laisse, enfant, sur la branche
Ce petit nid d'oiseau
D'herbe et de laine blanche,
Où la mère se penche
Comme sur un berceau.

Laisse-la sous son aile
Abriter, nuit et jour,
Ses petits qui, comme elle,
Auront une voix belle
Pour chanter leur amour.

Petites créatures,
Leurs ailes sont en fleur;
Leurs âmes sont si pures,
Que Dieu sent les blessures
Que leur fait l'oiseleur.

Écoute sous l'ombrage
Leur suave babil;
Exilés dans ta cage,
Ils perdraient leur ramage.
Chante-t-on dans l'exil?

Laisse à son espérance,
Par le rameau porté,
Ce nid qui se balance;
Laisse-lui son silence,
Son ciel, sa liberté.

Et bientôt réunies
Pour le chant de l'adieu,
Toutes ces voix bénies
Auront des harmonies
Et des hymnes pour Dieu.

L'AMOUR OTÉ.

XII.

J'aurais donné pour toi tout ce que l'homme adore,
Mon nom, mon avenir, la gloire, et plus encore!
Pour un mot de ta bouche, un regard de tes yeux,
J'aurais maudit mon frère et blasphémé les cieux!
Pour avoir dans ma main tes deux mains, jeune femme,
J'aurais renié Dieu, j'aurais vendu mon âme,
Souffert pendant vingt ans l'exil et la prison!
Je l'aurais fait hier: aujourd'hui la raison
A repris le dessus, la folie est passée,
Et tu n'es à mes yeux qu'une étoile éclipsée.

Qu'est-ce donc que l'amour pour qu'il dure si peu,
L'amour que je croyais une essence de Dieu?
Une aberration, un mensonge, un prestige
Qui, jeunes, nous séduit, qui plus tard nous afflige;
Un chemin où d'abord on rencontre des fleurs,
Puis des pierres, enfin des ronces et des pleurs!

Rien n'est durable sur la terre!
Livrée au vent des passions,
L'âme se glace, se resserre
Et se ferme aux illusions.
Comme le corps elle a ses rides,
Lorsque les sentiments arides
Succèdent à ceux de l'amour;
Lorsque notre œil, dans toute chose,
Voit l'épine, jamais la rose,
Et que la nuit chasse le jour.

Lorsque de vaines apparences
Font place à la réalité;
Quand nos rêves, nos espérances
Tombent comme une fleur d'été;

Quand sur les fronts les plus candides
Nous voyons les taches livides
Que la vieillesse y laissera;
Lorsque dans l'œil le plus céleste
Nous sentons la larme qui reste,
Et qui plus tard se versera:

Alors, nous nous tournons derrière,
Regrettant nos bonheurs perdus;
Ils sont tombés dans la poussière,
Et nous ne les retrouvons plus!
Nous les cherchons dans les folies,
Dans les coupes de vin remplies,
Dans le désordre des plaisirs;
Mais nous trouvons la joie amère:
Et notre tristesse énumère
Ses désespoirs et ses soupirs.

Les festins n'ont plus leur délire;
La nuit passe comme le jour;
Pour nous la lèvre est sans sourire,
Et le regard est sans amour.

Une robe, en passant, nous froisse :
Mais nulle étreinte, nulle angoisse
Ne rappelle un nom oublié ;
Et, lorsque la foule regarde,
Si nous nous tournons par mégarde,
C'est pour sourire de pitié.

Pour attrister ainsi nos âmes,
Pour glacer les os et le sang,
Qu'est-il survenu, pauvre femme ?
Dans nos cheveux un cheveu blanc,
Un peu de pâleur sur tes joues,
Un ennui que tu désavoues,
Mais qui perce dans ton regard ;
Le dégoût qui suit toutes choses,
Les épines après les roses,
Et l'absinthe après le nectar.

Maintenant qu'un souffle dissipe
Nos rêves, globules d'azur,
Et que le présent anticipe
Sur les mécomptes du futur,

Vers le passé jetant un voile,
Chacun va suivre son étoile,
En mouillant la route de pleurs,
Et, qu'elle soit étroite ou large,
Jusqu'au terme porter la charge
De ses ans et de ses douleurs.

Quand nous vidions tous deux le vase
D'un amour si près de finir,
Nous regardant avec extase,
Ne parlant que pour nous bénir;
Quand je ne voyais rien au monde
De plus beau que ta tête blonde,
De plus divin que ton regard,
Rien de plus pur que tes étreintes,
De plus déchirant que tes plaintes,
De plus triste que ton départ;

Aurions-nous pensé que le charme,
Que le prestige s'en irait
Sans laisser dans l'œil une larme
Et dans nos âmes un regret?

Aurions-nous pensé qu'avant l'heure
Où la mort du doigt nous effleure,
Il eût fallu nous séparer,
Prenant, sans un mot de reproche,
L'un la droite, l'autre la gauche,
De crainte de nous rencontrer;

Et qu'il ne resterait pour trace
D'un amour qu'avait béni Dieu,
Qu'un souvenir qu'une heure efface
Après le dernier mot d'adieu;
Quelques fleurs à terre effeuillées,
Quelques pages de pleurs mouillées,
Quelques soupirs jetés au vent,
Dans le passé plus d'un mécompte,
Dans notre cœur un peu de honte,
Des tombes derrière et devant?..

PARABOLES ET PROVERBES.

XIII.

LA SAGESSE.

1.

Médite mes conseils: mon fils, je te les donne
Pour que jamais au mal ton cœur ne s'abandonne,
Et pour que les méchants ne te séduisent pas:
Leur langage est menteur, leur souffle est adultère;
Et pareil à l'oiseau, qu'un fil tient à la terre,
Tu serais pris par leurs appâts.

Quand tu marches pensif, suis ta route et prends garde:
La femme avec désir t'observe et te regarde,

Elle veut te couvrir du filet qu'elle tend;
Ne vas pas te livrer à ses fausses caresses:
Le vinaigre est caché sous le miel des tendresses;
La douleur à ses pieds t'attend.

Une femme impudique est un remords qui ronge,
Une lèvre qui rit et qui ment, une éponge
Qui suce la sueur et s'imbibe de sang;
Un cancer ulcéré que rien ne cicatrise,
Une chaîne de fleurs dont chaque anneau vous brise,
Un chien qui mord en caressant.

Une femme impudique est un piège dans l'ombre,
Une épine dans l'œil, une nuit froide et sombre,
Un été sans moisson, une automne sans fruit,
Une main caressante où le stylet se cache,
L'abeille dans un lys dont la feuille est sans tache,
Un poison lent qui vous détruit.

Quand tu la trouveras, le soir, sur ton passage,
Avec des fleurs au front et du fard au visage,
Ne te détourne pas et poursuis ton chemin;
Le grain qu'elle répand est un appât perfide,

Ne le recueille pas, fuis d'une aile rapide :
Tu serais en cage demain.

Écoute mes leçons ; j'ai vieilli dans le monde,
J'ai vu de près combien toute haine est profonde ;
Nocher, de l'avenir je te montre l'écueil :
La mer paraît tranquille, et le flot s'y repose ;
Mais sur le lac d'azur si ton esquif se pose,
Il peut s'ouvrir pour ton cercueil.

Rayon, ne brille pas au-delà de ta sphère ;
Devant les grands projets réfléchis et diffère :
Contente-toi du peu que le ciel t'a donné ;
Si tu n'as qu'un épi, sème-le pour qu'il germe ;
Lorsqu'on marche trop vîte on tombe avant le terme,
Et le corps reste abandonné.

Demeure sur le seuil où tu reçus la vie,
La médiocrité ne porte pas envie ;
Mais l'homme qui s'élève est haï des méchants.
De l'or des orphelins ne grossis pas ton coffre :
La fortune bien cher fait payer ce qu'elle offre,
Et les larmes suivent les chants.

La tête qui grandit au péril est en butte,
L'orage, lorsqu'il vient, la courbe ou la culbute.
L'arbuste est humble, faible, et se laisse plier:
Le calme du vallon le couvre de fleurs blanches;
Tandis que la tempête, en tourmentant ses branches,
Déracine le peuplier.

Et que sont les grandeurs, mon fils, devant la tombe!
Ou de haut, ou de bas, n'importe! l'homme y tombe;
L'insensé seul s'attache à ce qui doit finir:
Il caresse d'amour une ombre fugitive,
Un bonheur éphémère, une gloire fictive,
Pour laquelle il perd l'avenir.

Mais, loin des vanités dont il fuit le tumulte,
De l'âme et de la foi le sage suit le culte;
Sans envier le champ et le sillon d'autrui,
Il cultive le sien; plein de joie, il recueille
Pour lui le grain de blé, pour sa brebis la feuille,
Et Dieu l'aide et descend vers lui:

Il bénit son travail, il garde sa famille;
Il donne un cœur de vierge, un front d'ange à sa fille:

Pieuse, au dernier jour, elle ferme ses yeux;
Et lorsque, après le soir, étoile solitaire,
Son âme entr'ouvre l'aile et s'enfuit de la terre,
L'amitié l'accompagne aux cieux!

L'HUMILITÉ.

2.

Mon enfant, que ton œil reflète
Les espérances de ton cœur;
Devant la croix courbe la tête;
Jamais, de ta coupe ne jette
Le fiel qu'y verse le Seigneur.

L'affliction qu'il nous envoie
Cache toujours un peu de miel;
Trop d'espérance ou trop de joie
Fait sortir de la bonne voie,
Et nous éloigne un peu du ciel.

Souvent une âme heureuse et neuve
Préfère l'ombre à la lueur;
On n'est sage qu'après l'épreuve:
Il faut que l'homme ici s'abreuve
Ou de larmes ou de sueur.

Il faut qu'il marche et qu'il parvienne
Au terme où Dieu lui tend la main,
Et qu'en pleurant il se souvienne
Que d'autres sueurs que la sienne
Ont mouillé l'herbe du chemin.

Et, quand pour tous il se courrouce,
Si l'orage, dans sa fureur,
Mon fils, t'épargne sa secousse,
Si la vie à ton âme est douce,
A genoux bénis le Seigneur.

Si dans le jour ta route a d'ombre,
L'arbre des fleurs, la source d'eau;
Si tes épis germent sans nombre;
Si, quand la nuit est froide et sombre,
Ton astre allume son flambeau;

Si le pain qu'ici bas tu manges
N'est jamais arrosé de pleurs;
Si la voix sainte des bons anges
Écarte tes pieds de nos fanges
Et ton âme de nos douleurs;

Riche des biens dont Dieu nous prive,
Quand le flot vient nous assaillir,
S'il te laisse en paix sur la rive,
De tout le bonheur qui t'arrive
Tu ne dois pas t'enorgueillir!

Mon fils, souvent une seconde
Suffit pour nous jeter le deuil;
Les espérances de ce monde
Sont fugitives comme l'onde:
Toutes s'arrêtent au cercueil.

La mort peut, d'une seule haleine,
Flétrir la fleur qui t'embaumait,
Dessécher la mamelle pleine,
Et briser l'épi de la plaine
Dont l'abondance te charmait;

Elle peut fermer, avant l'heure,
La lèvre qui te sourira,
Et te laisser dans la demeure,
Seul avec un aïeul qui pleure
Et qui, bientôt, te quittera.

Tôt ou tard notre rêve avorte:
Chaque jour voit tomber sa fleur;
L'illusion, qui nous escorte,
S'arrête au seuil de notre porte,
Et nous n'ouvrons qu'à la douleur!

LE TRAVAIL.

3.

L'oiseau chante, l'aurore brille,
Dans les cieux l'étoile s'éteint;
Le moissonneur prend la faucille,
L'abeille cherche son butin.

Dans les airs la cloche s'éveille,
La poule appelle ses petits;
La glaneuse dans sa corbeille
A ramassé quelques épis.

Toute créature s'agite
Pour la prière ou le travail;
L'hirondelle sort de son gîte,
Et le pâtre de son bercail.

Et Dieu, qui fait naître l'aurore,
Par toi n'a pas été loué!
La paresse qui te dévore,
Au lit encor te tient cloué.

Dans une douce somnolence
Tu perds le matin d'un beau jour;
Entouré d'ombre et de silence,
Tu fais quelque rêve d'amour.

Éveille-toi, mon fils, et songe
Que la paresse t'apauvrit,
Qu'elle est un cancer qui te ronge

Et que la sueur le guérit.

Encore un jour, encore une heure
De ce repos qui t'a bercé;
L'aiguillon qui déjà t'effleure,
Sans remède t'aura percé.

La faim, assise sur ta porte,
Viendra secouer ta torpeur;
Le crime sanglant qui l'escorte,
A ses côtés te fera peur.

De ta demeure dévastée
Les amis d'un jour s'en iront;
La faim seule avec toi restée,
A trente ans ridera ton front.

En vain ton âme avait en elle
La justice et la charité,
Elle deviendra criminelle!
Médite cette vérité;

Enferme-la dans ton entraille,

Qu'elle soit ton dogme et ta loi :
Riche ou pauvre, mon fils, travaille,
Et Dieu se tournera vers toi.

Le travail est la loi de l'homme :
Il vaut mieux que l'or et l'argent ;
Il honore le toit de chaume
Et les haillons de l'indigent.

Il éloigne de la pensée
Les désirs, enfants de l'orgueil,
Et l'ambition insensée,
Fleur perfide au bord d'un écueil.

Il rend l'âme et le corps robustes,
Et les prépare à la douleur ;
Il donne la force aux arbustes,
Le fruit de l'arbre après la fleur.

Il verse sur nous, à toute heure,
Ses espérances et ses dons ;
Il enrichit notre demeure
Des sueurs que nous répandons.

La famille avec lui prospère,
Et les sillons sont plus nombreux :
Retiens les leçons de ton père,
Mon fils, et tu seras heureux !

L'AUMONE.

4.

Quand le rameau fleurit, quand Dieu le favorise
Des rayons du soleil, des baisers de la brise,
Qui rafraîchit le val ombreux,
Ne donne pas le temps aux oiseaux de rapine
De t'enlever le fruit et de laisser l'épine :
L'arbre n'est pas planté pour eux.

Lorsque dans les sillons tracés sur la colline
L'épi mur et grandi sur lui-même s'incline,
Fais la moisson avant l'été,
De peur que l'aquilon, l'incendie ou l'orage,

Ne viennent te ravir le fruit de ton ouvrage
Et la sueur qu'il t'a coûté.

Lorsque des jours frileux les bises se sont tues,
Et que de leur toison les brebis revêtues,
Du bercail ont fini l'exil,
Fais courir les ciseaux sur leur robe de laine,
De peur que le buisson du val ou de la plaine
Ne te l'arrache fil à fil.

Prends alors tous ces biens que le Seigneur te donne,
Mais, à ton tour, mon fils, répands-les en aumône,
Et que le pauvre en ait un peu.
Quand les faveurs du ciel enrichissent tes granges,
Tu ne chasseras pas les orphelins, ces anges
Qui t'implorent au nom de Dieu;

Tu les feras asseoir au foyer charitable;
Ils se contenteront des débris de ta table:
Eux sont ici comme l'oiseau:
La mère ne vient pas leur donner la pature;
Et le riche qui trouve une humble créature,
Lui doit le pain et le berceau.

Recueille aussi, mon fils, le vieillard et la veuve;
Que du lait des brebis ton amour les abreuve:
Ils sont aveugles et sans bien;
Le malheur a brisé l'appui de leur faiblesse,
Et, d'étape en étape, ils sont menés en laisse
Par l'amitié d'un pauvre chien.

Ne passe pas près d'eux sans que, dans ton entraille,
La charité frémisse et la pitié tressaille:
D'orgueil ne te détourne pas;
Du pain de tes enfants donne-leur une tranche;
Pour les rassasier, au nom de Dieu, retranche
Quelques miettes de tes repas;

Et celui qui d'en haut gouverne toutes choses,
Sèmera sur tes jours des parfums et des roses:
Tous viendront te glorifier!
La main de l'indigent, c'est une terre en friche;
L'aumône, c'est le grain répandu par le riche
Et que Dieu fait fructifier.

L'indigent, c'est un puits que la chaleur altère;
L'aumône, un filet d'eau qui filtre sous la terre

Goutte à goutte pour l'abreuver;
L'indigent, c'est l'oiseau qui va languir en cage;
L'aumône, c'est la main qui le rend au bocage,
Et qui s'ouvre pour le sauver;

L'indigent, c'est l'esquif quand la vague s'irrite;
L'aumône, c'est le port qui l'accueille et l'abrite;
L'indigent, c'est un roi tombé;
L'aumône, c'est un œil qui de ses pleurs s'afflige;
L'aumône, c'est l'appui qui relève la tige
D'un roseau qu'on avait courbé.

LA FIDÉLITÉ.

5.

Aime d'amour la femme
Qui t'offrit sa beauté;
Et, pour elle, dans l'âme,
Garde pure ta flamme
Et ta fidélité.

Mon fils, que l'adultère
T'épargne ses douleurs:
Son souffle délétère
Couvre en un jour la terre
De feuilles et de fleurs.

Il flétrit ce qu'il touche,
Il est brûlant au cœur
Comme l'ail à la bouche;
Ne souille pas la couche
Du frère ou de la sœur.

Que ta compagne aimée
Soit, pour remplir tes vœux,
Une fleur embaumée,
Une nuit parsemée
D'étoiles et de feux.

Purs et jolis comme elle,
Que tes premiers enfants,
Un fils et sa jumelle,
Lui tètent la mamelle,
Comme deux jeunes faons;

Que le lait s'en épanche
Pour former des ruisseaux,
Et que cette onde blanche
Sur les lèvres, étanche
La soif des deux agneaux.

Et, dans le nid de mousse,
Attachée à ta foi,
Colombe chaste et douce,
Que son amour ne pousse
Des soupirs que pour toi.

Que son souffle parfume
Ton sein de son odeur;
Que le feu qu'elle allume
Jamais ne se consume
Dans les plis de ton cœur.

Qu'elle donne à ta couche
Les ivresses du ciel;
Qu'aucun homme ne touche
Du doigt ou de la bouche
Son calice et son miel.

Que ta fille, fleur blanche,
Surpasse sa beauté;
Qu'aucun vent ne retranche
Le fruit né de ta branche,
Arbre par Dieu planté!

L'amour est une essence,
N'en gâte pas l'odeur
Par la concupiscence,
Et garde l'innocence
De la chair et du cœur:

Mon fils, sa main nous presse;
A l'heure de la mort,
Elle aide la vieillesse:
Et le vice ne laisse
Que les pleurs du remord!

LE BUISSON DE LA ROUTE.

XIV.

Aux brebis du hameau ton épine dérobe,
Tous les soirs, quelque fil détaché de leur robe:
Tu te pares de leurs débris;
Et le pauvre, en passant, avec amour recueille
Chaque brin oublié qu'il trouve sous la feuille,
Et que l'orage n'a pas pris.

Plus tard, quand vient l'hiver, lorsque la neige brille,
Du fruit de tes larcins sa nudité s'habille,
Et ta ronce a glané pour lui;
Le Seigneur, qui prévoit, te plaça sur la route
Dans l'intérêt du pauvre, et pour qu'il eut, sans doute,
Un peu de part des biens d'autrui.

Mais dans la vie, hélas! on trouve des épines
Qui ne rendent jamais, du fruit de leurs rapines,
Aucun débris, aucun lambeau;
Leur suave parfum nous attire et nous berce,
Mais, caché sous la fleur, un aiguillon nous perce
Et déchire notre manteau.

La femme y laisse, en pleurs, sa robe d'innocence,
Le sage sa vertu, le héros sa puissance,
L'enfant sa joie et sa candeur;
Attirés sur l'écueil par la blancheur des roses,
Ils apprennent, surpris, la fin de toutes choses,
Dans les angoisses du malheur.

Et ces buissons fleuris, aux pointes douloureuses,
Ces ronces, ô mon Dieu, sont toujours plus nombreuses

Et nous dépouillent fil à fil;
Mais je ne sonde pas leur but humanitaire:
Je sais qu'avant le ciel tu nous donnes la terre,
Et que nous sommes dans l'exil!

LIVRE II.

JÉSUS-CHRIST.

XV.

L'ÉVANGILE.

1.

L'Enfant-Dieu grandissait; dans l'ombre et le mystère
Il avait médité son code humanitaire:
Et quand de l'enseigner les temps furent venus,
Il versa dans les cœurs ses dogmes inconnus.
Il répandit au loin la semence féconde
De ce grain qui devait fertiliser le monde:
Sa main, dans le sillon, s'ouvrit à chaque pas,
Et les oiseaux du ciel ne le mangèrent pas.
Maudits et méconnus, les pauvres de la terre

Recueillirent la voix de l'Enfant du mystère ;
Sous l'aile du Sauveur ils vinrent se ranger
Et s'asseoir à sa table, où tous purent manger.
Eux, courbés si long-temps sous le pied des superbes,
Qui jamais du sillon ne recueillaient les gerbes,
Qui n'avaient que le grain oublié par l'oiseau,
Que le moindre zéphir ployait comme un roseau,
Qui portaient des haillons, qui couchaient sous le chaume,
Se sentirent grandis devant le Nouvel-Homme
Qui venait proclamer l'égalité de tous :
Et d'une chaste étreinte ils pressaient ses genoux.

Le Sauveur, en voyant ces pauvres et ces veuves,
Versait des pleurs pour eux ; ces larmes, douces preuves
De l'amour de son âme, étaient un baume saint
Répandu goutte à goutte et versé dans leur sein.
Il expliquait alors par une parabole,
Que ceux qui n'ont ici ni le pain, ni l'obole,
Qui vivent de sueur, de jeûne et de pitié,
Du Seigneur, dans le ciel, ont toute l'amitié.

Du nouveau conquérant qui grandit et s'élève
La persuasion est la force et le glaive ;

Il n'a rien ici bas : il est seul, il est nu,
Dans le bercail du pauvre au monde il est venu.
Celui qui de la foi veut faire la conquête
N'a pas même un abri : sur le chemin il quête,
Il reçoit du passant l'obole ou le denier,
Et se nourrit du pain qu'on met dans son panier.
Et cependant le peuple accourt, il l'environne :
Tous embrassent les pieds de ce roi sans couronne,
De ce roi dépouillé, qui n'a pour leur offrir
Que l'espoir d'un bonheur qui les aide à souffrir !...

Un jour, hors de la ville, une foule nombreuse
Baisait du Rédempteur la chaussure poudreuse :
Les grands et les petits embrassaient ses genoux
En lui disant ces mots : « Jésus, bénissez-nous !
« Nous avons faim et soif : versez dans nos poitrines
« Le baume consolant de vos saintes doctrines ;
« Éloignez le démon, dont le venin maudit
« Nous inspire l'orgueil. » Jésus leur répondit :
« Mon Père m'a mandé, dans sa clémence auguste,
« Pour abaisser le cèdre et pour grandir l'arbuste,
« Pour apaiser le vent qui courbe les roseaux,
« Pour nourrir l'orphelin et les petits oiseaux ;

« Ainsi, vous qui souffrez, retenez ma parole :
« Quand le pharisien vous refuse une obole,
« N'enviez pas son or avec des pleurs aux yeux ;
« Car ce riche, jamais, n'entrera dans les cieux. »

Quand il eut vu que tous comprenaient sa doctrine,
Jésus, pour méditer, monta sur la colline.

—

« Les hommes sont égaux, tous sont fils de la terre ;
« La vie est un rayon, et la mort un mystère
« Qui nous cache l'éternité ;
« Mais le juste à qui Dieu montre sa sainte flamme,
« Lit, par delà la mort, avec les yeux de l'âme,
« L'avenir de l'humanité !

« Hommes, ne vendez pas la lumière pour l'ombre,
« Pour des jours d'un moment des jours pleins et sans nombre :

« Faites ce que je vous ai dit;
« Ne vous occupez pas des choses de ce monde;
« Car la nuit va venir, nuit affreuse et profonde,
« Où le pécheur sera maudit!

« Faites-vous un trésor de sagesse et d'aumônes:
« Ces richesses, toujours, sont louables et bonnes,
« Elles vous suivent dans la mort;
« Vous ne les laissez pas comme l'avare laisse,
« Quand le cercueil scellé dévore sa vieillesse,
« Les deniers dans son coffre-fort.

« Près du lit de douleur, avide sentinelle,
« Quand la mort a touché votre front de son aile
« Et sonné l'heure de l'adieu;
« Lorsqu'attendant le sort de votre âme en silence,
« Mornes, vous contemplez la terrible balance
« Que tiennent deux anges de Dieu:

« Toutes les pièces d'or, tous les biens de la terre
« Valent moins que les pleurs que verse, avec mystère,
« L'enfant que vous avez nourri,
« Lorsque, pendant l'hiver, quand la bise était forte,

« Vous l'avez rencontré, seul devant une porte,
« Sans pain, sans mère et sans abri;

« Valent moins qu'un regret de sa sœur, pauvre fille,
« Qui vous doit sa vertu, sa joie, une famille;
« Dans les étreintes du malheur,
« Elle allait se flétrir à l'haleine du vice:
« Et vous êtes venus, comme un ange propice,
Abriter cette jeune fleur.

« Méditez mes leçons, suivez mon Évangile:
« Celui qui ne croit pas est un morceau d'argile
« Qui se brise sur le rocher;
« Il se desséchera comme le chaume vide,
« Lorsque l'hiver approche et que sa main livide
« Ou son souffle vient le toucher.

« Celui qui ne croit pas les choses que j'annonce
« Est un grain de froment tombé près de la ronce
« Ou sur une route oublié;
« Il ne grandira pas aux rayons de l'aurore;
« Car la ronce, en naissant, le suce et le dévore,
« Ou le passant le foule au pied.

« Celui qui ne croit pas est un figuier sauvage
« Que tourmente le vent, que le torrent ravage,
« Et qui, sur l'abîme penché,
« Porte un fruit âpre et dur que le pâtre recueille,
« Figuier que l'ouragan dépouille feuille à feuille,
« Et qui lui-même est arraché. »

Quand le Christ eut fini sa sainte parabole,
Son front s'illumina d'une grande auréole;
Ensuite il disparut dans un sillon de feu,
Et la foule, à genoux, rendit grâces à Dieu.

—

« Je suis venu pour dire à l'homme
« Que mon royaume est loin d'ici,
« Que la vie est un feu de chaume,
« Qu'elle passe comme un fantôme,
« Et qu'il est un fantôme aussi.

« De Dieu je suis le mandataire,
« Je suis porteur de ses décrets ;
« Devant lui César doit se taire,
« Car son souffle renverse à terre
« Le cèdre antique des forêts.

« Il donne à l'arbre le feuillage,
« A l'herbe aride un filet d'eau ;
« Il donne au lion le courage ;
« Sa main sur la route soulage
« Le mendiant de son fardeau.

« Il réchauffe de son haleine
« L'enfant sur la pierre oublié ;
« Aux agneaux il donne la laine ;
« Il donne aux épis de la plaine
« Un grain mûr et multiplié.

« Il donne au faible qui l'honore
« La force dont il a besoin ;
« Et, lorsque le malheur l'implore,
« A qui reçoit il donne encore,
« S'il est humble et s'il vient de loin.

« Son amour n'est pas périssable,
« Il suit l'homme dans le tombeau;
« Et de dons source intarissable,
« La rive a moins de grains de sable,
« Et la mer moins de gouttes d'eau.

« Heureux le sage qui médite
« Ces paroles de verité,
« Et qui, pour marcher à ma suite,
« Jette la richesse maudite
« Et s'entoure de pauvreté!

« Le Christ ne méprise personne:
« Les humbles seront grands ailleurs!
« Je bénis le puissant qui donne;
« Mais je préfère à toute aumône
« L'aumône du pauvre et ses pleurs.

« Aux orphelins j'ouvre la porte,
« Et, s'ils sont nus, je les vêtis;
« Loin des loups, au bercail j'emporte
« La brebis égarée ou morte,
« Et je veille sur ses petits! »

Deux disciples du Christ, prosternés sur la pierre,
Recueillaient ces leçons : c'était Judas et Pierre.

—

« Un grain de sénevé qu'on sème dans les champs
« Devient arbre, il grandit à l'abri des méchants :
« Dieu le sauve de leurs outrages ;
« Et, quand l'automne arrive, il émiette son grain,
« Que les oiseaux du ciel recueillent brin à brin,
« Avant la neige et les orages.

« Le soir, quand la forêt mugit sous l'aquilon,
« Le gland, avec effort jeté dans le vallon,
« Au sol attache ses racines ;
« Bientôt il bravera les vents impétueux :
« Et de l'humble rameau le front majestueux
« S'élève au dessus des collines.

« Le lion, en naissant, dans son antre caché,
« Se traîne avec douleur sur le ventre couché :

« La clarté blesse sa paupière;
« Un homme, de son pied le tûrait sans effort,
« Et rien n'annonce en lui l'animal noble et fort:
« Il n'a ni griffes, ni crinière;

« Mais le feu du désert l'aura bientôt grandi.
« Voyez se dessiner son cou mieux arrondi.
« Dans ses veines le sang bouillonne;
« Entendez-le rugir, à l'heure du danger,
« Lorsqu'il a quelque affront, quelque insulte à venger,
« Ou lorsqu'il cherche sa lionne.

« Ce grain de sénevé, ce gland, ce lionceau,
« C'est l'homme qui me suit, c'est un humble roseau
« Dont le zéphir courbait la tête;
« Mais Dieu le fortifie au sein de la vertu;
« Et celui que, naguère, un souffle aurait battu,
« Résiste au choc d'une tempête!

« Par les grands de ce monde il était méprisé:
« Sa sandale était vieille et son manteau brisé;
« Tel qu'un lépreux qu'on abandonne,
« Il n'osait se montrer tant il était impur!

« Et, vaine ombre, le soir il glissait sur le mur,
Quand venait l'heure de l'aumône.

« Il mendiait, la nuit; il gémissait, le jour;
« Pour lui de ses enfants l'œil était sans amour,
« Leur cœur se montrait dur et sombre;
« Rassasié d'affronts, d'opprobre et de douleurs,
« Des heures d'amertume et de celles des pleurs
« Sa mémoire perdait le nombre.

« Le chien, ce noble ami, l'avait abandonné,
« Au premier malheureux l'ingrat s'était donné;
Les fous raillaient sa tête chauve;
« Les bercails se fermaient devant ce loup cruel;
« Pour abri, bien des fois, il n'avait que le ciel
« Ou quelque antre de bête fauve.

« Mais, dans son repentir, il est venu vers moi;
« Il a baisé mes pieds, comme les pieds d'un roi;
« Il a suivi mon Évangile!
« J'ai reçu dans mes bras l'orphelin délaissé;
« J'ai sauvé du vautour le passereau blessé:
« J'ai fait de l'or avec l'argile.

« Son champ a prospéré; ses fils sont revenus
« Lui demander pardon, humbles et les pieds nus;
« Son chien le regarde et le flaire;
« Un ange est descendu vers Job sur le fumier.
« Radieux, dans le temple il entre le premier,
« Et ses épis remplissent l'aire.

« Justes, je vous le dis: Venez porter ma croix,
« Et vous serez plus grands devant Dieu que les rois.
« La puissance est un brin de chaume:
« Le feu le met en cendre, et le vent qui survient
« Disperse ses débris dont nul ne se souvient:
« Ainsi fait la cendre de l'homme.

« Mais la vertu demeure et survit à la mort:
« La plus forte puissance est un cœur sans remord!
« Vos corps ne sont que des poussières:
« L'orage se prépare et les emportera;
« Mais de vous dans le ciel, justes, il restera
« Vos aumônes et vos prières! »

Les docteurs, rassemblés autour de Jésus-Christ,
Écoutaient sa parole, et nul ne la comprit.

—

« Celui qui dans le ciel veut avoir une place,
« De tout mensonge humain doit détourner la face,
« Et se faire un manteau de sagesse et de foi.
« Pour que Dieu vienne en lui comme en un sanctuaire,
« Il doit avoir le cœur aussi blanc qu'un suaire,
« Et vivre sous ma sainte loi.

« C'est moi qui suis venu pour laver les souillures,
« Pour sauver du péché les poitrines impures;
« Le méchant par ma mort sera purifié:
« Je m'offre en holocauste au salut de la terre;
« Et quand j'aurai fini ma tâche humanitaire,
« Mon corps sera crucifié!

« Or donc je vous le dis: Avant que le temps vienne,
« Dépouillez votre robe et mettez-vous la mienne:
« C'est la robe de vie et d'immortalité!
« C'est la robe des saints, la robe nuptiale
« Qui n'a jamais terni sa blancheur virginale
« Au contact de l'impureté.

« Secouez vos souliers que couvre la poussière,
« Pour suivre de mes pas la trace et la lumière,
« Ne vous effrayez pas des ronces du chemin!
« Ma route, je le sais, est douloureuse et rude;
« Mais, quand le voyageur tombe de lassitude,
« J'accours, et je lui tends la main.

« Si dans l'obscurité votre marche s'égare,
« Je brillerai, pour vous, dans l'ombre comme un phare.
« J'entretiendrai sa flamme au sommet du coteau;
« Des tempêtes d'hiver j'apaiserai la rage;
« Et si vous avez froid pendant la nuit d'orage,
« Je vous prêterai mon manteau.

« Pour suivre le Seigneur, pour rentrer dans ses voies,
« Oubliez les festins, quittez les folles joies:
« Dans la coupe, l'absinthe est mêlée au nectar;
« Fuyez les vanités et les gloires du monde:
« Que faut-il à la mort? une heure, une seconde,
« Et, peut-être, il serait trop tard!

« Homme, ne perdez pas vos jours dans la paresse,
« Vos nuits dans le sommeil, vos âmes dans l'ivresse,

« Utilisez le temps que vous accorde Dieu!
« Le soir touche au matin, le matin à l'aurore;
« Une heure n'est qu'un souffle, et ce souffle dévore
« Vos os comme un charbon au feu.

« Le jour est au labeur, la nuit à la prière:
« Aux douceurs du sommeil refusez la paupière,
« Car la saison approche et le froment est mûr;
« Moissonnez dans le jour, priez dans la nuit sombre,
« Lorsque vous distinguez à peine un reflet d'ombre
« Qui glisse furtif sur le mur.

« Consolez les douleurs des âmes qui gémissent;
« Donnez votre héritage aux veuves qui pâtissent:
« Que feriez-vous de l'or? contentez-vous de peu!
« Pour nourrir ses enfants que le pauvre le prenne:
« Oiseau, vous trouverez comme lui votre graine,
« Si vous êtes sous l'œil de Dieu.

« L'oiseau s'afflige-t-il de manquer de pâture?
« Vous serez comme lui; comme à lui, la nature
« Vous donnera le pain que vous implorerez;
« Vous aurez pour la nuit un gîte solitaire,

« Les miettes que l'enfant laisse tomber à terre,
« Et le brin d'herbe des forêts.

« Ne maudissez personne : accordez vos prières
« A toutes les douleurs, à toutes les poussières,
« A l'exilé qui passe, et dont l'exil est loin,
« A l'insensé qui raille et vomit le blasphème,
« Au superbe, à l'impie, au traître, au tyran même :
« Priez, ils en ont tous besoin.

« Priez, priez souvent, la prière du juste
« Fait descendre du ciel une clémence auguste,
« Et l'espoir vient sécher les larmes des bannis ;
« Celui qui blasphémait au remords s'abandonne,
« Le superbe s'incline et le tyran pardonne :
« La prière les a bénis.

« Pour un agneau perdu qu'au bercail on rapporte,
« Pour un dos délivré d'une charge trop forte,
« Pour un affront sans plainte et dans les pleurs souffert,
« Pour un enfant vêtu qui tremblait sur la neige,
« Pour un petit oiseau qu'on éloigne du piège,
« Pour un lit au malade offert,

« Pour quelques mots pleurés sur l'herbe d'une tombe,
« Pour une main tendue au faible qui succombe,
« Pour un esquif mené pendant l'orage au port,
« Pour uu buisson de ronce ôté d'un pied qui boite,
« Le Seigneur vous réserve une place à sa droite,
« Et vous bénira dans la mort! »

Quand Jésus eut préché ces vérités divines,
Ses disciples émus frappèrent leurs poitrines;
Et, courbant devant lui leurs fronts humiliés,
Ils baignèrent de pleurs les cordons de ses pieds!

—

« Pendant l'orage Dieu s'incline
« Pour abriter l'humble roseau;
« Le brin d'herbe de la colline,
« Desséché jusqu'à la racine,
« Reçoit du ciel sa goutte d'eau.

« Le jeune oiseau, dans son nid d'herbe,
« Trouve une aile pour le couvrir;
« Le champ du riche et du superbe
« Avec lui partage sa gerbe
« Et le grain mûr pour le nourrir.

« L'agneau, timide créature,
« Est réchauffé par sa toison;
« Tous les êtres de la nature
« Ont une part de nourriture,
« De gîte, d'ombre et de gazon.

« La nuit, quand l'horizon se voile,
« Lorsque des écueils sont devant,
« Dieu laisse briller une étoile
« Pour la barque dont l'humble voile
« S'est déchirée au premier vent.

« L'innocence, avant qu'elle tombe,
« A le juste pour défenseur;
« Le ramier trouve sa colombe,
« Le cadavre trouve sa tombe,
« Et le frère trouve sa sœur.

« Or donc, vous qui suivez ma trace,
« Vous êtes riches avec peu.
« Toute empreinte de pied s'efface,
« Le fer s'use, la grandeur passe :
« Mais le juste demeure en Dieu.

« Acceptez ce que la main donne,
« Et bénissez en recevant ;
« On doit faire ou prendre l'aumône :
« L'arbre qui ne nourrit personne
« Sera desséché par le vent.

« Le pauvre est l'arbre de la route :
« Il n'a que l'ombre et la fraîcheur,
« L'âne à son pied s'arrête et broute,
« L'oiseau s'y pose, et l'homme écoute
« Une voix qui parle à son cœur.

« Le riche est un figuier sauvage :
« Il n'a ni l'ombre ni le fruit,
« Il est triste et seul sur la plage,
« Et, tôt ou tard, un vent d'orage
« Le déracine et le détruit ! »

Un riche, du figuier méditant le symbole,
Dans le sac d'un vieillard mit sa dernière obole ;
Le Christ, en le voyant prier à ses genoux,
Lui présenta sa main et lui dit : Suivez-nous !...

—

« Le royaume de Dieu, ce paradis des anges,
« N'ouvrira pas sa porte à l'avare endurci,
« Qui, tandis que les saints célébrent ses louanges,
« Pour ramasser de l'or fouille toutes les fanges,
« Souvent, tous les crimes aussi.

« Le royaume de Dieu n'ouvrira pas sa porte
« Au libertin impur qui, couronné de fleurs,
« Semble s'enorgueillir du scandale qu'il porte,
« Et qui voit, sans pitié, près de sa mère morte
« Un enfant répandre des pleurs.

« Le royaume de Dieu n'offrira pas sa gloire,
« Ses aurores sans nuits et ses hymnes sans fin,
« Au riche qui, du pauvre oubliant la mémoire,
« Dans un banquet d'amis passe le jour à boire,
« Sans songer que d'autres ont faim;

« Au frère qui poursuit de sa haine son frère,
« Et des biens paternels lui dévore la part;
« Au fils dénaturé qui méprise sa mère,
« Au jeune corrupteur qui porte l'adultère
« Dans le lit chaste d'un vieillard;

« A l'oiseleur qui tend un piège à la colombe,
« Et cueille dans le nid ses œufs à peine éclos;
« A celui qui, sans pleurs, passe près d'une tombe,
« Et qui devant le faible, ou la vierge qui tombe,
« Par des chants couvre ses sanglots;

« Au moissonneur qui dort quand l'aube se réveille,
« Et qu'un premier rayon vers l'Orient a lui;
« Au passant qui renverse une ruche d'abeille,
« A l'assassin caché qui, le soir, tend l'oreille
« A des pas qui viennent vers lui;

« Au pauvre qui reçoit l'aumône sans prière,
« Au prêtre du Seigneur d'un faux zèle embrasé,
« Au puissant dont le char vole dans la carrière,
« Qui ne se tourne pas pour regarder derrière
« L'enfant sous la roue écrasé.

« Mais le ciel s'ouvrira pour l'esclave fidèle
« Qui consume ses jours dans un labeur sans fruit,
« Qui porte, sans se plaindre, une chaîne cruelle,
« Et ne maudit jamais, quand sa sueur ruisselle,
« Le maître injuste qui le suit.

« Mais le ciel s'ouvrira pour le riche qui donne
« Ses prières aux morts et son pain aux vivants,
« Qui reçoit au foyer celui qu'on abandonne
« Quand la feuille de l'arbre avec douleur frissonne
« Et qu'on entend siffler les vents.

« Mais le ciel s'ouvrira pour le pasteur qui garde
« Ses brebis avec soin et les suit pas à pas;
« Qui, le soir, sur son dos met celle qui s'attarde,
« Et, lorsqu'il faut rentrer, les compte et puis regarde
« Si quelque loup ne les suit pas.

« Mais le ciel s'ouvrira pour le prêtre qui sème
« La parole de Dieu comme un grain dans les champs;
« Qui pour vêtir autrui se dépouille lui-même,
« Et par sa charité refoule le blasphême
« Dans les entrailles des méchants;

« Pour l'héritier qui rend un bien illégitime,
« Pour l'enfant qui conduit les pas de son aïeul,
« Pour l'innocent qui meurt sur l'échafaud du crime,
« Et pour le tendre ami qui jette à la victime
« Un mot d'adieu qu'il jette seul;

« Pour le voluptueux qui renonce à la joie,
« Qui se rase la tête, et, le front suppliant,
« Les mains jointes, pieds nus, suit le Christ dans sa voie
« Après avoir donné sa tunique de soie
« Pour un manteau de mendiant;

« Pour le nocher qui va, quand la tempête est forte,
« Éloigner de l'écueil une barque en péril;
« Pour le noble proscrit que la haine déporte,
« Lorsqu'il voit devant lui toute espérance morte,
« Dans les angoisses de l'exil! »

Jésus baissa la tête, et de son homélie
Le dernier mot mourut sur sa lèvre pâlie;
Le soir, quand de la nuit le voile l'eut couvert,
Il sortit de la ville, et fut dans le désert.

« Laissez venir à moi ces enfants dont les charmes
« Réjouissent les cœurs et tarissent les larmes;
« Anges, ils vont ouvrir les ailes vers le ciel;
« J'aime leurs cheveux blonds, j'aime leur innocence;
« Leur souffle est un parfum plus doux qu'aucune essence;
« Ce sont des fleurs pleines de miel.

« Oh! laissez-les venir, car leur voix est plus tendre
« Que celle que l'oiseau le matin fait entendre
« Lorsqu'il chante l'amour et la beauté des cieux;
« Ou lorsque, vers le soir, sur l'arbre de la route
« Il pleure des regrets, que le passant écoute
« Avec des larmes dans les yeux.

« Laissez-les s'approcher; qu'ils viennent ces beaux anges
« Sourire à mon amour et chanter les louanges
« De Celui qui d'en haut les garde et les soutient!
« Leur âme est sans péché, leur front est sans nuage :
« Ce sont des arbrisseaux plantés sur un rivage
« Où nul vent, où nul flot ne vient.

« Ce sont des fleurs des champs à leur première aurore,
« Dont la feuille argentine à peine se colore;
« Les perles d'un collier rayonnant de rubis,
« Des petits de colombe orphelins et sans plume,
« Les premières clartés d'un astre qui s'allume,
« Des agneaux aux flancs des brebis.

« Le lin de leur tunique est plus blanc que la neige;
« Ils courent au hasard, sans redouter de piège,
« Et l'âme des méchants leur est cachée encor;
« Ils livrent, sans soupçon, leur lèvre à leurs caresses,
« Comme ils livrent au vent leurs cheveux, dont les tresses
« Se balancent en boucles d'or.

« Ils cueillent le plaisir comme on cueille une rose,
« Sans prévoir que, plus tard, de larmes on l'arrose;

« Que la ronce recèle un dard sous chaque fleur ;
« Et que, lorsque ce dard dans notre chair s'enfonce,
« La fleur tombe flétrie à terre, et que la ronce
« Reste seule avec la douleur.

« Ils sautent, en riant, sur l'herbe d'une tombe ;
« Ils ignorent, hélas! que tout ce qui vit tombe,
« Que l'homme est un épi dont Dieu fait la moisson,
« Et que, peut-être, avant qu'ils aient grandi d'un pouce,
« Le temps, qui suit sa marche et vers la mort les pousse,
« Aura fermé leur horizon.

« Oh! laissez-les venir s'abriter sous ma robe,
« Afin que, dans ses plis, à leurs yeux je dérobe
« La coupe de douleur qu'ils doivent boire un jour!
« Oh! laissez-les venir poser leur tête blonde
« Sur le sein de Celui qui doit offrir au monde
« Tout son sang et tout son amour!

« Eux ne rugiront pas sur le seuil du prétoire,
« Lorsqu'on aura chargé ma tête expiatoire
« D'une couronne indigne, et mon dos d'une croix!
« Eux ne mêleront pas la rage à l'ironie,

« En mettant sur mon corps couvert d'ignominie
« La robe écarlate des rois.

« Lorsqu'on aura craché sur ma face avilie,
« Eux ne m'offriront pas le vinaigre et la lie
« Quand la soif brûlera ma lèvre avec douleur,
« Quand plusieurs railleront ma pudeur virginale,
« Quand nul n'aura pour moi cette pitié banale
« Qu'on accorde même au voleur.

« Ceux qui feront cela sont des hommes iniques,
« Des scribes dont le pauvre a payé les tuniques,
« Des publicains à vendre et vendus sans remord,
« Des docteurs de la loi, chefs de la synagogue,
« Qui dans une homélie ou dans un apologue
« Trouveront mon arrêt de mort.

« C'est un juge écoutant des sicaires féroces,
« C'est, peut-être, un des miens dont les caresses fausses
« Seront, pour me trahir, des signes convenus;
« C'est de Jérusalem l'affreuse populace
« Vociférant ma mort au milieu d'une place
Où je passerai les pieds nus!

« Et les petits enfants, touchés de ma misère,
« Seuls me témoigneront une pitié sincère :
« Ils verseront des pleurs en me voyant passer!
« Oh ! laissez-les venir, pour que je m'abandonne
« Aux consolations célestes que me donne
« Leur front qu'ils m'offrent à baiser ! »

A l'appel du Sauveur deux enfants répondirent,
Et comme des chevreuils à ses côtés bondirent;
Jésus sur leur visage abaissa son œil doux,
Et, pour les embrasser, les mit sur ses genoux.

—

« Pharisien, vous vendez l'âme
« Et vous la revendez encor,
« Ce soir, pour un baiser de femme,
« Demain, pour une pièce d'or.
« Du peuple vous êtes l'ulcère :
« Vous insultez à sa misère

« Par le faste de vos habits;
« A ses yeux votre orgueil étale
« Une robe presque royale
« Où brillent l'or et les rubis.

« Vous séduisez par vos paroles
« La foule aveugle qui vous suit;
« Histrion, vous avez deux rôles:
« Un pour le jour, un pour la nuit.
« Le jour, pénitent hypocrite,
« Vous voulez vous faire un mérite
« Des faussetés de votre cœur:
« Vous venez prier dans le temple,
« Et, pour que chacun vous contemple,
« Vous baisez les dalles du chœur.

« Le soir, quand l'ombre est descendue,
« Quand nul œil sur vous n'est ouvert,
« Et nulle oreille au loin tendue,
« Alors, d'un long manteau couvert,
« Vous allez au sein des orgies
« Humecter vos lèvres rougies

« Par la débauche et par le vin;
« Long-temps votre soif s'en abreuve;
« Puis, vous marchandez à la veuve
« Sa fille qui pleure de faim.

« Vous êtes semblable à ce vase
« Dont le dehors est radieux,
« Et le dedans rempli de vase:
« Comme lui vous trompez les yeux.
« Vous êtes l'épine sauvage
« Qui, sous les roses du rivage,
« Cache son venin et son dard;
« Colosse orgueilleux et fragile,
« Posé sur un socle d'argile,
« Vous êtes debout par hasard!

« Mais tel qu'un épi que secoue
« Le moindre orage déchaîné,
« Votre corps, tombé dans la boue,
« Par la corde sera traîné;
« On déchirera votre robe
« Et le prestige qui dérobe

« Votre honte et votre impudeur ;
« Votre âme, alors, hideux mensonge,
« Vos membres, que la lèpre ronge,
« Montreront à tous leur laideur.

« Vos grandeurs seront disparues
« Avec l'habit que vous portiez,
« Et, comme le pauvre des rues,
« Vous serez foulé sous les pieds;
« Chacun vous demandera compte
« De sa misère ou de sa honte,
« Le premier comme le dernier:
« L'esclave, de votre puissance;
« La vierge, de son innocence;
»Et la veuve, de son denier.

« Vous dévorerez leur outrage,
« Vous vous courberez sous leurs coups,
« Cachant de honte le visage
« Dans vos mains et sur vos genoux.
« Vous qui fûtes riche et superbe,
« Vous aurez moins de paille et d'herbe

« Que le cheval ou le pourceau;
« Votre tête blanche et maudite
« N'aura pour chevet et pour gîte
« Que les ordures du ruisseau.

« Vous à qui la terre féconde
« Donna long-temps son fruit premier,
« Vous serez plus nu, plus immonde,
« Plus vil que Job sur le fumier.
« Nuit et jour, au coin d'une borne
« Vous attendrez, muet et morne,
« Un peu d'aumône et de pitié:
« Mais vous n'aurez pour toute aumône,
« Que quelques miettes qu'abandonne
« Le mendiant rassasié;

« Car la vengeance vous emporte:
« Vous maudissez le Fils de Dieu,
« Vous le chassez de votre porte,
« Sans vêtement et sans adieu!
« Vous versez le sang des prophètes,
« Vous voulez voir toutes les têtes

« Se courber plus bas que vos pieds ;
« Vous avez une foi factice ;
« Et Dieu, du haut de sa justice,
« Vous a vu quand vous le trompiez ! »

Jésus-Christ dans le temple expliquait ce passage,
Et les pharisiens lui rirent au visage.

LE DÉICIDE.

2.

Les jours étaient venus : la semence était faite,
Le peuple avait ouï la voix du Dieu-Prophète ;
Et le grain de froment à ses soins confié,
Dans le sol le plus dur avait fructifié.

Son labeur est fini ; le temps marque son heure :
Les docteurs de la loi veulent que Jésus meure !
Ces sicaires de Rome à sa face ont jeté
L'anathème de honte et d'immortalité :

Ils veulent que la tombe avec sa main de glace
Étouffe cette voix qui leur pèse et les lasse,
Et que le Fils de l'Homme, indigne novateur,
Arrose le gibet de son sang rédempteur.

Des soldats l'ont saisi par ordre du pontife,
Ils le mènent pieds nus de Pilate à Caïphe :
Et dans Jérusalem, cette cité de sang,
Les malédictions l'accueillent en passant.
La foule, devant lui par la vengeance accrue,
Comme un troupeau de chiens sur son manteau se rue;
Il a la corde au cou comme un vil criminel,
Et son œil cherche en vain un regard fraternel :
Des millions de voix vocifèrent l'insulte;
Mais nul cri de pitié ne sort de ce tumulte;
Et devant ces clameurs et ce peuple indigné,
Jésus marche à la mort, confus et résigné.

La foule l'a suivi jusqu'au seuil du prétoire;
Pilate a commencé son interrogatoire;
Et, devant les bourreaux altérés de son sang,
Il ose dire seul : Cet homme est innocent!
A ce mot de pitié que dicte la clémence,

Le murmure calmé s'éveille et recommence,
De la bouche de tous, cette menace sort:
« Jésus de Nazareth a mérité la mort! »

Pilate a confirmé cette sentence inique!..
On arrache à son corps un reste de tunique;
La verge ensanglantée, aux yeux des assistants,
Frappe ses membres nus de douleur palpitants;
Et, devant les bourreaux baissant sa tête sainte,
Le Christ endure tout sans pousser une plainte!

On a mis sur son dos l'instrument de la mort;
Au sommet du Calvaire il monte avec effort;
Mais son corps, affaibli sous la charge, chancelle,
Et sa tête, de sang et de sueur ruisselle...
Il s'assit sur la pierre et vit qu'à ses douleurs
Quelques femmes offraient l'aumône de leurs pleurs.

—

« Ne pleurez pas sur moi, leur dit-il, pauvres femmes,
« Réservez vos pitiés pour ces bourreaux infâmes

« Dont la férocité se lit dans le regard ;
« Réservez vos pitiés pour leur folle jactance,
« Pour le juge vénal qui vendit ma sentence,
« Au prix qu'avait fixé César.

« Réservez vos pitiés pour la ville homicide
« Dont la haine a dressé l'échafaud déicide,
« Dont la voix a rugi, pour perdre un innocent,
« Comme un lion blessé qu'une meute lacère,
« Comme un lépreux maudit que torture un ulcère,
« Comme un tigre altéré de sang.

« Réservez vos pitiés pour la foule méchante
« Qui devant ma souffrance et mes angoisses chante,
« Qui rit en me voyant ployé sous le fardeau!
« Réservez vos pitiés pour ce soldat féroce,
« Pour ce centurion dont l'ironie atroce
« M'offre du vinaigre au lieu d'eau!

« Réservez vos pitiés pour Sion l'adultère!
« Je lègue à ses enfants sa tache héréditaire,
« Le manteau que sa main impudique m'ota ;
« Je leur lègue mon sang, mes pleurs, mes agonies,

« Les tourmens de la croix et ceux des gémonies,
« Gethsémanie et Golgotha!

« Legs de perdition, héritage de haine,
« Sang vicié, poison resté dans chaque veine,
« Lèpre affreuse, excitant l'horreur et le dégoût,
« Qui les fera chasser des temples et des villes,
« Et rejeter au loin comme les choses viles
« Qu'on entasse dans un égout!

« Pleurez Jérusalem, courtisane éhontée,
« Sur ma tête sanglante avec les pieds montée,
« Qui célèbre sa joie et ma mort en dansant,
« Qui dans le vice impur se pollue et se vautre!
« Pleurez sur ses erreurs, car sa honte est la vôtre,
« Puisque son sang est votre sang!

« Pleurez! car le Seigneur la voit et la mesure:
« Il lui fera payer sa dette avec usure,
« Outrage pour outrage et douleur pour douleur;
« Il la dépouillera de sa robe cynique;
« Et l'étranger voyant la courtisane inique,
« Se moquera de sa laideur.

« Il la retranchera comme une herbe maudite;
« Et le temps va sonner l'heure que j'ai prédite :
« Ses murs s'écrouleront dans le sang et le feu!
« Il ne restera pas d'elle pierre sur pierre :
« Ses palais les plus hauts seront couchés à terre,
« Renversés par le vent de Dieu.

« Malheur alors, malheur à la femme fertile,
« A l'arbre couronné d'une fleur inutile,
« A tous ceux que la mort n'aura pas moissonnés!
« Aux oiseaux dans les airs, aux brebis dans l'étable,
« Au prêtre sur l'autel, au libertin à table,
Aux vieillards comme aux nouveaux nés!

« Malheur, malheur à tous! Mon Père qui me venge,
« Fera briller la foudre et le glaive de l'ange,
« L'eau deviendra bourbeuse et le froment mauvais;
« Ceux qui ne sont pas nés bondiront dans le ventre;
« La frayeur étreindra le pauvre dans son antre,
« Et le riche dans son palais.

« Et ceux de ses enfants qu'épargnera la hache,
« S'en iront implorant un abri qui les cache :

« Ils fuiront au désert, en laissant derrière eux
« Leurs frères et leurs sœurs, consumés sous la cendre ;
« Il leur faudra long-temps monter, puis redescendre
« A travers des sentiers pierreux.

« Ils souffriront la faim, la soif, la lassitude.
« En vain ils chercheront dans cette solitude,
« Un puits pour s'abreuver, une ombre pour s'asseoir :
« La citerne à leur soif dérobera ses sources,
« Et pour se reposer des longueurs de leurs courses,
« Ils n'auront que l'ombre du soir.

« Après avoir franchi des espaces sans bornes,
« Au seuil de l'étrangère ils viendront, nus et mornes,
« Implorer un pain dur qu'ils mouilleront de pleurs ;
« Mais ils seront chassés comme des loups avides,
« Et chacun reprendra sa marche, les mains vides,
« Pour aller mendier ailleurs ! »

Le Christ, en achevant, avait repris la charge :
Sa goutte de sueur est plus noire, plus large ;
Et, pressé par les coups d'un soldat inhumain,
Il mouille à chaque pas les pierres du chemin !

—

Jésus est à sa dernière heure :
La douleur marche à son côté ;
D'un doigt sanglant la mort l'effleure ;
Et lui, dans sa détresse, pleure
L'humanité.

L'humanité ! qui le baffoue
Par des chants impurs et des cris ;
Qui couvre sa gloire et sa joue
D'insulte, de honte, de boue
Et de mépris !

L'humanité ! que sa souffrance
Sauve du mal et de la mort ;
Elle, qu'une auguste vengeance
Déshéritait de l'espérance
Et du remord !

Son corps, courbé par l'agonie,
Ne peut plus traîner le fardeau;
Alors, couvert d'ignominie,
Sa face sanglante est honnie
Par le bourreau.

Sur le sable aigu de la route,
Il est traîné jusqu'au sommet:
Là, sa sueur ruisselle toute!
Et lui, triste, pardonne, écoute
Et se soumet.

Deux criminels, jugés infâmes,
L'attendaient sur le Golgotha;
Les regards lui jetaient des flammes:
Les enfants, les vieillards, les femmes,
Tout l'insulta.

Le manteau que ses pleurs mouillèrent,
Devant elles lui fut ôté:
Des mains impures le souillèrent;
Et les impudiques raillèrent
Sa nudité.

Il est cloué sur la croix sainte,
Son œil se tourne vers le ciel;
Sa soif fait entendre une plainte;
Et, pour réponse, il a l'absinthe
Mêlée au fiel.

La douleur contriste sa face;
Vaincu par elle, il dit: « Mon Dieu!
« Ayez pitié! faites-moi grâce!!! »
Puis sa tête retomba lasse:
Ce fut l'adieu!

LE PREMIER NOVEMBRE.

II.

Les morts sont oubliés! les morts vieillissent vite!
Leur cendre est un fantôme effrayant qu'on évite;
Et lorsque, par hasard, notre œil trouve leurs noms
Sur un marbre couvert d'herbe, nous nous tournons
De crainte qu'un soupir exhalé de leur couche,
Nous saisisse d'horreur et que leur main nous touche.
De peur qu'avec leurs os décharnés, devant nous
Ils viennent se dresser ou se mettre à genoux;

De peur qu'avec leur voix qui se lamente et pleure,
Ils sonnent notre glas et nous annoncent l'heure,
Nous fuyons vite, allant chercher la joie ailleurs,
Sans même leur laisser l'aumône de nos pleurs!

Et cependant ces morts et leur froide poussière,
Peut-être avaient besoin d'une seule prière!
Peut-être, quelques mots de notre âme élancés
Auraient fini leur peine; et nous sommes passés!..

Et cependant ces morts nous aimaient dans la vie!
C'est une mère sainte à notre amour ravie,
C'est un fils, une épouse, un père, et, loin, tout seul,
Sous un arbre, oublié, son père, notre aïeul.
Eh bien! leur souvenir à toute heure s'efface:
C'est un rayon éteint dont l'œil cherche la trace;
Seulement, quelquefois, bercés par le plaisir,
Lorsqu'avec ses deux mains le mal vient nous saisir;
Lorsque le désespoir et la douleur nous tiennent,
Nous nous souvenons d'eux, et des remords nous viennent.
Alors, nous demandons leurs tombeaux ignorés,
Pour aller les bénir avec des mots pleurés!

Oh! ne détournons pas la tête
Quand nous passons près d'un tombeau!
La cendre des morts est muette;
Mais son silence nous répète
Que la tombe est sœur du berceau.

Et ce silence de la tombe
Est plus terrible que la voix
Du ciel, quand le tonnerre tombe
Ou sur le nid de la colombe
Ou sur le trône de nos rois.

Ce silence est plus lamentable
Que le cri des pauvres nochers,
Quand, brisant leur voile et leur cable,
La mer les vomit sur le sable
Ou les jette sur les rochers.

Pour la tombe où dorment nos frères
Quittons les roses du chemin:
Allons consoler leurs poussières
Par nos pleurs et par nos prières:
Peut-être il serait tard demain!

Heureux ceux qui quittent la joie
Avec ses fleurs et ses remords,
Ses coupes où l'âme se noie,
Et, seuls, s'en vont suivre la voie
Qui mène au sépulcre des morts!

Car la tristesse les soulage,
La tristesse remplit le cœur;
Et le plaisir, trompeuse image,
Courbe nos têtes avant l'âge,
Sous la vieillesse et le malheur.

Peut-être un jour! peut-être une heure!
Et Dieu nous ôtera d'ici!
Il veut que l'homme naisse et meure:
Pour lui, le soir, la cloche pleure,
Le matin elle pleure aussi!

Et de ces rêves illusoires
Qui long-temps nous avaient bercés,
De nos triomphes, de nos gloires,
Que reste-t-il? quelques croix noires
D'où les noms sont presque effacés!

Le jour des morts, à l'heure où le soleil décline,
Ainsi je méditais en montant la colline;
Les pauvres du hameau, suivis par le pasteur,
S'avançaient vers un champ placé sur la hauteur:
Une haie en buissons y formait une enceinte,
Et des dents du chevreau préservait l'herbe sainte.
Un piédestal de bois, planté vers le milieu,
Fut l'autel où le prêtre offrit l'encens à Dieu;
Auprès de lui, la foule, à genoux sur les ronces,
Des prières des morts murmurait les réponses!

Je sentis que mes pieds hésitaient sur le seuil,
En entrant dans l'enceinte, et je baissai mon œil:
Je reconnus de loin un cyprès solitaire,
Planté depuis l'automne; et, le visage à terre,
Les mains jointes, long-temps on m'y vit prosterné.
Il était tard: chacun s'en était retourné,
Sur moi le fossoyeur avait fermé la porte
Avec un lien fait d'une liane morte.
Le soleil, à moitié caché sous l'horizon,
D'une lueur éteinte effleurait le gazon;
Les rafales du soir, par la haie amorties,

Sifflaient en agitant la feuille des orties;
La tête des cyprès, courbée avec effort,
Faisait entendre un son d'agonie et de mort;
Et la cloche, mêlant son glas à ce murmure,
Remplissait de douleur mon âme et la nature.
La nuit allait se faire, et, saisi de frissons,
J'entendis une voix courir dans les buissons...
Leur branche, dépouillée au souffle de l'automne,
A peine conservait un brin de feuille jaune;
Triste, je m'arrachai de ce lugubre enclos,
A pas lent et le cœur oppressé de sanglots!

De la colline solitaire
Je suivis les sentiers déserts;
Au loin, la cloche funéraire
D'un dernier son frappait les airs.

La lune, à travers un bois sombre,
Me lança son premier rayon;
Mon manteau projetait une ombre
Et frôlait l'herbe du gazon.

Je croyais entendre, derrière,
D'une voix les accents confus
Me demander une prière
Pour ceux des miens qui ne sont plus!

C'était la plainte et le murmure
D'une âme en peine qui souffrait;
C'était l'écho de la nature
Qui de pitié pour lui pleurait.

C'était le bruit de quelque ronce
Qu'agitait le souffle du nord;
Et tout n'obtenait, pour réponse,
Que le silence de la mort.

Je m'assis un moment sur une pierre noire;
Et là, de tous les miens rappelant la mémoire,
Je songeai que, bientôt, mes jours comme les leurs,
Mes jours, rêvés si beaux, finiraient dans les pleurs;
Que, peut-être, déjà mon heure était venue;
Et que ma cendre aussi dormirait, inconnue,

Dans un coin du vallon, où le pâtre, le soir,
Viendrait, insouciant, frédonner et s'asseoir.

La lune se cacha, les sentiers étaient sombres:
Je descendis alors, ombre, au milieu des ombres.

UN VIEUX SOLDAT.

III.

Les tambours escortaient au lieu du dernier somme,
Dans un cercueil de bois, la poussière d'un homme:
C'était un vieux soldat du siècle, un ouvrier;
Sur sa bière on voyait des galons de fourrier,
Un habit de trente ans dont le fil se délabre,
Et, sur ce vieil habit, la giberne et le sabre;
Et devant ces galons, ce sabre et cet habit,
Je me suis incliné de respect, et j'ai dit:

« Un de plus dans la tombe, un de moins sur la terre!
« Le cercle des héros chaque jour se resserre;
« Et ces hommes de fer qui firent tant de bruit,
« Bientôt se tairont tous dans le sein de la nuit!
« Encore un gland qui tombe, un rameau qui s'effeuille,
« Une vie achevée et que la mort recueille!
« Encore un demi-dieu de ce siècle géant
« Qui se perd au cercueil, cet immense océan
« Qui n'a pas de repos, qui n'a pas de rivage,
« Et qu'un vent éternel bouleverse et ravage!
« Que nous restera-t-il de vingt ans de combats?
« Une gloire de plus, sur la terre; et, plus bas,
« Des ossements blanchis, des cendres mal couvertes,
« Des cadavres laissés sur des plages désertes,
« Quelques noms apparus, que tous savent par cœur,
« Et par-dessus ces noms, celui de l'Empereur! »

Devant ces souvenirs, j'ai vu, comme un fantôme,
Se dresser devant moi la gloire du grand homme!
J'ai mesuré ses pas, j'ai suivi son chemin,
J'ai contemplé sa face et son front surhumain,
J'ai sondé son regard, j'ai compté ses victoires,
Pesé dans les deux mains, ses fautes et ses gloires;

Et quand j'ai réfléchi que cet astre des airs
Un jour s'était éteint sur des rochers déserts ;
Qu'après avoir vingt ans rayonné sur l'Europe,
Bonaparte dormait dans sa froide enveloppe,
Sur un sol étranger, loin de tout œil ami,
Dans les replis du cœur ma tristesse a gémi,
Pleurant le fourrier mort que ne pleurait personne,
Et songeant aux épis que l'orage moissonne!

LE BERCEAU ET LA TOMBE.

IV.

LE BERCEAU.

« Mon nom béni rappelle
« Un hymen fait en Dieu;
« L'enfant à la mamelle,
« Le bégaie et l'épèle
« Pour chant et pour adieu.

« La maison la plus sainte
« Est lugubre sans moi;
« Je rends douce l'absinthe,
« Et j'étouffe la plainte
« De l'esclave et du roi.

« J'apporte sous le chaume
« Comme dans le palais,
« La joie au cœur de l'homme;
« La femme ne me nomme,
« Sans prière, jamais.

« La famille s'empresse,
« Joyeuse, à mon entour;
« Et, dans son allégresse,
« L'épouse me caresse
« Par un baiser d'amour.

« Et toi, profonde et vaste
« Comme l'éternité,
« Tu formes un contraste
« Avec ma candeur chaste
« Et ma sérénité.

« La tristesse t'entoure,
« Et jusques dans ton œil
« Le ver des morts laboure.
« Pour si vite qu'il coure
« Nul ne franchit ton seuil.

« Ton souffle sèche et glace,
« Il blanchit les cheveux;
« Ta main ride la face :
« A tout être qui passe,
« Ta voix dit : Je te veux!

« Il faut qu'il t'appartienne,
« Ou plus tard, ou plus tôt,
« Que sa cendre soit tienne;
« Et pour que l'heure vienne
« Tu n'as qu'à dire un mot.

« Le cri qui te prononce
« Est la plainte des pleurs;
« Et, sur tes bords, la ronce
« Par sa douleur annonce
« Ce que sont tes douleurs.

« Plus d'un sanglant mystère
« Se cache sous ta croix,
« Quand ton baillon fait taire
« La voix humanitaire
« Des héros ou des rois.

« Tu couvres de ton ombre
« Le secret des tyrans ;
« Toujours muette et sombre,
« Tu ne dis pas le nombre
« Des têtes que tu prends.

« Précipice où s'enfonce
« L'enfant comme l'oiseau,
« La fleur comme la ronce,
« L'appel et la réponse,
« Le lit et le berceau ;

« Ecueil caché sous terre
« Où se brise, en pleurant,
« L'homme, esquif solitaire,
« Qui passe avec mystère
« Comme un fantôme errant ;

« Coupe au breuvage immonde
« Qu'on boit avec terreur,
« Tombe froide et profonde,
« Épouvantail du monde,
« Ton nom me fait horreur !!! »

LA TOMBE.

Et la tombe couverte
D'un linceul pour manteau,
Sur la plage déserte
Pour un enfant ouverte,
Répondit au berceau :

« Ta jeunesse m'outrage
« Par des propos amers;
« Frère faible et volage,
« Sais-tu d'où vient l'orage
« Qui soulève les mers?

« Sais-tu d'où vient la plainte
« Qui se perd sur l'écueil?
« Et, lorsqu'elle est éteinte,
« D'où vient le pleur qui suinte
« Goutte à goutte de l'œil?

« Sais-tu combien la route
« Est longue à parcourir?
« Ce que la sueur coûte,
« Et, pour la suer toute,
« Ce qu'un front doit souffrir?

« Quand tu sauras ces choses,
« Quand sous un vent mortel
« S'effeuilleront tes roses,
« Et que tes lèvres closes
« Voudront prier le ciel,

« Tu verras l'âme humaine
« Se nourrir de douleurs,
« Et celui qui la mêne,
« Composer sa semaine
« De regrets et de pleurs.

« Sans doute, alors plus sage,
« Cessant de m'insulter,
« Heureux sur ton passage
« De trouver dans l'orage
« Un port pour t'abriter,

« Tu béniras la tombe
« Qui t'offre un sein ami;
« Qui l'offre à ce qui tombe,
« Qu'on soit homme ou colombe,
« Pourvu qu'on ait gémi.

« Tu verras, moins injuste,
« Qu'au sein de la douleur,
« Je suis un port auguste
« Où s'abrite l'arbuste,
« L'enfant comme la fleur;

« Que je suis un refuge
« Et non pas un écueil;
« Et que l'ordre d'un juge
« Mercenaire ou transfuge
« N'en franchit pas le seuil.

« Je sers, dis-tu, le crime
« Et je suce le sang!
« Mais, dans le même abîme,
« Derrière la victime
« Le meurtrier descend.

« Réfléchis donc et songe
« Que, sous les pas humains,
« La joie est un mensonge
« Plus vide qu'une éponge
« Qu'on presse entre les mains;

« Et que l'homme, herbe morte,
« S'envole à la merci
« Du malheur qui l'emporte:
« Mais que je suis la porte
« Par où l'on sort d'ici! »

UN VOYAGEUR.

V.

« Mon Dieu! délivrez-moi de ma charge de peine,
« Pour qu'au bord du chemin je puisse prendre haleine!
« Avant de commencer son étape du soir,
« Laissez le pélerin s'abreuver et s'asseoir!
« Dans son âme, où la foi se mêle avec le doute,
« Laissez-le replier, en comptant ce que coûte
« De marche et de sueur, le sentier douloureux
« Où se heurtent les pieds de tant de malheureux,

« Sans que jamais du sein des ombres les plus noires,
« Phare consolateur des divins promontoires,
« Un rayon apparu de loin montre le port
« Aux nochers dont l'esquif lutte contre la mort!

« Sous la charge des jours mon épaule se plie,
« Ma tâche de chemin sera bientôt remplie!
« Je ne sais d'où je viens, et j'ignore où je vais:
« Mais plus je marche, et plus le chemin est mauvais;
« La pierre a déchiré ma dernière sandale,
« Et je me suis perdu la nuit dans un dédale!
« Que vais-je devenir, suant sous mon fardeau,
« Si vous ne me tendez la main ou le cordeau,
« Pour m'aider à choisir, couvert de doute et d'ombre,
« Votre sentier, Seigneur, dans ces sentiers sans nombre!

« Des frères, par hasard rencontrés sur mes pas,
« Ont voulu m'enseigner ce qu'ils ne savaient pas;
« J'ai suivi leurs conseils: j'ai dévié de route:
« Mais j'ai senti grossir mon angoisse et mon doute,
« Et, pour vous invoquer, j'ai ployé les genoux
« Quand j'ai vu ces pasteurs se perdre comme nous!
« Quand j'ai vu qu'ils avaient même chair, même entraille

« Que le dernier agneau, que la dernière ouaille;
« Quand j'ai vu qu'ils voulaient le fruit et la toison,
« J'ai pesé leurs discours au poids de ma raison,
« Et je les ai trouvés bien légers et bien vides!
« J'ai compris que plusieurs étaient des loups avides,
« Loups entrés dans l'étable avec de faux habits,
« Pour égorger le chien et manger les brebis.

« Je me suis dit alors: cherchons d'autres étoiles,
« Cherchons d'autres nochers, mon esquif est sans voiles
« Depuis que sur les mers tous les vents l'ont battu...
« Et j'ai crié vers vous, et vous vous êtes tû!

« Me voilà donc privé de lumière et de guide,
« Cherchant la vérité qui se perd dans le vide,
« Et jetant dans l'espace un regard obstiné
« Pour voir d'un astre ami l'éclat prédestiné:
« Mais l'ombre est devant moi, l'obscurité derrière;
« Vingt fois, j'ai commencé ma plainte et ma prière,
« J'ai fatigué mes yeux de larmes, et mes cris
« Sont allés au désert où les vents les ont pris!
« J'ai lu les livres saints, la Genèse, les Psaumes;
« Mais dans tous ces écrits, on voit le doigt des hommes,

« Car de plus d'une erreur le signe m'a frappé,
« Et mon doute avec eux ne s'est pas dissipé.
« Avant donc, comme après, je n'ai su que deux choses:
« La souffrance et la mort; mais la fin, mais les causes
« De cette mort: ce fait immuable, absolu;
« Ce problème à résoudre, et jamais résolu:
« Tout est caché, Seigneur! et de ce grand mystère
« Tu n'as pas dit un mot à l'enfant de la terre,
« Cet enfant dont le front est marqué de ton sceau,
« Et qui court vers la tombe en entrant au berceau.

« Mais si tu nous créas, Seigneur, à ton image;
« Si notre cœur éprouve, en t'offrant son hommage,
« Quelque chose d'auguste et d'immatériel,
« C'est que tu l'animas d'un feu venu du ciel!
« Lorsque les pieds de l'homme auront fini leur course,
« Le rayon montera radieux vers sa source;
« Après avoir été sur la terre assailli
« Par l'orage, à ta droite il sera recueilli
« Sans doute; et, délivré de sa robe charnelle,
« Il brillera sans fin dans la sphère éternelle!

« C'est ainsi que mon cœur raisonne quelquefois;

« Mais le doute aussitôt fait entendre sa voix;
« Et, comme le pêcheur tourmenté par la lame,
« Je sens grandir alors l'anxiété de l'âme :
« Je crains que tant de pleurs ici-bas répandus
« Ne soient pour l'avenir des pleurs vains et perdus;
« Qu'après avoir traîné la charge jusqu'au terme,
« Le néant du tombeau devant nous se ferme,
« Et qu'il ne reste, enfin, de tant d'êtres vivants,
« Qu'un peu plus de poussière abandonnée aux vents!
« Devant cet avenir et cette récompense
« La vie est triste, et j'ai des frissons quand j'y pense!..

« Mais à cet avenir, mon Dieu, je me soumets!
« J'ai déjà vu partir tant d'amis que j'aimais,
« Fuir tant d'illusions, doux rêves de quelque ange,
« Femme, enfant le matin, le soir poussière et fange,
« Le bonheur de mes jours tant de fois se briser
« Dans un dernier adieu, dans un dernier baiser,
« Que, comme le nocher vieilli dans les orages,
« J'affronterai l'écueil sans craindre les naufrages!

« J'aime à me retracer ce passé douloureux:
« Lorsque je me souviens, je me sens presque heureux!

« En remuant du pied des poussières éteintes,
« Il en sort des soupirs entremêlés de plaintes;
« Et ces soupirs des morts viennent me rappeler
« L'heure de désespoir où je vis s'en aller
« Ceux qui m'accompagnaient dans ce pélerinage,
« Et qui m'ont laissé seul poursuivre le voyage!
« Ces plaintes, aux accords tristes et déchirants,
« Nul ne les comprendrait; mais, moi, je les comprends!
« Et, par un souvenir, j'explique et j'interprête
« Cette langue du cœur pour tout autre secrète.

« Jeune, un vaste horizon à l'œil se dessina;
« De la gloire l'éclat trompeur me fascina:
« Je parcourus la vie, enivré de prestiges,
« Sans regarder devant, et sans voir les vestiges
« De chute et de sueur que tant de pieds humains
« Naguère avaient laissé sur le bord des chemins;
« Je cueillais, en passant, les roses et la joie,
«Sans songer que des pleurs je poursuivais la voie:
« Je ne connaissais rien d'ici-bas que l'amour
« Avec ses rêves d'or, ses chimères d'un jour,
« Son calice de vie où notre âme s'abreuve
« Avant que du dégoût elle ait subi l'épreuve;

« L'amour, dans son enfance et sa virginité,
« Ce bonheur d'un moment qui vaut l'éternité;
« Qui fait que la douleur semble fuir ou se taire,
« Et qu'on ne veut pas croire aux larmes de la terre!

« Aussi, lorsqu'un cercueil, que la mort fit sortir
« Du foyer paternel, bien haut vint m'avertir
« Du néant de mes jours, du vide de mes rêves,
« Je crus sentir mon cœur saigner de mille glaives!
« Et lorsque de la mort le silence éternel
« M'envoya de la tombe un adieu solennel,
« Et que je crus entendre une voix de fantôme
« Dire : Nous nous quittons! mais, au revoir, jeune homme!
« La main de la frayeur sur ma face passa...
« De ce coup imprévu le choc me renversa;
« Et la réalité m'apparut froide, sombre:
« La vie avec ses pleurs, la mort avec son ombre!

« Bientôt la main de Dieu s'appesantit sur moi:
« Il me donna des jours de malheur et d'effroi;
« La haine m'imputa l'infamie et le crime:
« Je fus d'une vengeance innocente victime,
« Entouré de méchants, de ces amis d'un jour

« Qui tromperaient le ciel par leurs semblants d'amour!
« J'aperçus, mais trop tard, le désespoir dans l'âme,
« Que j'étais le jouet d'une entreprise infame!
« Aux coups de l'injustice et de la trahison
« J'opposai la vertu, l'honneur de ma maison!
« Ce fut en vain : des lois les rigueurs m'atteignirent;
« Dans l'ennui de l'exil mes cheveux se teignirent.
« Je subissais l'arrêt par le mensonge écrit,
« Quand la hache frappa ceux qui m'avaient proscrit.
« Le pardon, ravivant des espérances mortes,
« De la patrie enfin vint me rouvrir les portes.
« Mais que je fus frappé d'un coup inattendu!
« Le bien de ma famille avait été vendu!
« Le toit patriarcal, ce berceau de mes pères,
« N'était qu'une ruine où dormaient les vipères;
« Des marchands sans honneur avaient pris, à leur gré,
« La vigne, le coteau, le champ de l'émigré;
« Mes enfants avaient fui; chassés par ces infâmes,
« Ils ne durent leur pain qu'à la pitié des femmes!
« Et quand je les revis, pauvres oiseaux blessés,
« Sur le lit de la mort ils étaient délaissés!

« Fleur pure que l'orage avait décolorée,

« Leur mère dans mes bras se tordit éplorée ;
« Son pauvre cœur long-temps d'amertume rempli,
« Se brisa dans l'angoisse, et tout fut accompli !
« Elle ferma son œil, et sa larme dernière
« Fut une expression d'amour et de prière !..
« Un chien, reste béni des biens de notre aïeul,
« Suivit leur sépulture, où sans lui j'étais seul !

« Vous savez ma douleur, mon Dieu, vous la comprîtes !
« Devant ces trois cercueils en pitié vous me prîtes,
« En me voyant si las, si seul, si dénué !
»Et le fardeau me fut un peu diminué !

« Oh ! combien je compris que toute joie est fausse,
« Debout, les yeux baissés devant la triple fosse !
« La terre qu'y jetait la main du fossoyeur,
« Me glaçait, en tombant, d'angoisse et de frayeur !
« Ce son cadavéreux, fait pour rider la face,
« Vous laisse un souvenir de mort que rien n'efface !
« Je crois l'entendre encor à mes pieds retentir !...
« Quand la fosse fut pleine et qu'il fallut partir,
« En proie à des regrets dont le frisson me navre,
« J'aurais voulu baiser encor chaque cadavre :

« Et cependant je dus m'éloigner du cercueil!
« Le chien qui me suivait s'arrêta sur le seuil...
« Et je ne revis plus au foyer solitaire
« Le seul ami que Dieu me laissait sur la terre!

« Depuis ce jour de deuil bien des jours sont passés :
« Mais tous ces souvenirs restent ineffacés!
« Ce jour demeure en moi, poignant, impérissable!
« Le signe qu'un pied d'homme a laissé sur le sable,
« S'enfuit au premier vent, du soir au lendemain;
« Mais tant qu'un peu de vie est dans le corps humain,
« On y lit des douleurs les profonds caractères :
« Elles glacent le sang qui bat dans les artères,
« Elles forment notre être; et quand nous vieillissons,
« Quand la mort, qui nous suit, nous donne des frissons,
« Quand du sépulcre ouvert le linceul nous entoure,
« Lorsque le corps, cadavre où plus d'un ver laboure,
« Lampe pâle où l'on voit un reste de tison,
« Lueur d'une seconde éteinte à l'horizon,
« S'arrête tout-à-coup et s'efface dans l'ombre,
« De ces douleurs encor nous repassons le nombre :
« L'avant dernier regard, le regard de l'adieu,
« Est pour elles toujours, le dernier est pour Dieu!

« Me voici donc, Seigneur! étouffant dans mon âme
« Des souvenirs d'amour laissés par une femme,
« Laissés par des enfants! Me rendrez-vous jamais
« Cette femme, ces fils, trois anges que j'aimais?
« Aux portes du cercueil veillent-ils pour m'attendre,
« A genoux et les bras ouverts prêts à se tendre
« Vers le père chéri qui les a tant pleurés?
« Hélas! depuis le temps qu'on nous a séparés,
« L'orage a tant de fois bouleversé mon être,
« Qu'ils ne connaîtront pas leur vieil ami, peut-être;
« Et vers eux plein de joie après être venu,
« Il faudra m'en aller ainsi qu'un inconnu!
« Ce rêve, qui me rend les larmes moins amères,
« Ne serait-il aussi qu'une de mes chimères?
« Seigneur! n'éteignez pas ce céleste flambeau,
« Cette foi de la mort, cette foi du tombeau,
« Rayon qui luit pour tous sans oublier personne,
« Et qui devient obscur lorsque l'esprit raisonne!

« Voilà les jours vécus: mais ceux de l'avenir
« Se cachent; nul ne sait comment il doit finir.
« Cependant le passé, cette terrible école,
« Me laisse pressentir ce que sera mon rôle:

« La scène est là sanglante, et je dois être acteur
« Dans un drame rempli d'angoisse et de douleur;
« Et pour en supporter la secousse et les charges,
« J'aurai des reins moins forts, des épaules moins larges,
« Un front plus tôt couvert d'une froide sueur,
« Un regard où s'éteint un reste de lueur,
« Des pieds endoloris par la dernière chute,
« Une voile long-temps à la tempête en butte,
« Un esquif dont le flot a pris le gouvernail,
« Un corps lassé de faim, de soif et de travail,
« Ruine où la crevasse au sein des murs serpente,
« Où tout s'est écroulé, moins l'informe charpente.

« Il faudra cependant marcher, marcher toujours,
« Au fardeau du malheur joignant celui des jours,
« Jusqu'à ce que, brisé de peine et de vieillesse,
« Je tombe sur la route, et que l'homme m'y laisse! »

Le voyageur, assis sur le bord du chemin,
Releva son front pâle appuyé sur sa main;
Il reprit le fardeau posé près d'une source,
Et, triste, fatigué, continua sa course.

UN RAYON.

VI.

O toi qui pendant la nuit sombre
Viens m'éclairer, douce lueur,
Et, parmi des sentiers sans nombre,
Chasser un peu le doute et l'ombre
Du voyageur;

Toi, dont les ailes sont de flamme,
M'entendais-tu quand j'ai gémi?
Viens-tu vers moi? serais-tu l'âme
De quelque ange, de quelque femme,
Ou d'un ami?

Lueur suave et passagère
Comme l'heure d'un chaste adieu,
Viens-tu me parler de ma mère?
Es-tu l'auguste messagère
D'elle ou de Dieu?

Du ciel où sa vertu repose,
Me mande-t-elle un souvenir?
Est-ce une larme, est-ce une rose?
Viens-tu me dire quelque chose
Et me bénir?

Rayon pur, de la sphère sainte
Qui m'éclaires au sein des bois,
Belle étoile, trop tôt éteinte,
Es-tu son œil, es-tu sa plainte,
Es-tu sa voix?

Météore, qu'il t'en souvienne!
Pendant que je voyage ici,
Que vers moi souvent ton feu vienne,
En attendant que je devienne
Rayon aussi!

LES PAUVRES ET LES ORPHELINS.

VII.

Plaignons les orphelins, ces êtres délaissés,
Dont les membres sont nus et les haillons glacés;
Ramassons-les devant les portes!
Ne trouvons pas pour eux le foyer trop étroit;
Regardons en pitié leurs mains rouges de froid,
Et remplaçons leurs mères mortes!

Le riche devant eux passe, sans se baisser
Pour savoir ce qu'ils font et pour les ramasser;

Rêvant aux biens qu'il énumère,
Il ne s'informe pas si là, près du ruisseau,
Git un pauvre sans pain, un enfant sans berceau,
Et des jeunes filles sans mère!

Il vole à ses plaisirs, qu'il paie avec de l'or;
Quand il en est repu, s'il rentre, il peut encor
Apercevoir sur un visage
Un dernier pleur tombant sur la dalle du seuil,
Seule larme, laissée en réserve dans l'œil,
Pour l'attendrir à son passage.

Mais ce pleur de l'enfant sur la terre se perd,
Car le riche, déjà, de son manteau couvert,
Est passé sans tourner la tête:
Il a fermé la porte, agité les verroux,
Et la neige floconne, et la bise en courroux
Sur son front la glace et la jette!

Puis, quand paraît le jour, sur le seuil prosterné,
On trouve un enfant mort vers la porte tourné:
Sa maigreur prouve sa misère!
Le panier de l'aumône est vide à ses genoux;

Il a bien dû prier pour le riche et pour tous :
Il tient à ses doigts un rosaire!

Hommes, n'imitons pas ce Crésus libertin ;
Recueillons avec soin le pauvre et l'orphelin,
Si nous voulons qu'on nous recueille!
Nous pouvons être un jour abandonnés aussi,
Et plus nu qu'un rameau quand l'ouragan grossi
Fait tomber sa dernière feuille!

Les biens que Dieu nous donne, et dont l'homme est si vain,
Sont fragiles ; hélas! un peut-être sur vingt
Ne les perd pas dans le naufrage!
De l'océan humain quand on franchit le seuil,
Qui peut, pendant la nuit, répondre d'un écueil?
Qui peut répondre d'un orage?

Donnons donc aujourd'hui pour recevoir demain.
Quelquefois le malheur se trompant de chemin
Du riche gagne la demeure ;
Et quand la pauvreté dévore, avec amour,
Le pain qu'elle recueille et qui suffit au jour,
L'opulence s'afflige et pleure.

A-t-elle tout perdu? Non; il lui restera
L'aumône qu'elle fit, et Dieu la lui rendra:
C'est un trésor mis en réserve,
Un héritage auguste, à l'abri du malheur;
C'est, pour nourrir le pauvre, un prêt fait au Seigneur,
Et que le Seigneur lui conserve.

C'est un dépôt caché que, dans les mauvais jours,
Dans le repli des cœurs on retrouve toujours,
Avec son poids et sa mesure;
C'est une avance faite à l'aveugle, au vieillard,
Que la pitié nous rend, sou par sou, liard par liard,
Sans intérêt et sans usure.

Ne les repoussons pas! il serait trop cruel,
Quand le malheur viendrait, de n'avoir dans le ciel
Aucune réserve d'aumône;
D'avoir vu, sans pitié, les malheureux en pleurs,
D'avoir dit aux enfants d'aller prier ailleurs,
Et de n'avoir nourri personne!

Il serait trop cruel de n'avoir recueilli
Jamais un orphelin par la neige assailli,

Quand déjà la nuit était sombre;
Un vieillard, de fatigue assis sur le chemin,
Une veuve menant ses petits par la main,
Et des refus comptant le nombre.

Donnons : les mendiants sont les aimés de Dieu!
Riches, donnons beaucoup; pauvres, donnons un peu :
D'humbles aumônes réunies
Tarissent bien des pleurs! et, devant leurs sacs pleins,
Font redire, tout bas, aux jeunes orphelins
Des prières toujours bénies!...

A UN POÈTE.

VIII.

Tu demandes, poète,
Un refuge béni,
Où, loin de la tempête,
Tu cacherais ta tête,
En t'y faisant un nid.

Tu voudrais un asile
Où la vague des mers,
Où le flot de la ville
Laissât couler tranquille
Ton âme dans tes vers;

Une demeure sainte
A l'abri des méchants,
Où loin de leur atteinte
Tu n'aurais d'autre absynthe,
Que les pleurs de tes chants!

Un toit couvert de lierre
Et des prés à l'entour,
Un coteau pour barrière,
Pour vivre de prière,
De travail et d'amour.

Ce que tu veux, poète,
Est hors du cercle humain:
Partout l'âme, inquiète,
Dans les larmes émiette
Ses heures et son pain.

Le vallon le plus sombre
A, comme la cité,
Son orage et son ombre,
Des jours d'hiver sans nombre
Pour un matin d'été.

Près du seuil des chaumières
On trouve, comme ailleurs,
Des croix, des cimetières
Où dorment des poussières,
Où se versent des pleurs;

Des rayons qui s'effacent,
Des rêves qui s'en vont,
Des amitiés qui passent,
Des insultes qui glacent
Et sillonnent le front.

Partout la calomnie
Déchire, en se cachant,
Un homme de génie,
Et son œuvre est honnie
Par le fiel du méchant.

D'une robe sans tache
Il couvre sa vertu;
Mais la haine, ivre et lâche,
La salit, puis l'arrache,
Et rit de le voir nu.

Ainsi souffre, poète,
Où le ciel mit ta croix;
Courbe, en priant, la tête,
Et pleure la défaite
Des peuples ou des rois.

De tes larmes arrose,
Dans tes vers délirants,
Dans ta sublime prose,
La ronce après la rose,
Le pauvre après les grands.

La mer est à l'orage;
Si l'esquif, loin du bord,
Voulait fuir le naufrage,
Reste sur le rivage
Pour lui montrer le port.

Et quand, laissant la terre
Où, comme le ruisseau,
Tu passas solitaire,
La tombe fera taire
Ta voix d'ange et d'oiseau;

Tu trouveras la rive
Que tu cherchais ici,
Où, souffrante, plaintive,
Nulle vague n'arrive,
Et nul remords aussi!

L'AVENIR.

IX.

L'avenir! l'avenir! qui le dévoilera?
De quel nom inédit le temps l'appellera?
Des croyances du jour, que le torrent emporte,
Quelle sera debout, et quelle sera morte?
De quel côté du ciel le vent soufflera-t-il?
Pour qui sera la mort? pour qui sera l'exil?

Au milieu des débris l'humanité s'écroule:
La sagesse est livrée aux clameurs de la foule;

Un seul Dieu parmi nous reste debout encor:
Les enfants d'Israël adorent le veau d'or;
Ils se sont prosternés, et la voix de Moïse
Les a déshérités de la terre promise;
N'importe! dans la voie, ils vont le front levé,
Ils vivent de plaisir, et l'or a tout lavé...

L'humanité s'en va! le soleil devient sombre;
Le marin, des écueils ne compte plus le nombre,
Des apparitions fascinent son regard,
Et sa voile se livre aux chances du hasard;
L'agneau fuit le bercail, la cavale s'effare.
Seigneur, pour les nochers viens allumer un phare!
Au voyageur perdu montre le bon chemin,
Marche à côté de lui, mène-le par la main!
Qu'une seconde fois ton Fils, mort pour la terre,
Vienne nous expliquer son code humanitaire!
Dans la route du ciel qu'il plante des jalons:
Si tu ne nous soutiens, tu vois où nous allons!

Mais de notre abandon par l'oubli tu te venges:
Tu ne nous parles plus par la voix de tes anges,
Tu nous as délaissés comme de vils lépreux;

La malédiction plane sur les Hébreux:
De leur impiété le signe est manifeste:
Tu ne les nourris plus de la manne céleste;
Ils marchent au désert, incertains, indécis,
Sans jamais rencontrer l'ombre d'une oasis.
Une étoile à leurs yeux montrait la Terre-Sainte;
Mais au sein de la nuit l'étoile s'est éteinte:
Alors, sur le désert un cri s'est étendu,
Mais ta pitié, Seigneur, ne l'a pas entendu!

Souvent, un vieux nocher descendu sur la rive,
Avertit le pêcheur que la tempête arrive;
Il lui fait voir au sud des nuages mouvants,
Avant-coureurs certains de l'orage et des vents
Et, malgré le rayon d'une dernière étoile,
Il l'exhorte à plier ses filets et sa voile;
Mais le jeune pêcheur dédaigne ce conseil:
L'aurore, radieuse, annonce le soleil;
Sur le lac transparent la brise à peine vole,
Il détache l'anneau qui le tenait au môle,
Et, malgré le nocher, il s'élance, en chantant,
Sur une mer trompeuse où la vague l'attend:

Ce vieux nocher, c'est toi! debout sur le rivage,
Tu nous as dit, Seigneur, de songer à l'orage!
Tu nous as exhortés, tu nous as avertis
Que le ciel était sombre, et nous sommes partis;
Pour mettre notre esquif à l'abri des désastres,
Tu nous as prévenus par les vents, par les astres,
Par le courroux des flots, par la chute des pleurs,
Par la voix de la tombe et la voix des douleurs;
Mais sur l'homme endormi dans l'espoir de la brise,
Toute voix de malheur est passée incomprise:
Sur le lac calme et pur, bercé par les amours,
Il croit que le zéphir lui sourira toujours:
Il se livre sans crainte au courant qui l'attire.
Mais lorsqu'au premier vent la voile se déchire,
Quand le flot courroucé le jette sur l'écueil,
Il supplie, à genoux, de la voix et de l'œil;
Il demande à grands cris que ton sein le recueille;
Mais le gouffre, béant, dévore cette feuille.

Dieu n'est plus parmi nous! oserait-il entrer
Dans des cœurs où le vice impur vient se vautrer?
O Christ! nous t'avons vu mourant de lassitude,
Et notre âme fut sombre et la parole rude!

Quoique le jour tombé baissât à l'horizon,
Nous ne t'admîmes pas, la nuit, dans la maison,
Tu perdis sur nos seuils tes pleurs et ta prière,
Nul de nous ne voulut secouer ta poussière,
Et mourant de douleur, sous le fardeau ployé,
Tu repris ton chemin, honteux et renvoyé!

La charité se meurt! cette vertu divine,
Cette fleur dans le sable a perdu sa racine,
Elle s'est desséchée aux souffles dévorants;
Et ceux qui respiraient ses parfums odorants,
En la voyant, le soir, feuille à feuille tombée,
S'en vont la larme à l'œil et la tête courbée:
Les hommes se sont faits des vertus de hasard,
Articles de rebut qu'on vend dans le bazar;
Mais toutes ces vertus frivoles et factices,
Entre le cœur et Dieu laissent des interstices,
Et par eux s'insinue un sentiment impur,
Comme le vent et l'eau par les fentes d'un mur.

Au milieu des erreurs que l'orgueil déifie,
Voyons, homme de doute et de philosophie,
Du chrétien et de toi quel sera le meilleur;

Cesse de l'accabler de ton mépris railleur;
C'est assez de discours, il nous faut d'autres preuves;
Nous voulons te juger dans les grandes épreuves:
Dans un de ces moments où l'abandon du ciel
Ne nous verse de l'eau qu'en y mêlant le fiel;
Quand la mort, près de nous, élargissant ses ailes,
Effeuille nos enfants et nos fleurs les plus belles;
Quand les êtres chéris, glacés dans le linceul,
Près d'un foyer désert nous laissent triste et seul;
Dans un de ces moments d'orage et de ruine,
Où devant le malheur la fortune décline;
Quand nous voyons passer notre toit, notre champ,
Sou par sou, dans les mains d'un avide marchand.

Homme sceptique et faible, auprès de ce cadavre
La tristesse te courbe et l'angoisse te navre;
Privé des pleurs bénis que verse le chrétien,
Le bras du désespoir te maîtrise et te tient;
Devant ce corps éteint, qui deviendra poussière,
Tu n'as que des sanglots et pas une prière!
Par un dernier adieu tu ne l'as pas béni:
Tu croyais qu'en mourant son rôle était fini.
Dans la sombre douleur où ton âme est en proi

Ton regard cherche en vain une lueur de joie;
Si tu croyais au ciel, l'aspect d'un crucifix
T'aurait donné l'espoir de retrouver ton fils:
La consolation eût charmé ta vieillesse!

Mais tu n'as pas fini de montrer ta faiblesse!
L'indigence et la faim t'ont plié sans effort,
Et tu te disais grand, et tu te croyais fort;
Renvoyé pauvre et nu du foyer de tes pères,
Tu maudis l'existence et tu te désespères;
En passant près du seuil qu'un maître te défend,
Homme, nous t'avons vu pleurer comme un enfant;
Mais de ton avenir la sagesse décide,
Et ta philosophie arrive au suicide.

Dans un pareil malheur, observe le chrétien,
Et juge si son dogme est moins beau que le tien.
Il avait des enfants, une famille sainte
L'entourait, au foyer, de sa pieuse étreinte;
De ses filles sur lui flottaient les cheveux d'or;
Sa femme était plus belle, et plus aimante encor
Lorsque de leur amour il savourait les charmes,
Sa mémoire oubliait que la terre a des larmes,

Et, se rassasiant d'un bonheur infini,
Il se croyait au ciel tant il était béni.
Lorsqu'un rêve, parfois, attristait son visage,
Un sourire éloignait cette ombre de passage;
Ses fils devenaient grands : rejetons vigoureux,
Ils entouraient ses pieds de leurs rameaux nombreux;
Et lui, sur leur enfance élargissant son ombre,
Contemplait, orgueilleux, leur verdure et leur nombre.
Mais ces jeunes rameaux, par l'orage mouillés,
Avant l'automne, un soir, tombèrent dépouillés.
La mort envahissant sa demeure bénie,
La remplit de douleur, d'angoisse et d'agonie!
Sur les linceuls glacés de ses fils expirants,
Sa femme murmura des adieux déchirants!
Ses filles, pauvres fleurs, au vent s'étiolèrent:
Tous ces anges, au ciel un matin s'envolèrent!
Sept fois, du cimetière il suivit le sentier,
Et le deuil dans ses plis le cacha tout entier!...

Courbé sous la douleur, prosterné sur la cendre,
Par des gémissements sa voix se fit entendre.
Il implora le ciel, la foi lui répondit,
Et cette tendre sœur à ses pieds descendit.

Le chrétien résigné, secouant sa poussière,
Sentit grandir sa force au sein de la prière;
Le dogme de la vie et de l'éternité
Lui montra ses enfants dans l'immortalité!
Ces êtres tant aimés qu'il appelle et qu'il pleure,
Il n'en est éloigné, peut-être, que d'une heure!
Encore quelques pleurs ici-bas répandus,
Et pour jamais au ciel ils lui seront rendus!
Ainsi quand ta douleur se révolte et s'indigne,
Philosophe orgueilleux, la sienne se résigne.

Mais un autre désastre afflige le chrétien:
La justice et la fraude ont sequestré son bien;
Les coteaux paternels où sont des tombes chères
Ont été profanés, puis vendus aux enchères;
Et lui, réfugié sur quelque bord lointain,
Y mendie un asile et peut-être le pain!
Elevé dans le luxe et presque dans le faste,
Il n'a qu'un vieil habit dont le bord se dévaste:
Mais, dans cet abandon et cette nudité,
Son âme garde encor toute sa dignité:
Il bénit son fardeau, disant que Dieu l'envoie;
Il marche d'un pied ferme au milieu de sa voie;

En attendant qu'un jour se rouvre le bercail,
Il se nourrit du pain d'un honnête travail.
Aussi lorsque, plus tard, une douce espérance
Lui fera regarder l'horizon de la France,
Le chrétien reviendra dans la grande cité,
Grandi par la souffrance et par l'adversité;
Le ciel, de son exil guérira la blessure;
Il centuplera l'or que lui vola l'usure;
Chacun, en le voyant, sourira le premier;
Et, comme Job après l'épreuve du fumier,
Ses fruits seront plus mûrs, ses forêts plus ombreuses,
Ses fils plus vigoureux, ses filles plus nombreuses.

A UN SAGE.

X.

Au milieu de la voie humaine
Arrêtez-vous; interrogez
Les passants qu'un même fil mène
Pesez leur réponse, et jugez!
Demandez à ce fier jeune homme,
Apparence, rêve ou fantôme,
Tant les désirs l'ont desséché,
S'il n'a pas quelquefois des larmes

Pour ces jours purs et pleins de charmes
Où son âme était sans péché.

Demandez à ce vieillard blême,
Dont chaque pas est un effort
Pour aller vers un cœur qu'il aime,
Et qui le conduit à la mort;
Demandez à la femme obscène
Qui l'attire ainsi sur la scène
Par les atours les plus honteux,
S'ils n'ont pas une douleur sombre
Quand le vice vient comme une ombre
Se poser sanglant devant eux!

Ils souriront; et le moins sage,
Voulant répondre à vos discours,
Vous dira: « Que, malgré l'orage,
« Le temps et l'eau suivent leur cours;
« Que rien n'est réel sur la terre;
« Que l'avenir est un mystère,
« Un livre qu'on n'a pas ouvert;
« Qu'il faut prendre ce qu'on nous donne,

« Le froid d'hiver après l'automne,
« Et le printemps après l'hiver;

« Que parmi tant d'erreurs trouvées,
« Feuilles qui tombent tous les ans,
« Deux choses seules sont prouvées :
« L'amour et le plaisir des sens;
« Qu'hors de là, tout est rêve ou doute,
« Et qu'ainsi l'homme sur la route
« Doit marcher en cueillant des fleurs,
« Sans pressentir qu'avant le terme,
« Sous la fleur une épine germe,
« Et sous les épines, des pleurs! »

Il passera; puis une femme
Et d'autres femmes le suivront;
Alors vous gémirez dans l'âme,
Et vous inclinerez le front,
Espérant qu'au sein de la foule,
Qui devant vous comme un flot coule,
Un juste au moins va se montrer;
Mais le passage continue,

Mais déjà la nuit est venue,
Et vous êtes seul à pleurer.

Lorsque toute cette poussière
Aura disparu des chemins,
Pour la bénir par la prière,
Triste, vous joindrez les deux mains;
Et tandis que la vague humaine
Se dirige où le vent l'amène,
Entre le gouffre et les cercueils;
Entouré de silence et d'ombre,
Vous gémirez, comptant le nombre
Des orages et des écueils!

UNE POUSSIÈRE.

XI.

Toi qui vingt ans fus prisonnière
Loin de nous, sous un autre ciel,
Tu reviens, auguste poussière!
Et la patrie accueille, fière,
Ton retour providentiel.

Sur une plage désolée
Que battait la vague en fureur,
L'œil cherchait ta tombe isolée;
Mais, en France, ton mausolée
Sera digne de l'Empereur.

Des vétérans couverts de gloire,
Et qui t'ont conservé leur foi,
Feuillets vivants de ton histoire,
Viendront honorer ta mémoire
Et prier à genoux pour toi.

Quand la nuit froide et solennelle
Te couvrira de son linceul
Comme ton aigle de son aile,
Leur amour fera sentinelle,
Ton tombeau ne sera pas seul.

Deux soldats de la vieille garde
Y veilleront pour te bénir,
Bons amis! dont le cœur te garde,
Dont l'œil, en larmes, te regarde
A travers un beau souvenir.

Noble cendre, puissante armure,
Le peuple passe en t'admirant!
Et le sage, qui te mesure,
Devant toi s'incline, et murmure
Ces paroles: « Dieu seul est grand!!! »

LA ROSE ET L'ÉPINE.

XII.

LA ROSE :

« Épine douloureuse,
« Qui caches sous la fleur
« Ta pointe vénimeuse,
« Que je serais heureuse
« Si tu n'étais ma sœur!

« Vierge pure et vermeille,
« Je charme le regard :
« Je serais sans pareille,
« Si, semblable à l'abeille,
« Tu n'avais pas un dard.

« Le Dieu qui nous fit naître
« D'un baiser du zéphir,
« Et du mien fit ton être,
« Fut injuste de mettre
« La mort sous le plaisir.

« L'épine, c'est l'absinthe;
« La rose, c'est le miel;
« L'épine est une plainte,
« La rose, un chant de sainte
« Pour qui s'ouvre le ciel.

« Le parfum que j'exhale
« Est un parfum de roi;
« L'aurore matinale
« Est moins blanche, moins pâle,
« Moins céleste que moi.

« J'orne le front des anges
« Et les fronts sans remords;
« Mais de tant de louanges
« Jalouse, tu te venges;
« Je caresse, et tu mords.

« Sœur cruelle et jalouse,
« Je m'éloigne de toi ;
« Rampe sous la pelouse :
« Je veux être l'épouse
« D'une fleur comme moi ! »

L'ÉPINE :

« Sœur suave et frivole,
« Ne t'enorgueillis pas
« D'un éclat qui s'envole :
« La feuille est le symbole
« Des choses d'ici bas.

« Ton passage est un rêve :
« Qu'en reste-t-il après ?
« Quand l'orage se lève,
« Des débris sur la grève,
« Dans le cœur des regrets !

« Par un charme factice
« Tu séduis le regard;
« Mais Dieu, dans sa justice,
« Plaça sous ton calice
« Mon venin et mon dard,

« Pour dire à qui te cueille,
« S'il l'avait oublié,
« Que beauté, joie, ou feuille,
« Tout se brise et s'effeuille
« Aux mains ou sous le pied.

« Ton orgueil me dédaigne,
« C'est à tort, pauvre fleur!
« Tu trompes, moi j'enseigne;
« Et, pour un doigt qui saigne,
« Je préserve le cœur! »

LE SERGENT AVEUGLE.

XIII.

A S. A. R.

Monseigneur le Duc d'Orléans.

Vous savez compatir au malheur des soldats,
Prince, vous les aimez, vous ne refusez pas
De voir en eux des frères d'armes;
Aussi, je viens prier pour un pauvre sergent
Dont la poudre a noirci les vieux chevrons d'argent,
Chevrons qu'il mouille de ses larmes.

Son histoire est bien simple : il suivit l'Empereur
Au milieu des périls, sur tous les champs d'honneur;
Digne élève de son école,
Il fut pendant vingt ans fidèle à son drapeau;
Et, peut-être, demain il tendra le chapeau
Pour qu'un riche y jette une obole.

Il était brave et fier : la sueur de son front
De l'aumône orgueilleuse avait chassé l'affront;
Mais, aveugle et dans la vieillesse,
Ne pouvant plus gagner le pain par le travail,
Il devra mendier de bercail en bercail,
Si votre pitié le délaisse.

Oh! vous n'oublîrez pas ce vieillard orphelin!
Il est un des héros qui virent le Kremlin,
Son corps est couvert de blessures!
Sachant qu'au malheureux vous répondez toujours,
Il met entre vos mains le soin de ses vieux jours:
Peut-il en trouver de plus sûres?

Si vous le recueillez, l'aveugle aux pas tremblants
Viendra jusqu'à vos pieds courber ses cheveux blancs,

Avec des larmes pour prière ;
Et Dieu, qui le verra pleurer et vous bénir,
De votre aumône au ciel gardera souvenir,
Pour vous la rendre à sa manière.

LIVRE III.

REMERCIEMENT.

I.

A Mr de R.

Soyez béni! qu'une voix d'ange
Matin et soir vous dise adieu;
Que votre eau coule sans mélange
D'absinthe, de fiel et de fange,
Comme un ruisseau qui vient de Dieu!

Sur la route où tout pied s'enfonce,
Marchez toujours dans le milieu,
Loin de la pierre et de la ronce;
Qu'à votre appel une réponse
Descende des sphères de Dieu!

Qu'aucun nuage n'obscurcisse
Votre ciel si pur et si bleu;
Qu'en vertu votre fils grandisse,
Qu'il s'écarte du précipice,
En suivant le rayon de Dieu!

D'une épouse, fleur embaumée,
Que la tristesse dure peu;
Colombe blanche et bien aimée,
Que son aile, au vice fermée,
Ne palpite qu'au nom de Dieu!

Qu'au sein de vos forêts ombreuses
Aucun vent n'allume le feu;
Que pour vous des voix malheureuses
Les prières soient si nombreuses,
Qu'elles arrivent jusqu'à Dieu!

Je vous rends grâce d'une offrande
Qui de mon cœur remplit le vœu;
Qu'un jour une main vous la rende
Plus belle, plus riche, plus grande:
Et que ce soit la main de Dieu!

LE PROPHETE JÉRÉMIE.

II.

« Israël! Israël! qu'as-tu fait de ta gloire?
« De tes hymnes bénis chantés dans la victoire?
« Des lueurs que sur toi Dieu faisait rayonner?
« Des fleurs d'or qu'on voyait sur ta robe de noce?
« De ton front virginal qu'une ride précoce
« Déjà commence à sillonner?

« Qu'as-tu fait de tes pieds, dont les blanches sandales
« N'avaient jamais laissé d'empreinte sur les dalles?
« De ton sein palpitant d'un ineffable amour?
« Des soupirs qui vers Dieu s'exhalaient de ton âme?
« De tes pleurs sur l'autel? Qu'as-tu fait, pauvre femme!
« De ta nuit chaste et de ton jour?

« Qu'as-tu fait de l'époux qui, sous son aile sainte,
« Arrêtait tes sanglots et consolait ta plainte?
« Qui t'offrait dans ses bras un refuge béni?
« Aurore, qu'as-tu fait de ces clartés divines
« Qui doraient, le matin, le sommet des collines?
« Oiseau, qu'as-tu fait de ton nid?

« Qui te reconnaîtrait sous cette robe inique?
« Sous ces atours impurs et ce faste cynique?
« Sous ce vêtement d'or par le vice acheté?
« A ton regard lascif, à tes lèvres rougies
« Des baisers de la honte et du vin des orgies:
« La débauche et l'impureté?

« Qui te reconnaîtrait à cette chevelure
« Dont les anneaux tombants flottent sur la ceinture,

« Bouclés avec plus d'art que le poil des brebis?
« A ton chant d'où l'ivresse ou le désir s'exhale?
« A ton front où l'ennui mêle son reflet pâle
« Au reflet brillant des rubis?

« Tu couves dans le cœur des amours insensées!...
« Quand du jour qui s'éteint les heures sont passées,
« Debout, près d'une borne, au détour du chemin,
« Tu guettes l'étranger, tu lui dresses des pièges;
« Par des propos lascifs sans pudeur tu l'assièges,
« Et tu lui jettes ton venin!

« Dans toutes les horreurs tu t'es prostituée!
« Sur tes flancs avilis la foule s'est ruée:
« Du manteau virginal tous prendront un morceau;
« Puis ils te livreront aux clameurs de la ville,
« Sans voile et sans cheveux, plus infecte et plus vile
« Que l'immondice du ruisseau.

« Qui te reconnaîtra sur ce nouveau théâtre
« De boue et d'impudeur, toi dont le front d'albâtre
« Avait reçu de Dieu le bandeau souverain,
« Reine des nations qui venaient sur tes traces

« Répandre à tes genoux des actions de grâces
« Et te faire un rempart d'airain?

« Regarde, maintenant; mesure la distance!
« Celui qui te craignait te parle avec jactance:
« Il ne se souvient plus des jours de ta splendeur;
« Par la dérision sa bouche t'humilie,
« Et tu n'es à ses yeux qu'une femme avilie
« Par la débauche et la laideur!

« Cherche tes étendards, tes temples, tes prophètes,
« Le char où tu montais le jour des grandes fêtes,
« Le trône brillant d'or où tu venais t'asseoir,
« Les acclamations qui marquaient ta présence,
« Ton matin rayonnant de gloire et d'espérance,
« Et si peu semblable à ton soir!

« Cherche parmi la foule à ta table repue,
« Ceux qui t'ont encensée, ou plus tard corrompue,
« Et ceux plus vils encor qui t'ont mise au poteau!
« Ils passent devant toi, parés de ta dépouille,
« Et nul, pour essuyer la sueur qui te souille,
« Ne t'offre un coin de son manteau.

« Dans la mer de douleur dont la vague t'inonde,
« Au coin des carrefours, pleurante et vagabonde,
« La dégradation te laisse sans remords :
« Tu ne veux pas rentrer dans tes premières voies,
« Et tu plains seulement les festins et les joies
« Des coupes pleines jusqu'aux bords.

« Tu ne déplores pas, courtisane insensée,
« Ta jeunesse en plaisir follement dépensée,
« Ton cœur pur, perverti par un désir charnel;
« Tu ne te tournes pas, repentante, derrière,
« Pour demander à Dieu, dans une humble prière,
« Sa grâce et le pardon du ciel!

« Aussi dans le désert Dieu te pousse et te chasse :
« Devant toi de dégoût il a tourné la face!
« Israël! fuis l'Egypte et les rives du Nil;
« Va porter ta sueur sur une terre ingrate,
« Boire avec désespoir l'eau trouble de l'Euphrate
« Et manger le pain de l'exil.

« Pour le gagner ce pain que de larmes on lave,
« Il faudra te livrer au labeur de l'esclave,

« Labeur de tous les jours qui dévore et détruit ;
« Semer dans la douleur, moissonner dans les peines
« Quelques épis mêlés aux fleurs des herbes vaines,
« Aux ronces vides et sans fruit !

« Et l'étranger, sachant que tu fus impudique,
« Réservera pour toi la part la plus modique :
« Ton pain de jour en jour sera diminué ;
« Son âme sera sombre et son oreille sourde,
« Jusqu'à ce que ton corps sous sa charge trop lourde
« Tombe de faim exténué.

« Ainsi tu languiras confuse et méprisée ;
« Et cependant de Dieu tu fus favorisée !
« Aux jours de ta sagesse il te tendit la main :
« Il t'offrit des cités et des rois en partage ;
« Les peuples respectaient ton auguste héritage,
« Et s'inclinaient sur ton chemin.

« Ton règne prospéra, ta couche fut féconde,
« Et tes fils, en naissant, furent les rois du monde ;
« Mais devant tes erreurs et tes iniquités,
« Ils ont maudit le sein qui leur donna la vie :

« Ils t'ont répudiée! et nul ne t'a suivie
« Lorsqu'en pleurs tu les a quittés.

« Ils ont sucé ta honte et ton ignominie!
« Rejetons dégradés d'une femme bannie,
« Une part de ton crime a réjailli sur eux;
« Comme un sanglant affront on le jette à leur face:
« C'est l'empreinte de sang qui jamais ne s'efface,
« C'est le stygmate d'un lépreux!

« Aussi, tu peux mourir sans qu'aucun d'eux s'enquière
« De la tombe où seront tes os et ta poussière:
« Nulle douleur en eux ne viendra palpiter!
« Et si, parti de loin, l'étranger leur raconte
« Tes malheurs et ta mort, ils rougiront de honte,
« Et s'en iront sans l'écouter.

« Voilà le fruit amer d'une faute passée,
« L'abîme où le désordre et le mal t'ont poussée
« Depuis que tu quittas ton époux et ton Dieu!
« Dans tes déceptions vieillis et persévère,
« Va subir loin des tiens ta sentence sévère:
« Pleure, pleure, Israël! adieu!..»

2.

« Hommes, qui conservez dans l'âme
« Le trésor du divin amour,
« Vous qu'un rayon du ciel enflamme,
« Fuyez Babylone l'infâme
« Comme l'oiseau fuit le vautour.

« Ne troublez plus par la prière
« Ses apostrophes et ses chants;
« Laissez ses fleurs et sa poussière:
« Les larmes de votre paupière
« Feraient trop rire les méchants.

« Leur insolence vous coudoie,
« Elle rit de votre douleur;
« Justes, marchez dans votre voie,
« Et laissez-leur la folle joie
« Qu'ils trouvent en suivant la leur.

« Leur lumière n'est pas la vôtre,
« Leur amour n'est pas votre amour ;
« Ils ont un ciel, et vous un autre :
« Dans leur cœur le vice se vautre,
« Dieu choisit vos cœurs pour séjour.

« Il leur faut le parfum suave
« Des fleurs et de la volupté,
« Des bras de vierge pour entrave,
« Et le cœur d'une jeune esclave
« Qui leur immole sa beauté.

« Que vous faut-il? un peu d'ombrage
« Pour vous asseoir sur le chemin ;
« Et, si le malheur ou l'orage
« Vous surprend pendant le voyage,
« Un abri jusqu'au lendemain.

« Leur orgueil souvent vous insulte
« Par des mépris et des pitiés ;
« Fuyez ces hommes et leur culte :
« Que feriez-vous dans leur tumulte,
« Vous qui voulez vivre oubliés?

« A leur gré laissez-les répandre,
« Hors de Dieu, les heures qu'ils ont,
« Ils refusent de vous entendre;
« En vain vous voulez leur apprendre
« Ce qu'est la vie, et ce qu'ils sont!

« Leur esquif vogue à pleine rame,
« Le vent est calme et le flot dort;
« L'aurore leur prête sa flamme,
« Le plaisir fait bondir leur âme:
« Ils s'en vont sans songer au port!

« Le pilote qui les gouverne,
« Imprudent, se fie au hasard,
« Sans voir que le ciel devient terne,
« Et que le pêcheur se prosterne
« De crainte d'arriver trop tard.

« Oh! qu'ils voguent à l'aventure,
« Qu'ils s'éloignent ces nautonniers,
« Avec leur esquif sans mâture!
« La nuit peut-être sera dure,
« Et leurs chants seront les derniers.

« Quelque chose en haut se médite,
« Voyez l'horizon s'assombrir;
« L'alcyon s'éloigne et s'abrite,
« La procellaria maudite
« Sur les flots commence à courir.

« L'algue frissonne sur la rive,
« Ses débris d'écume sont blancs;
« Le nocher avant l'heure arrive,
« Et la vague mêle, plaintive,
« Son murmure au cri des goëlands.

« Quittez leur mer vaste et profonde
« Pour votre lac limpide et pur
« Que l'orage jamais n'inonde,
« Et que reflète dans son onde
« Le ciel avec son bleu d'azur.

« Attachez à l'anneau du môle
« Votre nacelle et votre sort;
« Et quand la brise tiède et molle
« A peine passe, à peine vole,
« Goûtez sa fraîcheur sur le bord!

« Oubliez, loin de l'œil des hommes,
« Et cachés comme l'alcyon,
« Les empires et les royaumes,
« Les Ninives et les Sodomes,
« Juda, Babylone et Sion.

« Devant le lac qui se repose
« Dans son berceau d'ombre et de fleurs,
« Cherchez le nid, cueillez la rose,
« Mais ne sondez jamais la cause
« De l'orage qui gronde ailleurs.

« Vous ne tenez plus à la terre,
« Que vous importent des sanglots
« Que la tombe un jour fera taire?
« Suivez votre flot solitaire,
« Loin des méchants et de leurs flots! »

3.

« Israël! rentre dans tes voies,
« Quitte les sentiers vicieux;

« Sors de la honte ou tu te noies,
« Lève ton regard vers les cieux!
« Dieu te désire, Dieu t'appelle:
« Il se souvient que tu fus belle
« Lorsque tu l'avais pour appui!
« Depuis lors, absente, il te pleure,
« Attendant, en silence, l'heure
« Où tes pas reviendront vers lui.

« Le faste impur qui t'environne
« Cache l'éclat de ta beauté;
« Reprends ta première couronne
« D'innocence et de chasteté!
« Jette la honte qui te couvre,
« Devant toi le sein de Dieu s'ouvre
« Pour recevoir ton repentir,
« Pour purifier tes souillures,
« Pour te rendre ces clartés pures
« Qui t'ornaient avant d'en sortir.

« Laisse ta pompe et tes trophées,
« Tes plaisirs aux âpres douceurs;

« Tes séides, tes coryphées,
« Qu'ils soient tes frères ou tes sœurs.
« Rejette ton passé d'opprobre;
« Convive pénitente et sobre,
« Contente-toi du pain du ciel:
« Ce pain, sans douleur on le mange:
« Il nous est donné par un ange,
« Qui l'arrose d'un peu de miel.

« Laisse la tunique étoilée
« Que t'offrit une main de roi;
« A l'avenir ne sois voilée
« Que par la pudeur et la foi.
« Laisse ton collier d'émeraudes,
« Et ces fleurs d'argent encor chaudes
« Des baisers d'un vieux libertin;
« Dans la voie où Dieu te convie,
« Des fleurs, belles à faire envie,
« Naîtront pour toi chaque matin.

« Et ces fleurs, aux parfums suaves,
« Te coûteront moins que les fleurs

« Qu'un maître donne à ses esclaves,
« Ou pour la honte ou pour les pleurs;
« Et lorsque, sèches ou souillées,
« Elles tomberont effeuillées,
« Mais chastes comme tu les pris,
« Tu les laisseras sur la route,
« Sans déplorer ce que te coûte
« Chaque feuille et chaque débris.

« Accours! oh! tu dois être lasse
« De ces cris sanglants et moqueurs,
« De cet air de flamme ou de glace
« Qui sèche les fruits et les cœurs;
« Du char des grands qui t'éclabousse,
« Du corrupteur qui te repousse
« Et te rappelle d'un regard;
« De cette foule ivre qui clame,
« Reniant Dieu, reniant l'âme
« Pour se faire un dieu du hasard!

« Accours! oh! tu dois être avide
« De déposer un tel fardeau!

« Ton cœur est sec, ta coupe vide,
« Et le puits de Sem n'a plus d'eau.
« Le ciel refuse sa rosée
« A cette Sodome arrosée
« Par les larmes et par le sang!
« Où l'insulte crie et bourdonne,
« Où la vengeance ne pardonne
« Ni le juste, ni le puissant!

« Il est temps de reprendre haleine
« Loin de tout ce délire humain,
« De vider dix fois ta main pleine
« De l'eau rencontrée en chemin;
« De te reposer plus à l'aise
« Sur quelques feuilles de mélèze
« Que dans un fauteuil somptueux;
« Et, sur ce lit de la nature,
« De trouver une nuit moins dure,
« Un sommeil plus voluptueux!

« Hâte-toi de briser la chaîne
« Que le vice t'a mise au cou;

« La tempête paraît prochaine,
« Elle viendra tu ne sais d'où.
« Sur quelque bord âpre et sauvage,
« Tu regretterais le rivage
« Où le Bien-Aimé t'adorait!
« Et tu serais inconsolable
« Quand, seule assise sur le sable,
« Ton œil au loin s'égarerait.

« Empresse-toi de lui répondre,
« Bientôt, peut-être, il serait tard:
« Dans la nuit tu verrais se fondre
« La lumière de son regard!
« Son étoile chaste et jalouse,
« Pour guider les pas de l'épouse,
« N'éclairerait plus l'horizon;
« Ton appel serait sans réponse,
« Et tes pieds fouleraient la ronce
« Au lieu de fouler le gazon.

« Tu n'as pas encore atteint l'heure
« Où l'avenir serait fermé:

« Dans ton âme le remords pleure,
« Au souvenir du Bien-Aimé!
« L'espérance n'est pas perdue:
« Tu peux demain être rendue
« Aux délices de son amour!
« Comme une cavale effarée,
« Dans la nuit tu t'es égarée;
« *Rentre au bercail*, voici le jour.

« Une douce reminiscence
« T'a rappelé, plus d'une fois,
« La robe de ton innocence
« Plus blanche que celle des rois.
« Dans le faste qui te décore,
« Quelquefois tu la plains encore,
« Et ce regret, Dieu la compris;
« Aussi, son sein et sa tendresse
« S'ouvriront pour la pécheresse
« Qui lui rend ce qu'elle avait pris.

« Esclave affligée et plaintive,
« Par le pied prise au lacet d'or,

« Profite de l'heure furtive
« Où ton maître fatigué dort;
« Colombe un instant infidèle,
« Vole dans l'air à tire-d'aile
« Pour échapper à ce vautour;
« Car il te suit, il te convoite,
« Allant à gauche et puis à droite,
« Suivant ta ligne ou ton détour.

« Encore un vol, pauvre colombe,
« Et tu vas arriver au nid,
« Et le vautour sur quelque tombe
« Ira ronger un os jauni.
« Tes sanglots, tes pleurs et tes craintes,
« Dans deux bras, aux chastes étreintes,
« Ne seront plus qu'un souvenir :
« Après t'avoir abandonnée,
« Ton époux qui t'a pardonnée,
« Viendra vers toi pour te bénir.

« Israël! vois la différence,
« Si tu veux suivre le Seigneur,

« Entre un avenir d'espérance
« Et ton passé de déshonneur!
« Ici, de célestes extases,
« Des cœurs lavés comme des vases,
« Des hymnes d'amour et des chants;
« Là, des horreurs, des turpitudes,
« Des cris jetés aux solitudes
« Et le sarcasme des méchants!

« Ici, le pain de la prière,
« Ce pain du mort et du vivant,
« Nul souvenir pleuré derrière,
« Nul écueil à craindre devant;
« Là, des rêves, des insomnies,
« Le râle affreux des agonies,
« Le pressentiment de la mort,
« Le pain amer de l'esclavage,
« L'abandon avant le veuvage,
« Après le crime le remord!

« Ici, l'ombrage après la course,
« La paix du soir après le jour,

« Pendant la soif l'eau de la source,
« Après l'absence le retour ;
« Là, l'orage après les orages,
« Les désespoirs après les rages,
« Les pactes que le sang scella ;
« Après les erreurs les mécomptes,
« Les souillures après les hontes,
« Et la tombe après tout cela!!! »

4.

Le prophète parlait à des âmes frivoles,
Et le vent du désert emporta ses paroles.
Aux portes de la ville en vain il s'arrêta,
Prédisant l'avenir, personne n'écouta.
Pour des hommes souillés, pour des femmes futiles
Ses pleurs furent perdus, ses plaintes inutiles :
Chacun continua sa vie et son chemin.
Mais ce désordre, un jour, n'eut pas de lendemain :
Un glaive impitoyable, au milieu d'une fête,
Vint donner tort à tous, et raison au prophète!...

AU CURÉ DE C.

III.

Frère des jeunes orphelines,
Fils de la veuve et du vieillard,
A pied tu montes ces collines,
Parmi la ronce et les épines,
Seul et bien tard!

La colombe, amante craintive,
Cherche un gîte sous le rameau;
La cloche au loin tinte plaintive,
Et la mendiante tardive
Rentre au hameau.

Est-ce un mourant qui te réclame
Pour l'agonie et pour l'adieu?
Vas-tu sauver une pauvre âme?
Et, près d'elle, allumer la flamme
Qui brille en Dieu?

Vas-tu faire une aumône sainte
Dans quelque bercail oublié,
Dont personne n'entend la plainte,
Dont le seuil ne porte l'empreinte
Que de ton pied?

Des familles que la faim presse
Vas-tu consoler l'abandon?
Vas-tu plaindre une pécheresse,
Et lui dire un mot de tendresse
Ou de pardon?

De l'indigent sainte ressource,
De l'aveugle douce lueur,
Pain de l'aumône, eau de la source,
Que le ciel bénisse ta course
Et ta sueur!

LA PREMIERE COMMUNION.

IV.

Ton œil cherche le ciel, ta voix dit ses louanges;
Tu vas manger le pain que Dieu donne à ses anges:
Les anges t'appellent leur sœur!
Le prêtre, en s'inclinant, bénit la sainte hostie,
Jeune fille innocente, et, par l'eucharistie,
Tu te rapproches du Seigneur!

Enfant, tu te berças de rêves et de fables,
Tu n'avais pas l'instinct des désirs ineffables
Qui nous font regretter le ciel!
Ton âme a caressé d'innocentes chimères;
Les larmes du remords, larmes long-temps amères,
T'ont encore épargné leur fiel.

Mais le sang de Jésus t'initie au mystère
Des voluptés de l'ange et des pleurs de la terre:
Tu vas suivre un nouveau chemin:
Un chemin de salut! si, demeurant fidèle,
Colombe, le plaisir ne souille pas ton aile
Et ne fait pas bondir ton sein.

Un chemin de salut! si, foulant les épines,
Tu cherches les douleurs et les traces divines,
Si tu les suis sans murmurer;
Et si devant la tombe où dort une poussière,
Tu ne passes jamais sans dire une prière
Pour la bénir et la pleurer!

Un chemin de salut! si tu nourris dans l'âme
La pudeur et la foi, ces trésors de la femme;

Si tu fuis le luxe et l'orgueil;
Si, dans l'humilité de ta vertu chrétienne,
Aux couronnes des rois tu préfères la tienne,
Et le seuil du pauvre à leur seuil.

Un chemin de salut! si ta bonté partage
Les épis de ton champ, l'or de ton héritage
Avec ceux qui n'ont, ici-bas,
Que leur part de soleil, d'affliction et d'ombre:
Avec ces orphelins et ces pauvres sans nombre
Qui sèment et ne cueillent pas!

Un chemin de salut! si les pompes mondaines
N'éveillent pas en toi des ivresses soudaines,
Des désirs impurs et charnels;
Si le vice dont Dieu te demanderait compte,
Ne couvre pas tes reins du manteau de sa honte
Et de ses remords éternels!

Un chemin de malheur! si tu ne prends pas garde
Que l'abîme t'entoure et que Dieu te regarde
Quand tu fléchis sous le fardeau;
Et que, si tu te perds au milieu du dédale,

Le désert brisera ta dernière sandale,
Et que ta soif n'aura plus d'eau.

Un chemin de malheur! si ta robe sans tache
Aux pointes du chemin s'accroche et se détache
Pour laisser voir ta nudité;
Et si, laissant éteindre un rayon salutaire,
Tu n'avais, pour guider ta marche sur la terre,
Que le doute et l'iniquité.

Un chemin de malheur! si tes folles pensées
Caressaient des désirs, des erreurs insensées,
Erreurs que Dieu dispersera!
Si, mettant ton bonheur dans un bien périssable,
Tu bâtissais un mur de pierre sur le sable,
Mur que le vent renversera.

Un chemin de malheur! si la veuve souffrante,
Assise sur ton seuil, te trouve indifférente
Au spectacle de ses douleurs;
Si tu passes près d'elle, inattentive et fière,
Sans qu'un morceau de pain réponde à sa prière,
Sans qu'un pleur réponde à ses pleurs!

Un chemin de malheur! si tu suis les fantômes
Que te montrent la terre et les enfants des hommes,
Espérances qui n'ont qu'un jour;
Plaisir, gloire, fortune, illusions de l'âme,
Beauté de blanche fleur, beauté de jeune femme,
Rêve de puissance ou d'amour.

Un chemin de malheur! si ton âme sommeille
Tandis qu'auprès de toi le méchant marche et veille,
Plein de mensonge et de douceur;
Et si, prêtant l'oreille à ses vaines louanges,
Tu ne te souviens plus de tes frères les anges,
Qui te donnent le nom de sœur!

Mais à ton âge, enfant, on ignore ces choses;
Tu crois que l'avenir n'effeuille pas les roses,
Et qu'il respecte leur beauté;
Des élus de la terre adolescent convive,
Tu crois qu'en vieillissant tout amour se ravive
Au flambeau de la chasteté.

Tant de sérénité, tant de foi t'environne;
Ton front paraît si pur sous cette humble couronne;

Tant d'ivresse palpite en toi;
Tant de rêves pieux bercent ton âme neuve;
Il est si doux le miel dont le Seigneur t'abreuve,
Elle est si candide ta foi;

Dans la route du ciel tu vois tant d'espérance,
Un si bel avenir dans la persévérance,
Tant d'amour dans la Passion,
Que tu regarderais un soupçon de parjure,
Comme une impiété, presque comme une injure,
Ou comme une dérision.

Tu ne conçois le charme et la paix de la vie
Qu'aux pieds de cette croix où Jésus te convie
Pour y méditer ses douleurs,
Pour entendre le cri de son âme qui pleure,
Pour t'y purifier et te rendre meilleure
Par la pénitence et les pleurs!

Oh! conserve long-temps cette croyance sainte!
Ne livre ta pudeur qu'à la pieuse étreinte
Des anges et des séraphins;
Préserve ta beauté des souillures charnelles,

Et cherche du regard les clartés éternelles
Qui luiront dans la fin des fins.

Que d'un feu plus ardent la charité t'embrase!
Ne mêle pas le sel à la liqueur du vase,
Le cuivre à l'or, le fiel à l'eau;
Conserve jusqu'au bout ta première innocence;
Incline devant Dieu ta douce obéissance:
Tends-lui le cou comme un agneau.

Ne t'éloigne jamais de tes anges propices:
Ils écartent tes pas du bord des précipices,
Où glissent tant de pieds humains!
Ils marchent devant toi pour t'indiquer la route;
Ils dissipent ta nuit, ta frayeur ou ton doute,
Lorsque vers eux tu tends les mains.

Mais, hélas! dans nos cœurs tant de passions germent,
Tant de fois nos regards aux vérités se ferment,
Des flots si purs cachent l'écueil,
Que de ce jour béni le saint anniversaire,
Peut-être éclairera ta honte et ta misère
Entre le parjure et le deuil!

Tant de séduction vers le monde nous pousse;
Sa voix, qui nous abuse, est si tendre et si douce;
Elle est si fragile la chair,
Que le vœu solennel qu'aujourd'hui tu prononces,
Sera, peut-être, un grain tombé parmi des ronces
Ou dans la fente d'un rocher.

Cette table du ciel, où Jésus te convie
Pour y manger le pain de sagesse et de vie,
Voit plus d'une infidélité:
Après avoir goûté d'ineffables délices,
Des convives ingrats renversent les calices
Aux pieds de la divinité!

Ils quittent ce banquet, qu'ils trouvent trop austère,
Pour les banquets impurs des méchants de la terre:
Ils sont las d'absinthe et de pleurs:
Il leur faut des festins que la joie assaisonne,
Des hymnes où la voix d'une lyre résonne:
Il leur faut des chants et des fleurs.

Tes sœurs étaient naguère à la place où tu pleures
Les larmes de la foi: larmes intérieures,

Qui se répandent sans effort.
Elles s'agenouillaient comme toi sur les dalles,
Humbles aux pieds de Dieu, plus blanches et plus pâles
Que le suaire de la mort.

Elles firent aussi des vœux: leur lèvre sainte
S'approcha du calice, en but toute l'absinthe
Avec un bonheur surhumain;
Mais les engagements que leurs cœurs contractèrent
Ne furent que des mots que les vents emportèrent
Comme une paille du chemin.

Regarde, maintenant, et cherche l'une d'elles
Aux pieds de cet autel où viennent les fidèles,
Où le prêtre incline le front;
Appelle, avec amour, ces brebis égarées
Que le pasteur regrette, et qu'il a tant pleurées!
Le silence seul te répond.

L'une, pour s'atteler au char de la puissance,
Quitta le lendemain la robe d'innocence
Et le voile de sa pudeur;
Elle est belle, elle est riche, et le faste l'entoure;

Mais déjà sur sa chair le ver des morts laboure,
Et le dégoût la ronge au cœur.

Une autre, dans des riens mettant sa folle joie,
Se perdit pour des fleurs, pour un manteau de soie
Que la luxure lui vendit.
Maintenant un soir triste a remplacé l'aurore,
Son flambeau s'est éteint: la honte la dévore,
La voix du monde la maudit.

Une troisième, enfin, courtisane effrontée,
Sur le tréteau du vice en plein jour est montée,
Son regard ne sait plus rougir;
Mais de ce piédestal Dieu la fera descendre:
La mort viendra bientôt souffler sur cette cendre;
Et le vent commence à mugir.

Mais toi, jeune innocente, ange, sœur des bons anges,
Tu demeureras pure et vierge de ces fanges
Qui profanèrent leur pudeur;
Tu tiendras jusqu'au bout les promesses divines:
Ton front conservera sa couronne d'épines,
Ton âme sa céleste ardeur.

Blanche comme le lys et comme la colombe,
Garde, pour te servir de linceul dans la tombe,
Ton voile de virginité;
Que jamais de ton sein l'homme ne le détache;
Qu'il soit au dernier jour tel qu'aujourd'hui: sans tache,
Et pur comme ta chasteté!

L'OISEAU DE PASSAGE.

V.

D'où viens-tu, bel oiseau?
Pourquoi quitter si vite
Le lieu de ton berceau?
D'un arbre ou d'un roseau
As-tu perdu le gîte?

L'aquilon déchaîné
A-t-il coupé la branche
Où Dieu t'avait donné,
Dans ton nid fortuné,
Un lit de plume blanche?

L'hiver étant venu
Avec son manteau sombre,
Ton œil a-t-il connu
Que, bientôt, triste et nu,
Le bois n'aurait que d'ombre?

Et tu portes ailleurs
Tes douces préférences;
Tu vas où sont les fleurs,
Des refuges meilleurs
Et d'autres espérances!

Jeune oiseau, sois béni!
Préviens-moi de l'orage;
Lorsqu'il sera fini,
Que Dieu donne à ton nid
Des œufs et de l'ombrage.

Préservez de malheur
Ses petits sous la feuille;
Qu'à votre abri, Seigneur,
La main de l'oiseleur
Jamais ne les recueille!

Que pour eux du printemps
Les roses soient plus belles;
Venus avant le temps,
Que des zéphirs constants
Leur caressent les ailes!

Reçois mon tendre adieu,
Bel oiseau de passage,
Et demeure en ce lieu
Si d'un ange ou de Dieu
Tu portes le message!

Le ciel est plus riant
Quand ton aile y voltige;
Le jeune mendiant
Suit de l'œil, en priant,
L'instinct qui te dirige;

Et lorsque tu t'enfuis,
Oiseau de doux présage,
Le froid des longues nuits,
Le jeûne et ses ennuis
Attristent son visage!

LES DOULEURS ROYALES.

VI.

La tête d'un monarque est semblable à la cime
D'un cèdre du Liban qui plane sur l'abîme;
Auprès de lui, le saule est un humble roseau,
Le mélèze une fleur, le chêne un arbrisseau.
Aussi, quand l'ouragan désole la colline,
Sous ses coups redoublés le cèdre altier s'incline;
Pendant les nuits d'automne, au premier vent venu,
Son rameau feuille à feuille est bientôt mis à nu;

Sa tête de beaucoup dépassant toute tête,
Rien ne le garantit des bras de la tempête;
Tandis que le roseau par la rive abrité,
Ne s'inquiète pas de l'orage irrité.

Un trône, sur la terre, est une lourde charge:
Il faut, pour la porter, une épaule bien large;
Et celui dont les reins ne sont pas assez forts,
Épuise vainement ses vœux et ses efforts.
Vous avez su combien une couronne pèse,
Infortuné Stuart, malheureux Louis seize,
Vous dont la main du peuple arracha le manteau,
Et qui dûtes subir la honte du poteau!

De ces têtes de roi que le supplice insulte,
Quelle grande leçon pour le sage résulte!
Et que de sur leur front autrefois tant vanté,
Il retire, en tremblant, son œil épouvanté!
Son âme, qui s'émeut et pleure dans les transes,
Cherche leurs souvenirs, compte leurs espérances!
En voyant que le but offert à leur bonheur
N'est qu'un gibet infâme où monte le voleur;
Que leur route, d'abord si large, si plénière,

Où le char, en roulant, ne laissait pas d'ornière,
Plus tard est devenue un coteau raboteux
Qu'il a fallu gravir, harassés et boiteux;
En les voyant tomber en des mains déloyales,
Il plaint amèrement les misères royales!
Il bénit le Seigneur de l'avoir éloigné
D'un trône que les pleurs et le sang ont baigné;
Il ne recherche pas la grandeur et la pompe,
Soleil qui doit s'éteindre et dont l'éclat nous trompe.
Aux coupes de nectar que la puissance boit,
Il préfère un peu d'eau bue en paix sous son toit;
Aux tuniques de pourpre, à la soie, à l'hermine,
Le vêtement de toile où le haillon domine;
Habit de pauvreté, vêtement deux fois vieux,
Que ne convoite pas l'orgueil des envieux;
Au char dont le clairon annonçe le passage,
Le bâton du chemin, cet ami de voyage:
Il ne craint pas, du moins, que la roue ou l'essieu
Se brise; et, dans sa voie, il marche selon Dieu!

Du néant des grandeurs pour trouver des exemples,
Pour voir des rois chassés des autels et des temples;
Pour les voir prosternés sur la porte, à genoux,

Implorant la pitié, regardons près de nous!
Du livre de nos jours relisons les chapitres,
Le sang et la douleur en composent les titres;
Quand nous les aurons lus, nous saurons, pleins d'effroi,
Tout le fiel que contient une coupe de Roi!..

—

Reposons nos regards sur le plus grand des trônes!
Quels sont ces fronts si purs qui portent deux couronnes,
Devant lesquels les yeux se baissent éblouis?
Cette femme si belle, aurore d'espérance,
C'est l'infante d'Autriche et la reine de France
Sur le trône de Saint-Louis!

C'est Marie-Antoinette! et cet homme près d'elle,
C'est le Roi, son époux, qui cache sous son aile,
Comme une aile de nid, ce trésor de beauté;
Chaste couple royal qu'on entoure d'hommages,
Dont la France ravie adore les images,
L'innocence et la majesté.

La gloire de Capet, le dais de Charlemagne,
Couvrent le souverain et sa jeune compagne,
Le peuple au devant d'eux accourt pour les bénir;
Le pauvre vient jeter des fleurs sur le passage:
Et des larmes de joie humectent leur visage,
Beau de puissance et d'avenir!

Le chemin devant eux s'ouvre splendide, immense!
Sous des auspices saints le voyage commence:
Le char arrivera jusqu'au bout sans effort,
Il sera préservé des écueils de la route:
Le monarque est pieux, et son oreille écoute
Les conseils du juste et du fort.

La voix des courtisans, aux clameurs insensées,
Ne saurait de leur but détourner ses pensées:
Ce but, c'est la justice! il l'attend du Seigneur,
Car c'est lui qui l'a donne aux bons rois qu'il regarde:
Elle est un ami sûr dont la bonté nous garde
Et nous défend dans le malheur.

La justice! ce bien qui seul vaut un royaume,
Et qui fait que le pâtre, abrité sous le chaume,

Est plus grand qu'un héros porté sur le pavois;
Cette vertu du Christ sur la terre trop rare,
Qui déteste l'erreur, la pleure ou la répare,
Et dont le ciel entend la voix.

La justice! ce legs du Sauveur de la terre,
Dont la croix a gardé l'empreinte héréditaire,
Legs d'amour dont sa mort dota l'humanité!
Rayon consolateur que tout œil peut atteindre,
Rayon qu'au sein des nuits plusieurs laissent éteindre
Pour marcher dans l'obscurité.

Le roi suit ce rayon, et rien ne l'en éloigne;
Il est juste, l'amour du peuple le témoigne,
Et la reine a sa part d'hommages et de vœux:
Au milieu d'une Cour que nulle autre n'égale,
Son front est rayonnant de majesté royale,
Unie à l'or de ses cheveux.

Salut, reine des cœurs! salut, reine de France!
Ouvre vers l'avenir l'aile de l'espérance,
Elle te comblera de dons mystérieux;
Blanche étoile du soir, lueur douce et divine,

A ton éclat sans tache et si pur on devine
Une émanation des cieux!

Enivre ton époux d'extase et de délice,
Verse-lui tout le miel que contient ton calice,
Fleur, exhale pour lui ton parfum du matin;
Que son amour pieux te cueille et te savoure;
D'un cercle de bonheur que ta beauté l'entoure:
Bonheur sans mélange et sans fin!

Que tes flancs fécondés soient des sources de vie!
Qu'aux fruits de tes rameaux les grands portent envie,
Que nuls fronts, ici bas, ne dépassent les leurs!
Qu'ils montrent, en naissant, les marques souveraines:
Que tes fils soient des rois, et tes filles des reines,
Eux des palmiers, elles des fleurs!

Sur un char de triomphe étale ta puissance,
Des cœurs qui sont à toi reçois l'obéissance,
Du haut du trône abaisse un seul regard sur nous!
A ce regard aimé nos cœurs vont se détendre:
Ton sourire est si pur, ta parole est si tendre,
Que nous sommes à tes genoux!

Reine, enivre ton cœur d'espérance et de fêtes!
Tu dépasses du front les plus sublimes faîtes,
Ta puissance n'a rien à craindre du destin;
Tu foules à tes pieds, souples comme des herbes,
Les pavots orgueilleux et les lauriers superbes:
Le soir te répond du matin!

—

Mais, hélas! dans la nuit, souvent une secousse
Ebranle le palais comme le lit de mousse;
Et l'homme et les oiseaux, par l'orage surpris,
Contemplent, le matin, leur refuge en débris.
Quelque haute que soit la tête d'un monarque,
D'un stygmate de sang la vengeance la marque;
Et, quand l'heure est venue, elle tombe souvent
Comme le gland d'un chêne emporté par le vent.

La figure du roi prend une teinte sombre,
D'affreux pressentiments le suivent comme l'ombre;

Les langues et les poings s'apprêtent aux combats,
Et des mots inouïs se murmurent tout bas;
L'avenir fait prévoir une époque de crise
Où l'arbre est un roseau que la tempête brise,
Époque où, des grandeurs descendant l'échelon,
Le fort tombe et se voit broyé sous le talon.

Liberté! Ce saint nom que la France répète,
Dans le palais des rois annonce la tempête;
En regardant surgir les nuages aux cieux,
Leur tête devient blanche et leur front soucieux;
Le trône de Capet chancelle sur sa base,
La Révolution d'un poids de fer l'écrase.
Des préludes de guerre et de rebellion
Grossissent sur son cou les veines du lion:
Mirabeau s'est ému: sa longue chevelure
Du poil d'une crinière a la forme et l'allure,
Elle tombe flottante et lisse sur un dos
Que Dieu semble avoir fait pour porter des fardeaux;
Son front vaste et sans pli, que ce poil fauve ombrage,
Laisse voir au milieu la veine du courage;
Sa lèvre de lion, toujours prête à saisir,

Palpite de luxure et s'ouvre de désir;
Le souffle qui descend de ses vastes narrines,
Sous son impression fait bondir les poitrines;
De sa voix, de son geste une menace sort:
Et vers l'immensité l'aigle a pris son essor.

Le tribun, fascinant les âmes et les têtes,
Prépare l'incendie et couve les tempêtes;
La Révolution, puissante, l'œil en feu,
Se hâte de répondre à l'appel de son dieu;
Le volcan contenu s'est ouvert un cratère,
Et sa lave brûlante inondera la terre.

Le peuple, que les grands traitaient comme un vil serf,
A secoué le joug et déchiré le nerf;
De crainte et de respect son âme est affranchie,
Et du chaume au palais la distance est franchie:
Le premier pas est fait: le flot torrentueux
Brisera dans son cours l'arbre majestueux.
Autel de Jésus-Christ, trône de Charlemagne,
Vous serez le jouet des flots de la Montagne;
Soulevés par la vague, et sur le roc heurtés,
Par l'effort du courant vous serez emportés.

Depuis le jour marqué dans le livre néfaste,
L'édifice royal s'affaisse et se dévaste;
Chaque heure de sa vie arrachant un lambeau,
Déjà le fossoyeur fait prix pour son tombeau
Le matin a ses pleurs, et le soir son opprobre:
C'est le dix août, après les cinq et six octobre;
Aujourd'hui c'est la fuite, et demain la prison:
C'est Marat et Saint-Just, en attendant Samson.

Et le roi cependant avait une âme auguste,
Il tenait dans ses mains la balance du juste.
Pourquoi donc, tout-à-coup retirant son amour,
Le Seigneur livre-t-il la colombe au vautour?
Telle est la loi du sort! un règne de licence
Souvent fait expier son crime à l'innocence.
Louis seize monta sur un trône avili,
Que la honte et le vice avaient long-temps sali;
Naguère Pompadour, indigne sycophante,
A côté d'un vieillard s'y montrait triomphante;
La place où cet amour honteux s'est arrêté
A conservé le sceau de son impureté:
Dans la chambre royale une souillure indique
Le lit couvert d'opprobre où trônait l'impudique;

Et quand de cet amour le cloaque eut tari,
La maîtresse du roi s'appela Dubarry.
Mais le peuple qui fait le livre des annales,
L'une après l'autre a vu toutes ces saturnales:
Il sait que des mignons, hôtes du Parc-aux-Cerfs,
Polluaient la pudeur des filles de leurs serfs;
Que d'un roi perverti chacun suivant l'exemple,
L'impudicité seule était admise au temple;
Que les hommes de bien, dans l'oubli relégués,
Dédaignaient des honneurs par le vice brigués;
Que rien de ce qui donne ou grandit le courage,
Ne battait dans le cœur de ce vil entourage;
Et que quand la vertu tombait dans cet égout,
Elle poussait un cri de honte et de dégoût.

Ce limon corrompu, cette fétide vase,
A la mort du vieillard avaient rempli le vase:
Les lèvres, sur le bord, se crispaient de rebut:
Et ce calice amer, Louis seize le but!..

A la barre du peuple il a dû comparaître;
On lui jette les noms de complice et de traître:
Chaque regard lui dit son sort;
Et sur l'autel sanglant où la haine l'égorge,
La victime a déjà le couteau sur la gorge:
Elle tend la tête à la mort!

Les votes solennels sont déposés dans l'urne;
L'Assemblée, à cette heure, est sombre et taciturne,
Ce silence glace d'effroi:
Il semble des tribuns présager la victoire;
Le scrutin se dépouille, il prononce: et l'histoire
Va se souiller du sang d'un roi.

La mort! et sans appel!.. L'échafaud politique
Va briser en éclats cette couronne antique,
Si belle au front de l'innocent!
Dans la rue, au faubourg, sur le milieu des places,
Elle sera livrée aux cris des populaces,
Avides de haine et de sang!

Par la dérision sa tête saluée,
Se montrera bientôt hideuse et polluée,

L'échafaud sera son pavois;
Et s'il parle à la foule, un signal de Santerre
D'un roulement lugubre ébranlera la terre,
Afin d'étouffer cette voix.

Te voilà donc tombé de ta hauteur superbe,
Cèdre de la montagne, et plié, comme l'herbe,
Sous le courroux de l'aquilon!
Te voilà dépouillé de feuilles et de branches,
Arbre majestueux, et, par les avalanches,
Jeté tout nu dans le vallon!

Fleuve, qui fécondais la rive de tes ondes,
Te voilà mis à sec par des souffles immondes,
Dont les ailes étaient de feu;
Prince, rassasié d'insulte et de scandale,
Te voilà, comme Job, pauvre et nu sur la dalle,
N'ayant de refuge qu'en Dieu!

Ta mémoire, ici-bas, ne sera pas louée;
Comme celle du Christ ta main sera clouée,
Et ta robe mise à l'encan!
Le sable, de ton pied comblera le vestige;

Ton humble rejeton se mourra sur la tige,
Étreint par les bras du volcan.

Les bourreaux seront durs, et leur verge implacable;
En voyant que ton corps sous le fardeau s'accable,
Nul ne viendra porter ta croix:
Ils n'adouciront pas ta sentence sévère;
Il te faudra monter, les pieds nus, le calvaire,
Dépouillé du manteau des rois.

Mais le cœur du martyr résiste à cette épreuve:
Il accepte, en priant, le fiel dont on l'abreuve,
Et s'apprête pour le départ;
Son front est noble et pur, nul remords ne le plisse:
Avec sérénité le roi marche au supplice,
Et l'amour est dans son regard.

Il plaint les insensés dont la haine le frappe;
De son œil, quelquefois, une larme s'échappe,
En contemplant son abandon:
Mais un rayon du ciel effleurant son visage,
Vient effacer un pli qui prouvait le passage
De cette larme de pardon.

Il plaint les insensés dont la folle jactance
Veut clouer sa mémoire au bout d'une potence,
Dans le dessein de la ternir,
Comme s'ils ignoraient que le gibet du juste
Devient une croix sainte, et que l'histoire auguste
A des larmes pour la bénir.

Il ne regrette pas, à l'heure solennelle
Où l'âme va quitter sa dépouille charnelle,
Le trône où Dieu l'avait monté:
Trône dont le velours, les glands d'or et la soie,
Cachent bien des douleurs sous un semblant de joie,
Sous un dehors de majesté.

Il ne regrette pas les pompes éphémères
Et les grandeurs d'un jour dont les chutes amères
Sur l'abîme nous ont penchés:
Grandeurs dont il a vu le néant et le vide,
Filets d'eau du désert trompant la lèvre avide,
Et que le sable a desséchés;

Bonheur long-temps rêvé, dont le glas sonne l'heure;
Météore des nuits qui passe et que l'on pleure,

Chant par l'angoisse interrompu ;
Promesse d'un ami qui manque de parole,
Lis dont un ver caché dévaste la corolle,
Et qu'un vent d'orage a rompu!

Mais il plaint sa famille à ses larmes ravie,
Coupe d'or qui versait un parfum sur sa vie,
Couronne d'amour et de fleurs ;
Rameau qui sur son front répandait un peu d'ombre,
Bouche qui des baisers ne comptait pas le nombre,
Pleur qui se mêlait à ses pleurs!

Mais il plaint son enfant, rejeton plein de force,
Dont la main de l'impie a lacéré l'écorce,
Et que le fer retranchera ;
Nouvel Astyanax, esclave de la Grèce,
Agneau venu dans l'antre où hurle une tigresse
Dont la dent le déchirera.

Mais de ses jours taris le cercle se resserre :
Le martyr résigné n'a qu'un pied sur la terre,
Samson l'attend dans le préau ;
Son âme vers le ciel va déployer son aile,

Vierge de souffle humain, de souillure charnelle
Et de l'atteinte du bourreau!..

—

Le crime est consommé!!! La hache régicide
Vient de commettre un meurtre et presque un déicide!
Des halles, des faubourgs, rebuts de la cité,
La foule a voulu voir un roi décapité:
Elle a battu des mains, dans un transport obscène,
En voyant la victime arriver sur la scène;
Affreux signal de mort, le tambour a roulé,
Et de son piédestal l'homme s'est écroulé!

Les tribuns, maintenant, portent un œil avide
Sur le trône où la mort laisse une place vide.
Ces Brutus tour à tour gouvernent: cependant
Un homme a sur eux tous un terrible ascendant;
Démagogue doué d'une audace insolite,
De la France aux abois il est le satellite;
Oiseleur inhumain, il a pris au réseau

Tout le peuple, à ses pieds tremblant comme un oiseau ;
Le comité de mort que sa haine dirige,
Veut que dans tous les coins un échafaud s'érige :
Il veut avoir par lui la puissance, et, s'il l'a,
Il fera plus tomber de têtes que Sylla.
Élève de Néron et d'Héliogabale,
Il porte dans ses flancs l'instinct d'un cannibale.
Ce monstre, qu'on dirait engendré de l'enfer,
A la tête de bronze et l'entraille de fer ;
Jamais un sentiment d'amour ou de clémence,
Ne germa sur ce roc où meurt toute semence ;
Le frisson qui succède au supplice accompli,
Sur ce marbre jamais n'a fait paraître un pli.

Ce tigre des déserts qui se nourrit de proie,
Ce géant de terreur dont le regard foudroie,
Ce vautour qui s'apprête en aiguisant le bec,
Est un homme chétif, dont le cadavre est sec ;
Sous ce front dépouillé, sous cette mince écorce,
On ne devine pas l'énergie et la force ;
Un sourire douteux, que la pensée éteint,
De sa cruauté froide est l'indice certain ;
Ses yeux, presque cachés sous leur paupière rousse,

Sont pétillants d'éclairs, quand l'âme se courrouce;
Et lorsque la vengeance aiguillonne ce cœur,
Le sourire devient sardonique et moqueur.

Cet homme dont la vie est sinistre et néfaste,
Méprise les grandeurs et dédaigne le faste:
Il ne s'est pas posé seulement sur le seuil
Des palais de César, resplendissants d'orgueil;
Les quartiers opulents que la richesse habite,
Ne l'ont pas attiré: farouche cénobite,
Dans une rue étroite il s'est enseveli,
Pour y trouver, le soir, le silence et l'oubli.
De la Convention le redoutable doge,
Dépouille son prestige en dépouillant sa toge:
L'idole qui naguère était sur le trépied,
Hors du temple n'est plus qu'un citoyen à pied.

Des passions du cœur effroyables contrastes!
Le tribun sanguinaire a des entrailles chastes;
Son âme qui du fer a pris la dureté,
Des amours de la terre a fui l'impureté.
Cet ennemi des grands, dont la haine les fauche,
N'a jamais habité l'antre de la débauche:

La courtisane, au cœur lascif et desséché,
Par des baisers impurs ne l'a pas alléché;
Sa lèvre que la soif du sang humain affame,
Ne s'est pas suspendue aux lèvres d'une femme;
Et, pour en oublier le parfum vénéneux,
De la chaîne de fleurs il a brisé les nœuds.

L'or aussi, cette faim, cette soif des esclaves,
N'a pas mis à ses pieds l'anneau de ses entraves;
Par un lucre honteux, cet ange des méchants
N'a pas voulu grossir le nombre de ses champs;
Près d'un coffre où plusieurs plongeaient leur main avide,
Il est resté debout, et la sienne était vide.
De ce républicain la sauvage âpreté
Portera jusqu'au fil l'habit de pauvreté;
Conservateur outré de la chose publique,
Il croit que l'or un jour tûra la République,
L'or, pouvoir surhumain, souffle impur, corrompu,
Et qui rompt l'homme fort que nul vent n'a rompu.

Lui n'est pas dévoré par cet horrible ulcère:
En vain l'or est venu sourire à sa misère,
Envain à ses genoux il était entassé,

Le farouche tyran ne l'a pas ramassé;
Son cœur, qui porte en lui le destin des royaumes,
Éprouve d'autres faims, d'autres soifs que les hommes:
En regardant des nains qu'il briserait du pied,
Se disputer cet or, il a ri de pitié.

Des mystères de Dieu mystère impénétrable!
Deux vertus ont germé dans ce cœur misérable,
Deux fleurs dans un désert! Chastes vierges du ciel,
Vous avez répandu vos deux gouttes de miel,
Votre pluie embaumée et votre larme sainte
Dans ce flot de vinaigre et ce torrent d'absinthe;
Sous votre voile blanc, vous cachez à demi
Ce cadavre inconnu que l'hyène a vomi.
Maintenant que la mort a couché ce colosse,
Qu'on l'a jeté sanglant, comme un chien, dans la fosse:
Que le vautour avide en a pris un lambeau,
Vous venez quelquefois prier sur son tombeau;
Vous avez adouci l'horreur expiatoire
Que la postérité réserve à sa mémoire;
Dans cette nuit affreuse où l'orage est constant,
Météores bénis, vous brillez un instant:
Devant votre clarté le sage se consulte

Pour vomir sur son front la salive et l'insulte.
Dans cette boue infecte où pullule le ver,
Rameau, vous étalez votre feuillage vert;
Au râle du gibet, aux voix des gémonies,
Vous mêlez un adieu des saintes agonies;
Vous êtes un cri d'ange, une aile d'alcyon,
Dans ce vaste océan de malédiction;
Et devant cette tombe incomprise et maudite,
Le blasphême s'arrête et le passant médite.

Etre mystérieux, démon de chair et d'os,
Qui portas un moment l'Europe sur ton dos,
Quel ventre t'a conçu? de quelle entraille immonde
Es-tu sorti la nuit pour effrayer le monde?
Verge d'iniquité, bras providentiel,
Tenais-tu ton pouvoir de l'enfer ou du ciel?
Emule d'Attila, pour punir nos scandales
Es-tu venu fouler nos fronts sous tes sandales?
Instrument de ruine, ange exterminateur,
Dieu t'avait-il remis le glaive destructeur?
Comme il se sert du feu, des flots ou de l'orage,
S'est-il servi de toi pour venger quelque outrage?
Sous le mépris humain las de se voir ployé,

Pour frapper les méchants t'avait-il envoyé?
En fauchant par ta main les têtes les plus hautes,
A-t-il voulu punir d'irréparables fautes,
Et remplir de douleur, de vengeance et d'effroi,
Un siècle où l'échafaud s'est teint du sang d'un roi

—

Des plaintes et des pleurs qui fléchiraient la pierre,
Dans le fond des cachots accusent Robespierre:
C'est l'épouse du roi, sa sœur Elisabeth,
Victimes qu'un bourreau va suspendre au gibet;
Deux brebis qu'un lion a mises dans son antre,
Qui font rugir sa faim et que sa gueule éventre;
Deux colombes des bois, palpitantes d'amour,
En rentrant dans le nid prises par le vautour;
Deux femmes dont l'honneur amuse la satire,
Dont on salit la couche et qu'attend le martyre!

L'arrêt est prononcé!!! Dans le fatal préau,
La garde des tyrans escorte un tombereau:

La veuve du saint roi, de voile dépouillée,
Sans un prêtre à sa droite y prie agenouillée;
Les clameurs de l'insulte et le bruit des tambours
Poursuivent le cortège au milieu des faubourgs:
Le tumulte grossit, la populace affreuse
Outrage par ses chants la reine malheureuse:
Toute bouche vomit le sarcasme et l'affront!..
L'angoisse de ses yeux, la pâleur de son front,
Rien ne peut désarmer cette foule méchante,
Cerbère à mille voix qui vocifère et chante,
Mais un murmure affreux de la foule est sorti,
D'un couteau qui retombe un choc a retenti,
Une voix de l'enfer a dit: A bas la reine!
Et cette tête auguste a roulé sur l'arène!..

Bientôt du sang royal subissant le malheur,
Elisabeth suivit le sentier de douleur!
Un juge parmi tous fut assez vil et lâche
Pour vouer à la mort cette vierge sans tache,
Pour jeter au cercueil ce corps décapité,
Enveloppe d'une âme où n'avaient palpité
Que de chastes désirs, que de passions saintes;
Soutien des malheureux, tendre écho de leurs plaintes

Toujours prêt à porter aux oreilles du roi,
Le soupir de la mort ou le cri de l'effroi ;
Femme qui, dans ces temps de honte et de scandales,
Des ronces du chemin préservait ses sandales ;
Au pied d'un humble autel colombe ayant son nid,
Où la foi lui versait son ombrage béni.

En des jours de justice, en un temps moins infâme,
Toute lèvre eût baisé les pieds de cette femme ;
Honorant la vertu du respect qu'on lui doit,
Les méchants auraient craint de l'effleurer du doigt,
De peur de profaner cette fleur solitaire
Qui n'avait pas senti les souffles de la terre ;
Dont le calice, plein de parfums et de miel,
Ne s'épanouissait qu'aux haleines du ciel ;
Dont la feuille, à l'abri du vent qui la retranche,
Le soir, comme au matin, était entière et blanche.

Un sicaire, saisi d'un transport infernal,
Dépouilla cette fleur et ce lis virginal ;
On railla sa vertu : des tigres s'approchèrent
De ce ventre sans pli que leurs langues léchèrent ;
Par l'imprécation, par l'insulte escorté,

Au sacrificateur l'agneau fut apporté.
Au milieu des élans d'une horde farouche,
La victime tomba sans qu'un mot de sa bouche,
Expression d'orgueil, de vengeance ou de fiel,
Vînt arrêter le vol de l'âme allant au ciel!

Histoire de ces jours d'angoisse, tu me navres!
Après la mort, l'oubli couvre ces trois cadavres!
Ils furent au hasard jetés dans un fossé,
Sans qu'un humble gazon pour eux fut exhaussé!
Le cyprès douloureux, l'urne lacrymatoire,
Ne disent pas un mot de cette horrible histoire!..
Confondus pêle-mêle avec des assassins,
Rien ne désigne à l'œil ces trois cadavres saints,
Ces têtes de martyrs que tous ont baffouées,
Ces cendres que les vents d'orage ont secouées;
Et du pouvoir royal, ce radieux flambeau,
Il ne resta pas même un semblant de tombeau!

Quelquefois le figuier qu'un bûcheron retranche,
Conserve un fruit naissant demeuré sur la branche;
Mais la sève du tronc cessant de le nourrir,
On le voit chaque jour se sécher et mourir.

Quand le lierre aux cent bras est détaché du chêne,
Il végète, il se tord, et sa chute est prochaine.
Ce fruit d'un figuier mort, reine, c'est ton enfant!
Il gênait les tribuns : mais le respect défend,
Quelque désir qu'on ait, quelque ardeur qui vous pousse,
De tuer un enfant! pauvre oiseau sur la mousse,
Qui, laissé dans le nid, ne cesse d'appeler
Sa mère, et qui n'a pas des ailes pour voler!
Mais si les insensés dont la haine s'obstine,
De honte ont reculé devant la guillotine,
Pour briser ce rameau, pour effeuiller ce lis,
Ils sauront employer des moyens avilis;
La honte les rendra plus affreux et plus lâches :
Le sang d'un orphelin laisserait trop de taches!
On le tûra sans bruit, dans l'ombre, à petit coup;
On lui mettra la chaîne et plus tard le licou;
Et l'air d'une prison, à défaut de potence,
Aura bientôt brisé cette frêle existence!

Semblable au brin flétri que dispersent les vents,
L'orphelin disparut du nombre des vivants,
Sans qu'un être chéri répondît à sa plainte,
Sans que personne sût quel poison, quelle étreinte,

Quelle douleur poignante, ou quel air étouffant,
Au début de la vie, avait tué l'enfant;
Sans qu'un soupir pieux, sans qu'une voix bénie,
De l'agneau mis aux fers exprimât l'agonie;
Sans qu'un sein qui reçut ses précoces douleurs,
Vînt montrer, chaude encor, l'empreinte de ses pleurs.
Il s'en alla sans bruit comme un rameau qui tombe:
Jamais un œil ami ne pleura sur sa tombe;
Et lorsque du captif la mort leva l'écrou,
On déposa, la nuit, sa cendre dans un trou!..

MA TOMBE.

VII.

Tombe, où doit s'endormir ma poussière envolée,
T'ouvriras-tu bientôt? mon heure est-elle loin?
Le marbre qui des grands orne le mausolée,
Te fera-t-il un nom? ou, triste, désolée,
Seras-tu seule dans un coin?

Te reposeras-tu sous des cyprès dont l'ombre
Protège le gazon et ravive les fleurs?
Auras-tu des amis? quel en sera le nombre?
Te visiteront-ils à l'heure pâle et sombre
Où Dieu seul voit couler les pleurs?

Un distique pieux, que la tristesse inspire,
Fera-t-il arrêter le passant devant toi?
Se prosternera-t-il à genoux pour le lire?
Devant ce souvenir sa plainte qui soupire,
Et ses pleurs seront-ils pour moi?

Les êtres bien aimés que ma tendresse abrite,
Parfois, pour me bénir, prendront-ils ton chemin?
Sentirai-je leur cœur qui saigne et qui palpite?
Entendrai-je leur voix, que la frayeur agite,
Me dire: Adieu, jusqu'à demain?

Tiendront-ils leur promesse, et viendront-ils à l'heure
Où devant une croix la douleur nous attend,
Où d'un fantôme aimé le souffle nous effleure,
Où l'on entend sous l'herbe une plainte qui pleure
Et qui s'éloigne en sanglotant?

Heure, où des jours passés nos larmes se souviennent,
Jours qui nous promettaient d'ineffables douceurs,
Où leurs illusions l'une après l'autre viennent,
Où l'herbe d'un cercueil nous dit ce que deviennent
Nos fils, nos frères et nos sœurs!

Heure d'affliction, d'espoir et de silence,
Où la foi vient sécher les larmes de nos yeux,
Où, devant le rayon qu'une étoile nous lance,
La pensée au-delà de la terre s'élance
Et nous transporte dans les cieux!

Ou bien, leur deuil passant comme les choses passent,
O tombe! avec pitié ne s'enquerront-ils plus
De ta croix de sapin que les ronces enlacent,
Et de deux mots inscrits que les heures effacent,
Mots que les ingrats n'ont pas lus?

T'abandonneront-ils au temps qui te dévore,
Sans connaître la place où pour moi tu t'ouvris?
N'auras-tu pour ami que l'arbre qui s'éplore,
Un saule délaissé dont la douleur t'honore
Et te couvre de ses débris?

Ou bien le fossoyeur, cet hôte de la tombe,
Qui réveille des os que Dieu laissait dormir?
Parfois le rossignol, ou la pauvre colombe
Qui, sans nid, sans famille, à l'heure où le jour tombe,
Vient s'y reposer et gémir?

Le Seigneur sait cela! mais, hélas! que m'importe
L'abandon ou l'amour des saintes amitiés?
La douleur dure peu, le temps qui fuit l'emporte:
Hommes, nous la laissons, en entrant, à la porte,
Avec la poussière des pieds.

Que le marbre te donne un nom qui retentisse,
Ou qu'une simple croix te désigne au passant,
Je m'en afflige peu: la céleste justice
Rejette toute gloire, éphémère ou factice,
Et n'accueille que l'innocent.

A des os desséchés qui deviennent poussière,
Que fait un deuil menteur, par le faste ennobli?
Que faut-il au cadavre? un prêtre, une prière,
Un espoir, un linceul d'une toile grossière;
Le silence, l'ombre et l'oubli!

Lorsque l'âme s'enfuit de sa prison charnelle,
Elle voit en pitié son cénotaphe en deuil;
Radieuse au milieu d'une gloire éternelle,
Que lui fait ici-bas la pompe solennelle
Dont on entoure le cercueil?

Dans le sein du Seigneur impérissable et forte,
Cendre de plus mêlée aux cendres des humains,
Que lui fait une cendre abandonnée et morte,
Soit que le ver la souille, ou que le vent l'emporte
Et la laisse sur les chemins?

Tombe, ouvre-toi bientôt! Dans un lieu solitaire
Je verse, en t'implorant, des pleurs silencieux!
Je suis rassasié des choses de la terre,
Je suis las de souffrir, je suis las de me taire:
Proscrit, je veux rentrer aux cieux!

Mon exil est bien long! Le pain de l'esclavage
Est amer à la bouche, et je m'en suis repu!
Je suis un roseau faible, et seul sur le rivage
Que le torrent d'hiver dans sa fureur ravage
Et que la tempête a rompu.

Seigneur, mettez un terme à l'exil qui m'afflige!
Je suis un passereau que l'autour a blessé,
Une ombre de la nuit, qui pleure et qui voltige,
Une source tarie, un lis mort sur la tige,
Un seuil ouvert et délaissé!

Je suis un pélican dont la voix se lamente,
Un agneau que la peur éloigne du bercail,
Une voile brisée et que le vent tourmente,
Un esquif englouti par la vague écumante,
Un mercenaire sans travail!

Recueillez, ô mon Dieu! celui que l'on repousse;
Au pauvre qui pâtit offrez le pain du fort,
Mettez sur son épaule une charge plus douce;
A l'oiseau poursuivi donnez un nid de mousse,
A la voile brisée un port:

Et sonnez dans le ciel l'heure de délivrance;
D'une âme qui s'éteint rallumez le flambeau;
Laissez-lui déployer l'aile de l'espérance!
De mon corps, sur la terre, achevez la souffrance,
En l'abritant dans le tombeau!

—

La mort! la mort! Seigneur! à l'abri de l'orage,
C'est un lieu de refuge où l'on rit du naufrage,

Où le flot est limpide et bleu;
Une mer dont le vent n'agite pas les vagues,
Où l'on entend des voix séraphiques et vagues,
Qui chantent la gloire de Dieu!

La mort! la mort! Seigneur! ce baume salutaire
Dont la vertu guérit les douleurs de la terre,
Ce bras qui prend notre fardeau,
Ce creuset où la chair, plomb vil, se renouvelle,
Cet œil toujours ouvert, ce faucheur qui nivelle
Toutes les têtes au cordeau!

La mort! la mort! Seigneur! cette porte bénie
Qui s'ouvre pour le juste après son agonie,
Ce seuil de l'immortalité,
Ce souffle créateur qui, ravivant la flamme,
Donne au corps une tombe, et des ailes à l'âme
Pour voler dans l'éternité!

La mort! la mort! Seigneur! cette aurore suave
Qui luit à l'horizon pour le pauvre ou l'esclave,
Et sèche les pleurs de leurs yeux;
La mort! que le méchant ou le faible redoute,

Ruisseau de vérité dans une mer de doute,
Réveil de l'âme dans les cieux!

La mort! la mort! Seigneur! je soupire après elle!
Sous le poids de mes jours je plie et je chancelle:
Quand en serai-je déchargé?
Je demande un abri pour reposer ma tête;
Esquif, je ne peux plus affronter la tempête,
Car la vague m'a submergé!

L'existence, ici-bas, est amère et flétrie,
Je veux aller au ciel, le ciel est ma patrie:
C'est d'en haut que je suis venu!
J'ai foulé trop long-temps la poussière des hommes,
Trop caressé d'erreurs, trop suivi de fantômes,
Entre le vide et l'inconnu.

Dévoré, loin de vous, par une soif ardente,
Je veux porter ma lèvre à la source abondante
Dont le flot n'a jamais tari;
Le sable a déchiré ma chaussure poudreuse,
Je veux aller m'asseoir, dans l'oasis heureuse,
Sur un gazon vert et fleuri.

L'Arabe du désert, tombant de lassitude
Après avoir franchi l'immense solitude,
Arrive au but tant désiré!
La vie est ce désert aux espaces sans bornes,
Les cieux y sont brûlants, les plages y sont mornes,
Le sol noirâtre et déchiré.

Je suis comme l'Arabe; et sur le sable immense,
Sur la savane nue, où le simoun commence,
J'ai marché la nuit et le jour;
Je dois me rapprocher du but où mes vœux tendent:
Des murmures confus dans le lointain s'entendent:
C'est le prélude du retour.

La cime des palmiers se montre dans l'espace,
L'air devient plus suave, une colombe passe
Et me mesure le chemin;
L'horizon se revêt d'une teinte plus douce,
J'aspire le parfum des fleurs et de la mousse:
Arriverai-je avant demain?

Que votre volonté se fasse et s'accomplisse!
Mais, s'il ne reste rien dans le fond du calice,

Si j'en ai sucé tout le fiel;
Si j'ai vu votre trace, et si je l'ai suivie,
Mon Dieu, délivrez-moi des chaînes de la vie:
Ouvrez-moi la tombe et le ciel!

JOB ET SES AMIS.

VIII.

« Le ciel m'a rejeté comme une chose indigne;
« L'impie avec dédain me raille et me désigne;
« Les chiens, en me flairant, la nuit, hurlent de peur;
« De mon être exécré toute pitié s'isole;
« L'insulte me poursuit, la lèpre me désole
« Et m'entoure de sa douleur.

« Oh! maudit soit le jour où les flancs de ma mère
« M'ont vomi comme l'eau vomit l'écume amère
« Quand le flot soulevé se brise sur l'écueil!
« Que de ce jour de mort le soleil se retire!
« Que la nuit soit affreuse, et que la terre expire
« Dans les étreintes du cercueil!

« Que du livre des jours, ce jour de mort s'efface!
« Que la mer soit houleuse et blanche à la surface!
« Que l'écho, des nochers m'apporte la douleur!
« Que les bouches aient faim et soif! que les orages
« Dispersent les débris de l'homme, dans leurs rages,
« Comme un brin de paille ou de fleur!

« Qu'à la voûte des cieux les étoiles propices
« N'éclairent pas sa marche au bord des précipices!
« Que son chemin soit long, aride, détourné!
« Que la terre, sous lui, d'épouvante tressaille!
« Que l'angoisse l'étreigne et ronge son entraille
« Comme un léopard acharné!

« S'il en était ainsi, je n'aurais pas, vaine ombre,
« Versé des pleurs dont nul ne comptera le nombre!

« Dans mon abjection, je n'aurais pas crié
« Le passant qui d'horreur à mon aspect s'éloigne,
« Qui me couvre d'opprobre, et dont l'œil me témoigne
« Le dégoût, jamais la pitié!

« Mes membres n'auraient pas la lèpre pour tunique!
« Je n'accuserais pas une vengeance inique,
« Je n'aurais pas sucé le poison et le fiel!
« Je ne gémirais pas, sur un fumier infâme,
« Plus abject qu'un pourceau, moi l'enfant d'une femme
« Rebut des hommes et du ciel!

« Je dormirais en paix sur ma couche de terre,
« La mort de mes douleurs serait dépositaire,
« Le vent comme un roseau ne m'eût pas arraché!
« Et le méchant, qui vit de honte et de scandales,
« Après m'avoir ôté la robe et les sandales,
« Sur mon ventre n'eût pas craché!

« Oh! pourquoi refuser un chevet à ma tête,
« Et livrer ma faiblesse aux bras de la tempête?
« Seigneur, recouvrez-moi du linceul de la mort!
« C'est assez de douleur, c'est assez d'agonie!

« Grâce! mettez un terme à mon ignominie :
« Je suis si faible, et vous si fort! »

Job continua en ces termes :

« Je fus riche et puissant; par des labeurs prospères,
« Vingt fois j'avais doublé les trésors de mes pères;
« Mes pâtres et mes chiens rassemblaient à ma voix
« Des troupeaux plus nombreux que les feuilles des bois;
« Mes champs étaient féconds, et mes blanches cavales
« Au désert de Sâhra n'avaient pas de rivales;
« Je portais sur mon front la majesté d'un roi.
« Les vieillards s'inclinaient de respect devant moi;
« Nul n'avait des coteaux plus fertiles, plus vastes,
« Des fils plus vigoureux et des filles plus chastes;
« Pour un homme de bien le sage me citait,
« Et l'ange du Seigneur la nuit me visitait.

« Mais, un jour, tous ces biens au soleil se fondirent:
« Une dernière fois mes génisses bondirent,
« Le feu du ciel brûla ma couche et ma maison;
« La ronce, des brebis arracha la toison,

« Sous les murs écroulés mes fils s'ensevelirent,
« Ma femme m'oublia, mes filles s'avilirent;
« Personne, à mon appel, le soir, ne répondit,
« Et je fus, tout-à-coup, pauvre, seul et maudit!

« Là, ne s'arrêta pas la vengeance divine:
« Elle voulut sécher l'arbre dans sa racine.
« Sous le poids des douleurs mon épaule a fléchi,
« Mon front s'est sillonné, mes cheveux ont blanchi;
« Le sang s'est corrompu, son venin me lacère:
« Le cadavre de Job n'est qu'un immense ulcère,
« En vain, dans l'abandon, sa détresse a gémi,
« Il est demeuré seul, sans frère et sans ami;
« Ses esclaves d'hier, insolents et superbes,
« En passant, ont laissé des paroles acerbes;
« Et de tous les ingrats qu'avait nourri son pain,
« Aucun n'en a jeté quelque miette à sa faim! »

Sophar de Naamath prit la parole.

« L'homme est né pour le mal, et vers le mal il tombe
« Comme l'eau dans la mer et le corps dans la tombe:

« C'est une loi divine; et tous les pieds humains,
« Égarés, tôt ou tard quittent les droits chemins.
« Est-il, dans un sein d'homme, une force assez forte
« Pour que jamais le flot sur l'écueil ne l'emporte?
« Est-il par le travail des reins assez durcis
« Pour supporter le choc des orages grossis,
« Pour ne jamais faillir quand l'erreur et le doute,
« Ces cailloux anguleux qui parsèment la route,
« Forment à chaque pas un piége où nous tombons?

« Les hommes sont méchants, les anges seuls sont bons.
« Quand tu n'es comme tous que mensonge et que fange,
« Tu veux porter en toi la pureté de l'ange!
« En exaltant ainsi ta force et ta vertu,
« Tu blâmes le Seigneur de t'avoir abattu,
« Tu juges ses décrets, ta raison les commente,
« Et d'une impiété ta misère s'augmente.
« Le Seigneur est à toi, ce qu'est l'arbre au roseau,
« La tempête au nocher, l'aigle au petit oiseau;
« Tu n'es devant ses yeux qu'un point sans étendue,
« Une feuille en lambeaux, du chêne descendue,
« Un brin d'herbe arraché par la dent du chevreau,
« Et que prend dans son nid le bec du passereau.

« Ainsi, ne juge pas celui qui seul nous juge :
« Nous n'avons tous ici que son sein pour refuge ;
« A lui, dans le malheur, tu dois avoir recours
« Pour qu'il daigne ajouter la trame de tes jours,
« Pour que de la pitié le vêtement t'entoure,
« Et que l'homme, en passant, s'arrête et te secoure.

« Celui qui fit la terre et plaça dans les cieux
« Ces soleils, chars ailés sans roue et sans essieux ;
« Celui dont l'œil atteint la limite du monde,
« Et qui le détruirait en moins d'une seconde ;
« Celui qui fait mûrir la graine pour l'oiseau,
« Qui le met, dans l'hiver, à l'abri d'un roseau,
« Qui garde les enfants, qui soutient la vieillesse,
« Qui dans les grands périls jamais ne nous délaisse,
« A sondé ta justice, et, s'il vient t'affliger,
« Sans doute, en te pesant, il t'a trouvé léger.
« De même que les corps s'épurent dans la flamme,
« Il veut, par la douleur, purifier ton âme ;
« Tu sortiras grandi de ce creuset de Dieu :
« Tout ce qui n'est pas or restera dans le feu.
« Ta gloire brillera d'une lueur sans ombre ;
« Devant ton avenir, ton passé sera sombre ;

« Près de celle du soir, l'étoile du matin
« Ne fera voir qu'à peine un rayon mal éteint ;
« Un blé plus abondant tombera de tes gerbes ;
« Tes fils seront plus forts, tes coursiers plus superbes ;
« On te rendra le champ que l'usure a souillé,
« Un avide acquéreur en sera dépouillé ;
« Du toit patriarcal, écroulé pierre à pierre,
« Le dôme gigantesque ombragera la terre ;
« Et ceux qui t'ont trahi, prosternés sur ton seuil,
« Viendront jusqu'à tes pieds abaisser leur orgueil.

« Mais, par l'humilité, tu dois te rendre digne
« Du courroux du Seigneur, dont le doigt te désigne ;
« Nous avons tous failli : s'il ne nous punit pas,
« S'il ne vient pas ouvrir l'abîme sous nos pas,
« S'il laisse encor debout l'orgueil des têtes hautes,
« C'est qu'il ne daigne pas s'occuper de leurs fautes.
« L'homme que la douleur ici-bas vient trouver,
« Est un être béni que le ciel veut sauver ;
« C'est une voix d'en haut prédisant le naufrage,
« Et qui le fait rentrer au port avant l'orage.
« Mais ceux qui, comme nous, vieillissent oubliés,
« Que jamais les malheurs et les vents n'ont pliés,

« Qui, peut-être, prenant l'erreur pour la justice,
« Marchent sur des écueils sans qu'on les avertisse,
« Et s'avancent toujours, sans guide et sans flambeau,
« Jusqu'à l'heure où leurs pieds se heurtent au tombeau;
« Oh! ceux-là sont à plaindre! ils n'ont pas, sur la terre,
« Reçu de la douleur la leçon salutaire;
« Et devant le cercueil, ce terme des chemins,
« Ils ont le vice au cœur, des roses dans les mains,
« Un passé de plaisirs dont la voix les accuse,
« Quelques remords honteux que l'Eternel recuse,
« Une coupe où la mort a versé tout son fiel,
« Et l'ange des méchants qui leur ferme le ciel!

« Ainsi, de Job souffrant la colère est injuste;
« La souffrance est pour l'homme une leçon auguste:
« Elle seule, ici-bas, allume le flambeau
« Qui par le droit chemin le conduit au tombeau! »

Job répliqua :

« Lorsque l'homme est heureux, quand le ciel qui l'écoute
« Répand l'ombre et les fleurs sur le bord de sa route;

« Quand l'espoir lui sourit le matin et le soir,
« Qu'il trouve après sa course un foyer pour s'asseoir;
« Quand ses épis sont pleins, quand ses bois reverdissent;
« En sagesse, en beauté quand ses filles grandissent,
« Qu'il est aisé d'offrir le bonheur du tombeau
« A ceux qui n'ont pas même ici-bas d'escabeau;
« Qui, couchés sur le sol comme les bêtes fauves,
« Avant l'âge viril sont vieux, courbés et chauves;
« A ceux qui, méconnus de tous, même des leurs,
« Ne vivent, délaissés, que du pain des douleurs;
« A ceux qui, se courbant sous un poids qui les brise,
« N'ouvrent jamais leur âme au souffle de la brise;
« A ceux qui, sur l'écueil par le vent emportés,
« Mourants, sur le rivage ont été rejetés;
« Qui portent dans le sein des feux qui les embrasent;
« Que la foule dédaigne et que les pieds écrasent;
« Passereaux qu'a meurtris l'ongle de l'épervier,
« Et d'un trône de roi tombés sur le fumier!

« Oh! ne refusez pas la ressource des plaintes
« A ces hommes pleurant leurs étoiles éteintes!
« Quand le ver du cercueil ronge leurs membres morts,
« Laissez-les exhaler leur tristesse au dehors!

« Avant de le juger, si votre cœur est juste,
« Voyez sous quels efforts a succombé l'arbuste ;
« De son dernier rameau voyez-le dépouillé,
« Arraché par le vent, par l'orage mouillé!
« La ronce a de mes pieds ensanglanté les plantes,
« Les heures sont pour moi douloureuses et lentes,
« La nuit n'apporte pas de trève à ma douleur!
« Du suaire des morts ma lèvre a la pâleur ;
« Les dragons du désert me distillent leur bave,
« Et je suis plus abject que le dernier esclave ;
« Je dévore un pain noir, de ma sueur baigné ;
« Je n'obtiens que celui que tous ont dédaigné ;
« Et, si le désespoir s'échappe de mon âme,
« Je trouve des amis dont la froideur me blâme.

« Je fus juste, pourtant! dans mes jours de grandeur,
« J'offris mon or, ma vie et mon âme au Seigneur.
« Je savais qu'à lui seul je devais ma richesse,
« Qu'elle était un dépôt remis pour la vieillesse,
« Pour la veuve et son fils, qui n'ont rien, qui sont nus ;
« Aussi, j'ai soulagé tous ceux qui sont venus ;
« Et l'orphelin conduit par son aïeul qui pleure,
« Toujours de mes moissons eut la part la meilleure ;

« Jamais, un pied long-temps n'est resté sur mon seuil;
« L'étranger dans ma tente a trouvé bon accueil;
« Le fil de mes brebis et le lait de mes chèvres
« A réchauffé les corps, désaltéré les lèvres;
« Ma main, ouverte à tous, pour nul ne se ferma,
« Et jamais dans mon cœur la haine ne germa.

« Je me suis prosterné sur le parvis des temples;
« J'ai guidé mes enfants plutôt par des exemples
« Que par de vains discours aussitôt démentis;
« Aux grands j'ai préféré le pauvre et les petits;
« J'ai souffert la douleur et le mal en silence.
« Voilà ce que fut Job, au jour de l'opulence,
« Avant que dans l'opprobre il se vit descendu.
« Maintenant jugez-moi: vous m'avez entendu. »

Eliphaz de Theman parla à son tour.

« Le méchant dure peu: le Seigneur le retranche
« Comme un fruit vicié que délaisse la branche;
« Les trésors fastueux qu'il montre aux yeux de tous,
« S'envolent sous le vent du céleste courroux:

« Ses sillons sont déserts, ses brebis infécondes,
« La source, mise à sec, lui refuse ses ondes;
« Les enfants qui faisaient sa joie et son bonheur,
« Ces fruits de son amour s'étiolent en fleur;
« Et cette affliction, que sa faute mérite,
« Au lieu de l'éclairer, le révolte et l'irrite.
« S'il abaissait sa tête aux pieds du repentir,
« Du sentier de douleur Dieu le ferait sortir;
« Les larmes du remords et de la pénitence,
« Du juge auraient peut-être adouci la sentence.
« Mais, au lieu d'implorer l'appui du Tout-Puissant
« Et de demander grâce, il se dit innocent;
« Par des mots insensés il en fournit la preuve;
« Il jette avec courroux le fiel dont on l'abreuve;
« Par un blasphême impur, que nul autre n'a dit,
« Il insulte le ciel et sa voix le maudit.

« As-tu donc oublié sur la terre où nous sommes
« Ce que fait le Seigneur, et ce que font les hommes?
« Ne sais-tu pas qu'un jour, jeune et frêle arbrisseau,
« Tu dus à sa bonté le lait et le berceau,
« Et que, pour t'essayer à cette vie amère,
« Tu sortis, en pleurant, du ventre de ta mère?

« Que sur la pierre nue, enfants abandonnés,
« Nous n'avons d'autres biens que ceux qu'il a donnés?
« Que nous sommes formés d'une argile grossière?
« Qu'il nous disperserait comme un peu de poussière?
« Que si le vent du ciel se déchaînait sur nous,
« Nos fronts se courberaient plus bas que les genoux?
« Que nous serions brisés dans sa puissante étreinte,
« Et que nul, de nos pieds ne trouverait l'empreinte?

« As-tu créé la terre? as-tu créé les mers?
« As-tu fait l'oasis, cette fleur des déserts?
« Le tigre et le lion, altérés de carnage,
« Viennent-ils à tes pieds humilier leur rage?
« Soulèves-tu le flot qui blanchit le rocher?
« Allumes-tu l'étoile au ciel pour le nocher?
« Protèges-tu le nid des jeunes hirondelles?
« Verses-tu dans les cœurs la pitié qu'on a d'elles?
« Le pauvre, dans son lit, dévoré par la faim,
« S'adresse-t-il à toi pour obtenir du pain?
« A toute heure et pour tous ouvres-tu ta main pleine?
« Recouvres-tu l'agneau de sa robe de laine?
« Dans les cœurs ulcérés verses-tu le pardon?
« Fais-tu pour les méchants la ronce et le chardon?

« Non ! tu n'es comme nous qu'une humble créature,
« Que les vers du cercueil attendent pour pâture,
« Un homme enclin au mal, que le mal a puni
« Parce qu'il a voulu mesurer l'infini !

« Ainsi, des grands desseins respecte le mystère ;
« N'accuse pas le ciel, vermisseau de la terre ! »

Job répondit :

« Je n'écouterai pas vos discours insensés ;
« Je respecte mon Dieu, c'est vous qui l'offensez
« En refusant un mot d'espoir et de clémence
« A celui que le mal jette dans la démence ;
« Qui sur le lit de mort s'agite, torturé,
« Lorsque chacun de vous est riche et saturé.
« Oh ! pourquoi ces dédains, cette rigueur austère ?
« Avez-vous, mieux que moi, fui le mal sur la terre ?
« Avez-vous mieux donné votre or, votre manteau ?..
« Et vous avez le trône, et moi j'ai le poteau !

« Tandis que la douleur me consume et me froisse,

« Puis-je étouffer des cris que m'arrache l'angoisse ?
« Non ! non ! je veux gémir, et me plaindre au Seigneur
« D'avoir mis dans mon être un fiel *intérieur*,
« Un fiel dont l'amertume aux odeurs délétères,
« Met le feu dans mes os, le feu dans mes artères :
« Le jour ressemble au jour, le soir ressemble au soir,
« Toujours même douleur et même désespoir !
« Un charbon de ma vie a consumé la trame,
« La cendre du cercueil me crie et me réclame ;
« Les jours de mon bonheur ont coulé comme l'eau,
« Je ne suis qu'un épi battu par le fléau ;
« Mon nom ne compte plus parmi les noms des hommes,
« Et je suis visité, la nuit, par des fantômes !...

« Oh ! rendez-moi, Seigneur, ce que vous m'avez pris !
« Vous m'avez accablé d'opprobre et de mépris ;
« Le méchant a semé le grain sur mes collines,
« Ses cavales ont bu dans leurs eaux cristallines ;
« Avec un peu de pain, à ses pieds ramassé,
« Du seuil patriarcal par lui je fus chassé ;
« Le lion dévora mes bœufs et mon ânesse ;
« De mes chiens, il n'en est aucun qui me connaisse :
« Ces animaux si doux, ces hôtes du foyer,

« A leur maître déchu viennent tous aboyer.

« Oh! pourquoi laissez-vous ébranlé sur la tige,
« Seigneur, un arbrisseau que la tempête afflige?
« Pourquoi lui laissez-vous un reste de vigueur
« Pour voir tomber sa feuille et sa dernière fleur?
« Que n'ouvrez-vous pour moi la tombe, seul asile
« Qui reste à l'orphelin que votre droite exile!
« Mettez, car de la mort j'éprouve le frisson,
« Entre le monde et moi l'épaisseur du gazon!
« Ayez pitié, grand Dieu, d'un opprimé qui pleure!
« A la douleur de Job refusez-vous une heure,
« Une heure d'espérance, une heure de sommeil,
« Précurseur de la mort, ce suave réveil?

« Retirez d'un mourant cette main qui l'accable,
« Je ne mérite pas une haine implacable!
« Si Job a fait le mal, si Job vous a quitté,
« N'est-il pas de pardon à son iniquité?
« Quand l'aigle dans les airs poursuit une hirondelle,
« Le passant la regarde, et tous ont pitié d'elle;
« Et pour Job abattu, pour Job mis sous le pied,
« Nul ne sent dans le cœur ni frisson, ni pitié!..

« Le lion sur sa proie a satisfait sa rage ;
« La tempête a jeté le pilote au naufrage ;
« La flamme a dévoré le chaume des pasteurs ;
« Le torrent dans la plaine est tombé des hauteurs ;
« La faim a desséché la mamelle des chèvres ;
« L'impie et le méchant ont confondu leurs lèvres ;
« La désolation, par le fer et le feu,
« A poursuivi le juste !.. Assez, assez, mon Dieu ! »

—

A genoux sur la cendre et la tête pendante,
La larme de son œil coula plus abondante ;
Et Job, humilié, soumis à la douleur,
Murmura, le front nu, cet hommage au Seigneur :

« J'ai blasphémé ton nom, ce nom que les orages
« Au pécheur en péril répètent sur l'écueil !
« Ce nom que la lionne exprime dans ses rages,
« Ce nom que les oiseaux disent sous les ombrages
« Comme les pauvres, sur un seuil !

« J'ai blasphémé ton nom, nom de force et de gloire,
« Qui dans les cœurs flétris verse le repentir!
« Ton nom qui fait voler un peuple à la victoire,
« Ton nom qui fait tomber la hache expiatoire
« Devant les genoux du martyr!

« J'ai blasphémé ton nom que vénèrent les hommes,
« Qui console le faible au pied des échafauds,
« Devant lequel les rois ne sont que des atomes,
« Ton nom qui de leurs mains fait tomber les royaumes
« Comme les épis sous la faux!

« Pardonne-moi, grand Dieu! devant toi je m'incline,
« Tu me vois repentant de t'avoir outragé!
« Trois fois, dans ma douleur, je frappe ma poitrine!
« Mon orgueil provoqua la vengeance divine,
« Et tu n'es pas assez vengé.

« Je prosterne mon front plus bas que la poussière,
« Sans murmure j'attends que vous me dispersiez;
« Frappez Job orgueilleux, Job dont la bouche altière
« A vomi le reproche au lieu de la prière,
« Et foulé votre gloire aux pieds!

« Job qui vous outragea par une plainte acerbe,
« En jugeant des desseins qu'il devait respecter;
« Faites taire, Seigneur, sa jactance superbe,
« Emportez-le d'ici comme la paille ou l'herbe
« Que l'orage vient emporter! »

Le Seigneur eut pitié de cette douleur sainte,
Du calice de Job il répandit l'absinthe;
Et Job, riche de jours, de trésors et d'enfants,
Éleva vers le ciel ses deux bras triomphants.

A UN DÉPUTÉ.

IX.

Poète, tes amis s'affligent : ils te plaignent,
En voyant se faner les palmes qui te ceignent,
Depuis que tu descends au forum agité,
Où les nouveaux Romains clament la liberté.
Pourquoi jeter ta voix, harmonieuse lyre,
A cette mer houleuse, à ce flot en délire ?

Peut-on être à la fois Corneille et Mirabeau? *
Le rôle de l'un d'eux est un rôle assez beau.
Songe aux tribuns de Rome, à ceux de la Gironde:
Sur leur tête toujours une menace gronde...
Vois Cicéron sanglant, sur le rostre porté
Au nom de la patrie et de la liberté!..
Ne reste pas debout sur leur socle d'argile;
Chante comme Pindare, et meurs comme Virgile,
Pour que dans deux mille ans, le front grave et penché,
Le voyageur s'arrête où tu seras couché.

Et remarque, d'ailleurs: le génie oratoire
Brille, mais sans laisser d'empreinte dans l'histoire;
Et sur tant d'orateurs, gloires de la cité,
A peine un nom sur cent chaque siècle a cité:
Trois, dans quatre mille ans! pour Rome, pour Athènes,
Pour Paris: Mirabeau, Cicéron, Démosthènes.
C'est que le ton, la voix, le geste, le regard,
Ces élans du génie ou ces secrets de l'art,
N'arrivent pas à nous; et, sans eux, les paroles
Sont froides: c'est Talma dont on lirait les rôles.

* Lorsque ces vers ont été faits, M. de Lamartine n'avait pas encore pris son rang parmi les premiers orateurs de cette époque.

Ainsi tous ces tribuns qui, dans des camps divers,
Avec leur voix puissante ébranlent l'univers :
Thiers, homme de verve et de dialectique;
Barrot, ce jeune chef d'une sagesse antique;
Guizot, grand philosophe et sévère penseur;
Dupin, du droit écrit rigide défenseur;
Dufaure qui grandit, Arago qui calcule;
Berryer, cet athlète aux épaules d'Hercule;
Sauzet, dont le discours est vague, aérien;
Royer, soldat vieilli, qui pense et ne dit rien;
Bientôt ces orateurs aux sublimes paroles,
Ces acteurs d'un grand drame achèveront leurs rôles,
Et dans un quart de siècle ils seront oubliés
Du peuple dont la voix les a glorifiés;
Tandis que l'avenir, sévère aréopage,
Des Méditations apprendra chaque page,
Relira Jocelyn, scène intime du cœur,
Tes hymnes au Très-Haut et l'hymne à la Douleur!

Laisse donc la Tribune, aux luttes infinies;
Rossignol, dans les bois chante tes Harmonies!
L'oiseau s'occupe-t-il, sous la feuille abrité,
Des cris et des clameurs qui troublent la cité?

Pour elle, laisse-t-il son nid d'herbe et de rose?
Le voit-on renoncer aux hymnes pour la prose?
Quitte-t-il le silence et l'ombre des vallons,
Pour livrer son génie au choc des aquilons?
Fais comme lui, Poète! et, sous l'abri d'un saule,
Chante une ode d'amour, dont le charme console;
Module sur ton luth ces suaves accords,
Si purs qu'ils font courir un frisson sur le corps!
Pour parler du Grand-Homme élève au ciel ta strophe;
De Laurence perdu redis la catastrophe;
Dis-nous ce qu'on entend aux portes de Memphis;
Explique par des pleurs les vers du crucifix;
Rappelle-nous Milly, cette terre natale,
Où le buis est si sec et le rameau si pâle,
Ce sol âpre et sauvage où Dieu mit ton berceau,
Avec ses épis nus qu'a dépouillés l'oiseau.

LE DEPART.

XI.

« C'est l'instant solennel, la cloche sonne l'heure;
« Ma main devient plus froide et le frisson m'effleure:
« Ma fille, il faut nous dire adieu!...
« Il faut que je m'en aille, et qu'ici je te laisse
« Tout seul, pauvre roseau! n'ayant, dans ta faiblesse,
« De refuge qu'auprès de Dieu.

« O Vierge, tu n'eus pas de coupe plus amère!...
« Le Seigneur m'est témoin que le cœur de ta mère
« Ne regrette que son enfant!
« Ma fille, rien que toi! toi, si jeune et si belle,
« Qui n'auras plus, le soir, pour t'abriter mon aile,
« Qui te réchauffe et te défend.

« Rappelle-toi toujours mes pleurs, mes remontrances,
« Et ne t'enivre pas des folles espérances
« Dont se berce l'humanité;
« L'espoir est une erreur sur la terre des hommes:
« Ici, devant ce lit, tu vois ce que nous sommes
« En attendant l'éternité!

« Reste fidèle et chaste, ô ma pauvre orpheline!
« Mais, avant le départ, que ta lèvre s'incline
« Sur ma lèvre où descend la mort;
« Que des saintes ardeurs le lien les attache,
« Et qu'encore une fois dans mon sein je te cache,
« Colombe blanche et sans remord! »

Et la fille pressait, dans sa pieuse étreinte,
Un sein devenu froid, une figure éteinte,

Mais où l'œil regardait les cieux!
Avec des mots d'amour, elle voulut le clore;
Et près d'un crucifix que son angoisse implore,
Son pleur coula silencieux.

NOEL.

XII.

Or, les bergers, venus sous la garde de l'ange,
Trouvèrent un enfant entouré d'un vieux lange;
Le bœuf et le mulet réchauffaient, en soufflant
Dans un humble berceau, les pieds de cet enfant:
Un sourire suave expirait sur ses lèvres;
Il était au milieu des brebis et des chèvres;
La crèche d'un bercail lui servait de berceau;
Il tenait seulement la place d'un agneau!

« Agneau, dont l'innocence
« Vient sauver le pécheur;
« Doux parfum, pure essence,
« Timide obéissance,
« Ineffable blancheur;

« Jet des saintes lumières,
« Astre tombé du ciel
« Pour ouvrir les paupières,
« Accueille les prières
« Des pâtres d'Israël!

« O Jésus, qu'ils te plaignent
« Dans cet humble berceau!
« Pour ton enfance ils craignent:
« Les vents d'hiver t'atteignent,
« Et tu n'es qu'un roseau!

« Ta nudité les touche!
« Ils t'offrent leurs habits
« Pour réchauffer ta couche;
« Ils versent sur ta bouche
« Le lait de leurs brebis.

« Deux petits de gazelle
« Que notre chien défend,
« La brebis la plus belle
« Et son agneau qui bêle
« Sont pour toi, noble enfant!

« Et puisse notre offrande
« Te plaire et te charmer!
« Par une autre plus grande,
« Que ta main nous la rende,
« Et la fasse germer!

« Jésus, sauveur de l'homme,
« Protège les pasteurs
« Et leur bercail de chaume;
« Donne un parfum d'arome
« A l'herbe des hauteurs.

« Que les troupeaux y paissent
« A l'abri du danger;
« Quand les plantes renaissent,
« Que les agneaux connaissent
« Celles qu'il faut manger.

« Dans le jour, d'un peu d'ombre
« Rafraîchis le gazon;
« Quand la nuit sera sombre,
« Sème d'astres sans nombre,
« Les bords de l'horizon.

« Que les génisses blondes
« Se rapprochent des bœufs,
« Que toutes soient fécondes;
« Que la source ait des ondes,
« Que les nids aient des œufs!

« Qu'aujourd'hui nos paupières
« S'ouvrent à la clarté
« Des célestes lumières,
« Et que de nos prières
« Le vœu soit écouté! »

Après avoir chanté Jésus et ses louanges,
Les bergers au bercail retrouvèrent les anges;
Le chien, en les voyant, abandonna le seuil,
Et vint les caresser de la queue et de l'œil.

L'ÉCHAFAUD.

XII.

C'était un soir d'hiver : la nuit humide et sombre
Commençait à couvrir la ville de son ombre ;
Des brouillards refroidis, répandus dans les airs,
Rendaient la rue obscure et les faubourgs déserts.
Mais, malgré des frissons dont le contact la glace,
La foule se pressait au milieu d'une place,

Où des hommes du peuple, armés d'un lourd marteau,
Élevaient à la hâte un infâme tréteau.

Pour frapper un grand coup, l'ignoble guillotine
Choisissait à dessein cette heure clandestine.
Une femme a tué son époux, saint vieillard,
Et son fils avec elle a tenu le poignard;
L'intérêt a scellé ce parricide pacte:
Mais ce drame du crime est à son dernier acte;
L'exécuteur prépare un spectacle de sang,
Et le fer de la loi se lève menaçant.

A l'aspect d'une torche, au bruit d'un char qui roule,
Un murmure confus sort du sein de la foule;
Des soldats à cheval suivent un tombereau
Où sont les condamnés, un prêtre et le bourreau.

A peine ont-ils paru sur le théâtre infâme,
Que le fer fait rouler la tête d'une femme.
Le fils, dans sa douleur, vers le prêtre penché,
Voit tomber près de lui le corps mort retranché:
Un frisson de terreur l'éblouit et le navre....
Il voulut, en passant, embrasser le cadavre,

Lui dire quelques mots que Dieu seul entendit;
Puis, son cou de lui-même au bourreau se tendit!

Quand elle eut contemplé cette affreuse agonie,
La foule s'éloigna, la pièce était finie!...

Dix ans sont écoulés: un souvenir de sang
Plane sur deux tombeaux qu'on insulte en passant;
Le père, par hasard, qui le soir les rencontre,
Les maudit, et du doigt à son enfant les montre.
De l'enceinte de Dieu ces cercueils repoussés,
Sont deux trous inégaux, en dehors des fossés;
On ne voit auprès d'eux nulle empreinte divine,
La haine seulement les cherche et les devine.
La croix de Jésus-Christ, ce symbole des saints,
Eût rougi de se voir avec des assassins;
Nul ne verse sur eux une larme chérie:
Ce sont deux chiens de plus jetés à la voirie!

Sur un lit de douleur, pressé par le remord,
Un homme veut parler au prêtre avant sa mort,

Il a désespéré de la miséricorde;
Mais un secret poignant de son âme déborde;
Et, sur un crucifix debout à son côté,
Il prononça ces mots au prêtre épouvanté:
« J'étais pauvre et méchant; un riche charitable
« Dans ma misère, un soir, m'accueillit à sa table;
« Sur son seuil, en rentrant, il m'effleura du pied,
« Et de mon abandon sa justice eut pitié.
« Je me rassasiai du pain de son aumône,
« J'eus le gîte et le feu: mais, à l'heure où personne
« Ne veillait près de lui: misérable assassin,
« Je veillais, et le crime aiguillonnait mon sein!
« En passant, j'avais vu beaucoup d'or dans les chambres,
« Et j'en fus altéré!... cet or sur tous mes membres
« Fit courir des frissons déchirants, inconnus,
« Je voulais, à tout prix, avoir de l'or: j'en eus!!!
« Je me glissai dans l'ombre: et sur sa couche sainte
« Mon bienfaiteur mourut sans réveil et sans plainte.
« Un instant accusé, je vins devant la cour
« Y défendre ma tête, et mon effroi fut court:
« Un habile mensonge, appuyé d'une preuve,
« Fit planer le soupçon sur son fils et sa veuve;
« Devant le juge en vain leur vertu protesta,

« Dans sa conviction le mensonge resta :
« Ils furent condamnés comme des parricides!..
« Je m'accuse en mourant de ces trois homicides!!! »
Ce dernier mot du crime à peine s'achevait,
Que sa tête tomba froide sur le chevet...
Et le prêtre, éprouvant des angoisses intimes,
Blasphéma la justice et pleura les victimes!

Voilà donc, par ce fait, les juges en défaut;
Voilà deux innocents morts sur un échafaud,
Une honte sans fin vouée à leur poussière!
Hommes, pleurez, pleurez l'erreur judiciaire
Qui vous fit assassins et prévaricateurs;
Effacez de l'arrêt les mots accusateurs;
Déchirez en lambeaux la page où la sentence
Condamna sans rougir un juste à la potence,
Et, lorsqu'il sera pur et réhabilité,
Cherchez dans le cercueil son corps décapité;
Réunissez les os que sépara le glaive;
Qu'un monument de deuil sur sa tombe s'élève,
Et, devant ce terrible et sanglant souvenir,
Venez lui demander pardon et le bénir!
A genoux sur la croix de l'humble mausolée,

La nuit, venez entendre une ombre désolée
Qui fuit, croyant avoir le bourreau sur ses pas:
Car il est des erreurs qu'on ne répare pas!...
Au pied de l'échafaud quand l'innocence tombe,
Que pourrez-vous demain demander à la tombe?

Juges, serait-il vrai qu'à l'instant solennel
Où votre conscience observe un criminel,
Vous n'avez rien au cœur qui doute et qui balance?
Lorsqu'une tête d'homme est dans votre balance,
Une conviction entière, sans remord,
Signe-t-elle l'arrêt qui la voue à la mort?

Non, non! l'erreur vous suit, l'erreur vous environne;
Ce n'est qu'auprès de Dieu que la clarté rayonne:
Du mensonge lui seul fait tomber le bandeau.
La sentence de mort est un pesant fardeau!
Une fausse apparence, une adroite imposture
Souvent détruit un fait, ou bien le dénature.
Entrez-vous dans les cœurs, pour voir la lacheté
D'un témoignage impie avec l'or acheté?
La condamnation devant Dieu vous engage.
Connaissez-vous le crime, au regard, au langage?

Porte-t-il sur le front un stygmate de sang?
N'êtes-vous pas sujets à perdre l'innocent?

Pour ne pas encourir la honte de ces crimes,
Ne faites plus tomber la tête des victimes,
Le sang des échafauds souille l'humanité.
La vie est une part de la divinité:
Vous n'avez pas le droit, n'importe qu'on vous nomme
Ou juges ou bourreaux, d'assassiner un homme!
Ce meurtre juridique est un acte d'horreur
Qui suppose la haine et quelquefois l'erreur.
Tant que l'heure marquée aux annales divines,
N'a pas abattu l'arbre et coupé les racines,
Que l'homme le respecte, en attendant que Dieu
Veuille le dessécher par le vent ou le feu!
Du sang des échafauds lavez les taches chaudes!
Que la peine de mort s'efface de nos codes!
Et, d'une époque affreuse indignes monuments,
Abattez à jamais ces tréteaux infamants!

Oh! c'est que lorsqu'un peuple au bourreau s'habitue,
Il devient sanguinaire, et par vengeance il tue;
La justice s'enfuit, honteuse, de son sein:

Sous la toge du juge elle voit l'assassin.
C'est le plaisir du sang qui fit nos saturnales!..
Des révolutions consultez les annales:
Que d'hommes, en ces jours, par la hache abattus,
Qu'ils aimassent César ou servissent Brutus!...
Ici, de vieux soldats; là, des tribuns, des femmes!...
Vouons tous à l'horreur ces vengeances infâmes!...
Et, sans crainte d'avoir de poignants repentirs,
Déchirons les feuillets du livre des martyrs!

TRISTESSE ET ADIEU.

XIII.

Je suis abreuvé de tristesse,
Elle est mon pain de chaque jour;
J'ai les cheveux de la vieillesse;
Et mon cœur, que la vie oppresse,
Se ferme à tout, même à l'amour.

Des rêves qui charment la vie,
Rêves que j'ai connu de près,
Il n'en est aucun que j'envie:
Je sais que leur joie est suivie
De mécomptes et de regrets!

Avec la balance de l'âme,
J'ai pesé les bonheurs humains :
J'ai pesé l'amour de la femme,
Il est plus léger que la flamme
Qui fuit, le soir, sur les chemins.

J'ai pesé la reconnaissance,
Plus légère encor que l'amour ;
J'ai pesé l'or et la puissance,
Le repentir et l'innocence :
Tous ces bonheurs durent un jour!

Et j'ai vu que l'homme se leurre
A chaque pas, à chaque vœu,
Qu'il ne sait ni le jour, ni l'heure,
Que, tôt ou tard, il faut qu'il pleure,
Las de la terre, devant Dieu!

Cette science m'a fait sage ;
Et je me prends à regretter
Le temps perdu dans le voyage.
L'homme est un oiseau de passage
Qui ne doit pas trop s'arrêter.

Si la beauté d'un lac l'attire,
Il peut s'y reposer un peu;
Et quand le soleil se retire,
Quand la brise sur l'onde expire,
Il doit voler auprès de Dieu.

Et lorsqu'au ciel l'instinct le pousse,
Heureux celui qui ne laissa
Sur le bord qu'une plume douce
Que, pour son nid d'algue et de mousse,
Le soir l'alcyon ramassa.

Cette plume que l'oiseau laisse,
Témoignage de son séjour,
C'est la bonté, c'est la sagesse,
Et les bienfaits d'une vieillesse
Que les pauvres pleurent d'amour;

C'est une vie entière offerte
A la douleur des malheureux,
Une porte à leur voix ouverte,
Une peine en secret soufferte
Sans un mot de plainte et pour eux;

C'est une vierge préservée,
Brebis qui fuyait le bercail,
Et que des loups avaient trouvée;
C'est une innocence sauvée
Par la prière et le travail.

Mais parmi tant d'hommes qui passent
Ici-bas pour ne plus venir,
Combien, dont les sentiers s'effacent,
Que les veuves jamais ne placent
Dans leur amour pour les bénir!

Et moi, pélican solitaire,
Qui redis des accents de mort,
Que la vague du lac fait taire,
Lorsque j'aurai quitté la terre,
Que laisserai-je sur le bord?

Puis-je espérer que ma mémoire
Au cercueil n'ira pas finir?
Qu'au moins une œuvre méritoire
Se trouvera dans mon histoire
Et qu'elle me fera bénir?

Puis-je espérer qu'à ma poussière
Ceux que j'aime viendront parfois
Faire hommage d'une prière,
Avec des pleurs dans la paupière
Avec des sanglots dans la voix?

Mais, hélas! l'herbe parasite
Cache bientôt la tombe à l'œil,
Et le pied des passants l'évite.
La fidélité s'en va vite,
Mais surtout celle du cercueil.

Pour tant de morts qui nous aimèrent,
Dont l'œil, en partant, nous pleurait,
Dont les bras sur nous se fermèrent
Et dont les sanglots nous nommèrent,
A peine avons-nous un regret!

Voilà pourquoi mon âme est triste:
Elle a vu comment tout finit,
Elle sait pourquoi tout existe;
Et, comme celle du Psalmiste,
Ma harpe se plaint et gémit.

Et cette harpe qui soupire
Toutes les douleurs d'ici-bas,
Comme moi de tristesse expire,
Et nul ne l'entendra redire
Des plaintes qu'on n'écoute pas.

C'est assez de chants pour la terre,
Assez de soupirs et de pleurs
Dont on ignore le mystère:
Le soleil d'automne fait taire
L'oiseau qui chantait sur les fleurs.

J'ai des soupirs encor dans l'âme,
Je te les devrais pour adieu;
Mais, brûlants d'une sainte flamme,
Ils sont trop purs pour une femme:
Muse, je les garde pour Dieu!

FIN.

TABLE.

—

Préface. Pages v

LIVRE I.

I. Dieu. 1
II. Le bon Pasteur. 3
III. La Croix du chemin. 9
IV. Le Cénobite. 13
V. Remontrance. 45
VI. Une Église en ruine. 51
VII. La Samaritaine. 59
VIII. La Voie humaine. 61
IX. La Fontaine du Saule. 69
X. L'Enfant du Pauvre. 71
XI. Un Nid d'Oiseau. 91
XII. L'Amour ôté. 93
XIII. Paraboles et Proverbes.
1. La Sagesse. 99
2. L'Humilité. 103
3. Le Travail. 106
4. L'Aumône. 110
5. La Fidélité. 113
XIV. Le Buisson de la route. 117

LIVRE II.

I. Jésus-Christ.
1. L'Évangile. 123
2. Le Déicide. 156

II. Le Premier Novembre. Pages 167
III. Le Vieux Soldat. 175
IV Le Berceau et la Tombe. 179
V. Un Voyageur. 187
VI. Un Rayon. 199
VII. Les Pauvres et les Orphelins. 201
VIII. A un Poète. 207
IX. L'Avenir. 213
X. A un Sage. 223
XI. Une Poussière. 227
XII. La Rose et l'Épine. 229
XIII. Le Sergent aveugle. 233

LIVRE III.

I. Remerciement. 239
II. Le Prophète Jérémie. 241
III. Au Curé de C. 263
IV. La Première Communion. 265
V. L'Oiseau de passage. 277
VI. Les Douleurs royales. 281
VII. Ma Tombe. 311
VIII. Job et ses Amis. 321
IX. A un Député. 341
X. Le Départ. 345
XI. Noël. 349
XII. L'Échafaud. 353
XIII. Tristesse et Adieu. 362

—